verture des successions, lorsque les héritiers seront absens et non représentés, ou mineurs non émancipés, ou n'ayant pas de tuteurs ; et ils passeront outre, nonobstant les oppositions, dont ils renverront le jugement au tribunal du district. Chaque juge-de-paix apposera les scellés dans l'étendue de son territoire, et ne pourra pas, par suite, les apposer dans un autre territoire.

II. L'apposition des scellés étant un acte purement ministériel et conservatoire, il sera alloué au juge-de-paix deux livres pour une vacation de trois heures, et vingt sous pour toutes les vacations suivantes, de manière qu'une apposition de scellés ne coûte pas plus ~~que trois livres.~~ — Le greffier aura les deux tiers de la somme attribuée au juge. — Les droits seront d'une moitié en sus, dans les villes au-dessus de 25,000 ames, et du double pour Paris. — Il en sera de même pour les vacations de reconnaissance et levée des scellés, et pour celles employées aux avis de parens ; le tout indépendamment des droits d'expéditions du greffe.

III. La confection des inventaires, procès-verbaux de description et de carence, à l'ouverture des successions, n'appartient point aux juges-de-paix, mais aux notaires, même dans

MÉMOIRES

SUR

LE SCORBUT.

Prix 2 liv. Broché.

SE VEND,

A Saint-Brieuc, chez l'Auteur.

A PARIS,

Chez Croullebois, Libraire, rue des Mathurins, No. 398.

An 12.

MÉMOIRES

SUR

LE SCORBUT,

Précédés d'une introduction, dans lesquels l'on détermine quand il est chronique, contagieux, aigu; ses causes; ses accidens; ses complications avec diverses maladies; leurs traitemens, différens à la mer et à terre, etc.

Par J. G. GOGUELIN, D. M.



Saint-Brieuc, BOUREL, Imprimeur.



INTRODUCTION.

L'Europe médicale devait aussi s'occuper sérieusement du scorbut, maladie qui moissonne chaque jour, tant de braves citoyens nécessaires à la gloire de leur patrie, à l'aggrandissement du commerce, enfin au soutien de leurs familles. Mais quelle partie de cette Europe s'est le plus distinguée dans ce genre de recherches, d'observations et d'écrits? c'est sans doute l'Angleterre dont le Gouvernement jaloux d'étendre son commerce en faisant fructifier ses manufactures aux dépens de nations insouciantes et ignorantes, a attendu, demandé, exigé même des médecins et chirurgiens régnicoles, tous les renseignemens propres à instruire et les officiers de santé de mer et les officiers des vaisseaux respectivement chargés de surveiller à la conservation de ses marins, le rempart de son vain orgueil national et l'instrument si essentiel à la prospérité de ses manufactures dont l'on ne connaît

que trop le poids dans toutes les régions du monde commerçant. Mais que les marins français ne craignent plus tant les effets du scorbut qui est quelquefois devenu, en certaines et malheureuses circonstances, une maladie bien cruelle! leur Gouvernement va aussi, avec empressement, s'occuper de leur santé, en invitant les médecins et les chirurgiens républicoles à recueillir et à publier toutes les observations, tous les documens nécessaires et propres à instruire ceux qui sont spécialement chargés de la leur conserver et de la leur rendre. Il pesera dans sa sagesse, d'après les renseignemens qu'il se fera donner, s'il ne serait pas temps et très avantageux, pour prévenir bien des maladies, de les habiller uniformément; de leur donner du sucre à la ration, comme nous l'avons, déjà depuis 23 ans, conseillé dans notre Essai. v. p. 63 et suiv. en notes; d'assaisonner au moins les pois et le riz, quand ils en mangent, plutôt avec le sucre qu'avec l'huile, le plus communément rance; d'améliorer enfin quelque partie de leur régime quoiqu'il soit moins mauvais encore que ceux de toutes les autres nations, soit par la nature des alimens et de la boisson qui le com-

posent soit par l'ordre dans la distribution, etc.

Mais quoique tant de célèbres médecins et chirurgiens anglais aient si savamment écrit sur le scorbut, qui n'est pas encore étonné que, quant aux moyens de le guérir, ils se soient constamment arrêtés à cette borne qu'un certain Domagaïa posa, dès l'an 1535, et que Ronsséus affermît en l'an 1564 v. p. 2. Comme eux ils ne parlent encore que de cochléaria, d'oranges, de végétaux enfin. Le célèbre Lind lui-même n'a pas su franchir cette borne : il n'indique que les mêmes moyens sans avoir eu la plus légère idée de la partie du végétal récent qui est le seul remède antiscorbutique proprement dit : car conseiller pour la mer, dans certaines et nouvelles colonies, dans des places assiégées, etc, des végétaux récens, est-ce bien indiquer un remède puisque l'on ne peut s'y en procurer ? mais trouver dans tout végétal récent la partie qui guérit cette maladie, n'est ce donc pas aussi découvrir celle qui manque au sec lequel devient, par cela-même, cause déterminante du scorbut, sous une atmosphère froide et humide. Cette partie existe parmi ses produits nutritifs et la

fermentation vineuse la fait connaître partout où elle est. Ainsi, tourmenter la nature dans ses aggrégations végétales par le feu et les réactifs chimiques, pour découvrir le remède antiscorbutique, sont des opérations bien inutiles : celles faites aussi sur le sang de ces malades, sont également incertaines et infidèles. Il faut se contenter de recueillir leurs produits immédiats dont plusieurs se montrent spontanément. Ils n'ont donc point connu ces savans Auteurs de traités et d'observations sur le scorbut, la partie du végétal qui le guérit en bon air, car s'il en eut été autrement, pourquoi n'auraient-ils pas, avant nous, conseillé deux traitemens nécessairement différens à la mer, quand l'on manque de végétaux non fermentés et frais, et à terre comme aussi à bord des vaisseaux, lorsque l'on en est abondamment pourvu? croiront-ils aux vertus antiscorbutiques de ce produit nutritif, isolé? cependant que de marins ont péri par l'ignorance de ce moyen simple bien plus facile et à se procurer et à conserver que tout végétal entier! une erreur systématique n'en a-t-elle point été la cause? celui-là donc qui pourrait conserver le végétal récent

dans son état d'intégrité, en rendant nul l'empire des lois des attractions et des affinités, ferait une découverte des plus intéressantes : la fera-t-on jamais?

Peu satisfaite de ce qui était écrit et désirant s'assurer si l'art de guérir n'avait plus rien à gagner sur tout ce qui a rapport au scorbut, l'ex-Société de médecine de Paris, qui mérita à si juste titre la considération et la confiance de toutes les compagnies savantes médicales de l'Europe, s'empressa de proclamer dans ses séances publiques, les programmes suivans qui attestent assez combien elle s'occupait de toutes les classes de citoyens. L'on sait qu'elle ne cessait de demander des renseignemens sur les maladies des artisans, sur les épidémies, etc. etc., mais fondés sur des observations vraies, fruits d'une expérience multipliée et éclairée et non établis sur des conjectures, des systêmes, des hypothèses qui ne sont que des digues qui arrêtent ou au moins suspendent les progrès de l'art-de-guérir. Qu'une saine cliniqne se hâte donc d'apprendre aux officiers de santé de mer sur-tout, si cette célèbre compagnie a réellement rempli le but qu'elle se proposait, et si

ce recueil pourra, en attendant de plus amples renseignemens, leur servir de guide, pour ce qui a rapport au scorbut, à ses accidens, à ses complications etc. Nous ne l'avons fait imprimer que pour eux, persuadés que les mémoires qui le composent leur eussent été nécessairement inconnus, tandis qu'ils n'auraient existé que dans les gros et nombreux volumes de cette société où ils sont disséminés.

Ainsi donc dans sa séance publique du 31 août 1779, cette compagnie publia, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 l., le programme suivant : « *Etablir* 1°. *par* » *l'analyse chimique quelle est la nature* » *des remèdes antiscorbutiques, propre-* » *ment dits* ; 2°. *par l'observation, quels* » *doivent être leur usage et leur combi-* » *naison dans les différentes espèces et* » *complications du scorbut?* » Notre mémoire, sous le titre d'*Essai*, v. parag. 1. p. 1. fut couronné dans sa séance publique du 28 août 1781, seulement pour la seconde partie à laquelle elle adjugea une médaille d'or de la valeur de 300 liv.

2°. Dans cette même séance, la société n'étant donc pas satisfaite sur la première partie du précédent programme, la remit

au concours deux fois et couronna enfin deux mémoires dont les Auteurs sont M. M. Guéret et Tingry, entre lesquels elle partagea le prix, dans sa séance publique du 15 février, 1785. Ces mémoires se trouvent dans le 5eme. volume de ceux de la société, années 1782 et 1783 : mais nous observons, comme nous l'avons déjà fait plus haut, que les connaissances que l'on y remarque sont plus propres à reculer les bornes de l'art d'analyser les plantes qu'à fournir à la clinique des moyens de guérir plus sûrement le scorbut.

3°. Dans sa séance du 27 août 1782, la société proclama cet autre programme: « *Déterminer, par des observations* » *exactes, si le scorbut est contagieux?* « Le prix qui était de 200 liv., fut partagé dans sa séance du 26 août 1783, entre M. Bougour, Docteur en médecine à Saint-Malo, et nous. Ce médecin considère particulièrement le scorbut sous ses rapports chroniques et nous au contraire, sous les rapports des maladies aiguës, etc., v. parag. II pag. 66.

4°. Dans cette même séance, la compagnie désirant rassembler tout ce qui pouvait completter les divers états et

tableaux du scorbut, invita les médecins et chirurgiens qui le voyaient souvent, à ne point l'oublier dans leurs recherches et à *déterminer s'il existe un scorbut aigu?* De tous les mémoires qu'elle reçut de ce concours libre, dans sa séance publique du 15 février 1785, elle voulut bien distinguer le nôtre et en faire une mention honorable. Nous en donnons dans ce recueil un extrait, v. parag. III. pag. 91.

5°. Enfin cette société aurait encore bien désiré, pour terminer son travail sur le scorbut dont elle connaissait les cruels ravages, savoir s'il y a quelqu'analogie entre cette maladie et les fièvres des prisons de Pringle; les lentes nerveuses d'Huxam ou celles des vaisseaux décrites, par d'autres Auteurs. Ne sachant pas si quelque médecin a satisfait cette compagnie sur ces questions, pour mieux entendre les divers mémoires qui forment ce recueil, nous dirons dans la suite de cette introduction, ce que nous pensons à cet égard et nous serons concis. V. pag. XXXI et suivantes.

Si donc cette société n'a point considéré le scorbut sous d'autres rapports c'est qu'il est reconnu qu'il n'est pas hé-

réditaire, quoiqu'en dise M... Guitard; v. *rech. sur les mal. hér.*; qu'il est épidémique, quand ses causes sont générales, permanentes, puissantes et répandues; qu'il est sporadique, quand elles sont particulières; et qu'il est enfin endémique dans certaines contrées basses, froides et humides; mais aurait-il une origine particulière et déterminée, connue ou inconnue? nous ne le pensons pas. Il se montra certainement la première fois, là où les causes dont nous allons parler et qui peuvent se manifester partout, firent ressentir leurs effets. Où est ce lieu et en quel temps? que ceux qui le savent le disent, et, si on les ignore, que l'on le demande à la cupidité, cette perfide ennemie de l'homme, qui veut bien aller au loin, échanger des objets de jouissances frivoles et en soi bien inutiles, pour des maux trop réels et souvent meurtriers : mais que l'on ne dise pas que le scorbut est une maladie qui régne seulement sous les Zones glaciales et tempérées, car nous l'avons vu aussi sous la Zone torride, précédé et accompagné de ses causes déterminantes nécessaires. A la vérité, toutes choses égales d'ailleurs, il est et plus commun

et plus opiniâtre sous les deux premières, particulièrement sous la glaciale où il se montra probablement, avant que les Européens eussent osé entreprendre les voyages de l'Afrique et de l'Asie, ce qui put induire en erreur Eugalénus, qui crut que cette maladie venait du Nord et la vérole du Sud, et qu'en se rencontrant, elles se sont communiqué respectivement leur virus, supposé à la première, etc.

Les causes donc du scorbut que nous n'avons fait que généralement indiquer dans nos mémoires, sont tout ce qui peut détruire les forces physiques et morales, tout ce qui altère les fluides, tout enfin ce qui, pris intérieurement, ne corrige ou ne repare pas cette même altération des fluides ou humeurs. L'on concevra sans doute facilement que plus il existera simultanément de ces causes, plus aussi la dégénérescence des humeurs sera prompte et en même temps portée à un plus haut degré : mais comme toutes ces causes n'ont et ne peuvent avoir ni une même source ni les mêmes effets, etc. sur l'économie animale, nous croyons devoir les distinguer, en prédisposantes, en accidentelles et en déterminantes

ou occasionnelles-commune-nécessaires. Voyez d'ailleurs le parag. III.

1°. Les causes prédisposantes du scorbut sont celles qui altèrent plus ou moins la crâse des fluides et par suite celle des solides, mais pourtant de manière à donner plutôt lieu à une autre maladie qu'au scorbut qui a sa cause déterminante-commune-nécessaire sans laquelle il ne peut exister, comme nous allons le voir. Ainsi toutes les causes dont parle Stool (voy. aph. 492, sur la fièv.) et toutes autres de même nature si propres à donner naissance dans certaines autres circonstances à la synoque putride, légitime, peuvent aussi favoriser, accélérer plus ou moins la formation du scorbut, en observant que les unes altèrent les humeurs, sans les épuiser et les autres, en les épuisant ou spoliant, si l'on veut.

2°. Les causes prédisposantes dont nous venons de parler et même toutes autres qu'elles, ayant des effets analogues, changent de nom en prenant celui d'accidentelles, si elles viennent à paraître, le scorbut étant formé, quoiqu'elles ne changent pas de nature. C'est, en effet alors, que leur existence désole et doit désoler puisqu'en raison de leur intensité

et de leur nombre, concurremment avec la cause déterminante-commune-nécessaire, elles font, pour ainsi dire, prendre à cette maladie la marche des maladies aiguës tandis qu'elle est cependant de sa nature essentiellement chronique, ce qui maintenant est avoué de tous ceux qui l'ont bien observée : c'est encore alors que des accidens graves paraissent et se multiplient et que dans ces tristes circonstances, le pronostic est des plus affligeant, si un air pur et sec et des végétaux récens, non fermentés, quelconques, sont trop difficiles à trouver, comme cela arrive à la mer, etc.

3o. Enfin les causes déterminantes sont l'air froid et humide et le manque de végétaux récens, non fermentés : mais, comme l'observe le savant Lind, ces causes doivent plutôt être considérées, par rapport au scorbut, comme des sémi-causes seulement dont l'existence simultanée est absolument nécessaire, que comme des causes individuelles et complettes. Ainsi donc elles forment ensemble ce que nous appelons la cause déterminante ou occasionnelle-commune-nécessaire, sans les effets de laquelle il n'y a et ne peut y avoir de scorbut.

Les effets de l'air froid et humide sur les animaux en général qui vivent sous l'atmosphère, paraissent être sinon la suppression totale de la transpiration au moins celle d'une très grande diminution. Ainsi cette humeur excrémentitièle reconnue pour être de nature putrescente, peut-être même encore plus que l'urine, étant retenue ou refoulée, après sa sécrétion, dans la masse des humeurs, réagit sur elle, à sa manière, et en altère visiblement la partie fibreuse, que divers auteurs appelent aussi lymphe, gluten, muqueuse, lien, ce qui ne désigne que la même humeur, concrescible par le froid, par le repos, etc. et qui ne se retrouve plus dans le sang des scorbutiques, particulièrement dans les derniers degrés de cette maladie. L'on concevra donc facilement que les humeurs en perdant ainsi leur densité, les solides doivent aussi perdre de leur élasticité, de leur excitabilité, etc. sans lesquelles la santé ne peut être parfaite. Ce même air froid et humide ne porte-t-il ou ne retient-il point d'ailleurs quelque principe analogue à l'humeur prespirable, dans le sang des scorbutiques dont le jeu des solides peut encore être engourdi par le froid même, etc?

L'autre cause déterminante ou plutôt encore l'autre semi-cause est donc, pour nous servir de l'expression reçue, le manque de végétaux récens non fermentés. Sans doute cette manière de désigner cette cause est bien imparfaite ; aussi n'a-t-elle fait naître aucune idée propre à conduire à la découverte d'un moyen qui put la faire disparaître. N'eut-il donc pas été mieux de dire que le régime qui devient une semi-cause du scorbut sur un sol et sous une atmosphère froids et humides, est celui qui, soit qu'il fut composé de substances animales et de végétaux secs, soit au contraire qu'il ne le fut que des unes ou des autres, manque absolument alors du principe ou plutôt de cette partie nutritive que la fermentation vineuse détruit et qui seule a essentiellement la vertu de rafraîchir nos humeurs en général, d'en prévenir la dégénérescence scorbutique, et, en un air bon et sec, de la faire disparaître, en rétablissant dans le sang la partie fibreuse? l'observateur n'aurait-il pas dit alors? dès que c'est la fermentation vineuse qui enlève au végétal récent, son principe antiscorbutique en l'altérant d'une manière quelconque,

quelconque, c'est donc la partie muqueuse ou mucoso-sucrée ou saccharine, dénominations diverses qui n'indiquent que la même chose, qui est le remède antiscorbutique proprement dit, puisqu'elle est le seul produit de la nature qui soit susceptible de cette fermentation vineuse et de donner de l'alcohol, lorsqu'elle est jointe à une matière animale ou végétale quelconque, extrait, fécules, etc. et répandue dans une suffisante quantité d'eau élevée à certain degré de calorique. Si ces vérités fondées sur une expérience multipliée, eussent été plutôt senties, par les savans médecins et chirurgiens de tous les pays qui ont écrit sur cette maladie, n'auraient-ils donc pas aussi indiqué deux traitemens celui fait avec les végétaux récens dans tous les cas préférable à celui fait avec leur partie mucoso-sucrée ou saccharine si facile à extraire et dont l'on peut se munir pour les voyages de long-cours, dans les places susceptibles d'être assiégées, etc.? combien enfin cette connaissance n'aurait-elle pas été consolante et pour le malheureux scorbutique à la mer, etc. et pour les officiers-de-santé qui étaient auprès d'eux dans une oisive et humiliante nullité,

jusqu'à ce qu'ils pussent se procurer des végétaux récens? mais que de victimes en les attendant! ainsi donc, le manque dans le régime de cette partie mucoso-sucrée, avec un air froid et humide, par fois accompagnés ou précédés de quelques-unes des causes prédisposantes, sont et forment ensemble la cause commune-déterminante-nécessaire du scorbut qui ne peut exister sans elles deux et, par cette raison, ni avec une d'elles, seule.

D'après donc les notions que nous venons de donner sur les causes du scorbut en général, qui ne concevra pas facilement, 1°. que si une des semi-causes déterminantes-nécessaires manque, il ne se formera pas; 2°. que si l'une et l'autre n'existent point simultanément, il se formera moins encore; 3°. que si le scorbut étant formé, une d'elles vient à disparaître, ses progrès cesseront mais il ne guérira point encore; 4°. enfin que si ces deux semi-causes ou, si l'on veut, la cause commune-déterminante-nécessaire cesse d'exister, il cessera aussi lui-même de le faire, c'est-à-dire qu'il guérira alors certainement, si les facultés digestives sont encore suffisantes. etc. Nous lisons dans l'hygiène navale, par M. F. V.

Pallois, médecin, pag. 51. « Le citoyen
» *Pinel*, a observé dans les Hospices de
» Bicêtre et la Salpétrière, que tant que
» durait le froid humide, le scorbut résis-
» tait aux remèdes les plus appropriés
» qui n'avaient d'autre effet que d'en-
» traver sa marche et de s'opposer à ses
» progrès. » Tant d'autres l'ont observé!
Il n'y a pas plus de cause sans effet, que d'effet sans cause; et il arrive souvent que l'effet devient lui-même, à son tour, cause : c'est du moins ce qui s'observe dans un scorbutique qui, comme tout autre malade, a nécessairement en soi trois choses contre nature, tellement liées et dépendantes les unes des autres qu'une d'elles ne peut disparaître sans absolument entrainer la disparition, l'extinction des autres. Nous allons en donner le tableau fidèle et précis.

Si donc l'on nous présente un individu quelconque chez lequel nous remarquions une haleine plus ou moins infecte, les gencives rouges, livides, molles, saignantes facilement, spongieuses, putrides et *fougueuses*; les dents vacillantes, ternies ou noires; enfin des taches à la peau de diverses figures et grandeurs, *jaunâtres* à leur circonférence mais au

fond brunes, rougeâtres, livides ou même noires; un *fungus* aux ulcères s'il en existe, nous disons alors; voilà un symptôme pathognomonique-commun nécessaire (les affections de la bouche et de la peau ne sont aussi que des semi-symptômes) qui a pour cause *immédiate* l'altération de la fibrine du sang, laquelle altération a elle-même pour cause efficiente celle que nous venons de désigner plus haut sous le nom de déterminante-commune-nécessaire. Ainsi, ce symptôme pathognomonique-commun-nécessaire, abstraction faite des autres symptômes concomitans qui peuvent encore se montrer tantôt dans une maladie tantôt dans une autre, sans doute de nature putride, étant essentiellement identifié avec sa cause immédiate, ils forment ensemble une maladie que l'on est convenu d'appeler scorbut. D'ailleurs ce même symptôme pathognomonique-commun qui sert de miroir et à sa cause et à la maladie, ne nous fait-il pas ainsi appercevoir sensiblement les trois choses contre nature que nous avons dit exister chez un scorbutique et dont l'identité est reconnue de tous les vrais observateurs en clinique? personne, disons-nous, ne

pourra donc désormais avancer, comme on l'a fait tant de fois, que le scorbut existe chez celui-là-même qui a telle ou telle autre affection à la bouche. etc. Il y a d'ailleurs cela de commun avec les semi-causes déterminantes, qu'un des semi-symptômes ne peut aussi caractériser cette maladie et que l'absence des deux la caractérise moins encore. Que d'écrits bien inutiles pour n'avoir pas apperçu tant de vérités si évidentes! en lisant sans prévention ce recueil, nous osons espérer que l'on en sera pleinement convaincu: mais écoutons le célèbre Fourcroy, il persuadera mieux que nous. Il dit *mém. de la soc. R. de méd.* vol. V^e^. an 1782 et 1783, pag. 500: « j'ai examiné le sang » d'un scorbutique très avancé, sortant » en abondance d'une gencive scarifiée. » (Opération qui ne doit jamais se faire; » v. pag. 36) ce fluide est devenu noir » et est resté très-liquide en refroidissant. » Il ne s'y est formé au lieu de coagulum » que quelques flocons molasses, géla- » tineux. Je l'ai passé à travers un tamis » de crin très-serré, je n'ai pu en tirer » de matière fibreuse, quelque soin que » j'aie mis à l'extraire, tandis que le sang » des hommes sains m'a donné depuis

» un huitième jusques à un quart de cette
» matière, suivant l'âge et les forces des
» individus. . . . . et pag. 512. S'il est dé-
» montré ainsi que je crois l'avoir établi
» que la propriété concrescible du sang
» dépend entièrement de la partie fi-
» breuse, n'est-il pas certain, d'après
» cela, que lorsque ce fluide a perdu
» cette propriété et qu'il reste liquide,
» comme on l'observe dans les *scorbu-*
» *tiques*, c'est à l'altération de cette partie
» fibreuse qu'il doit ce caractère »? peut-
on mieux démontrer, rendre même plus
palpable la vraie cause immédiate du
scorbut? Pourquoi donc encore tant de
célèbres chimistes ont-ils fait tant d'inu-
tiles analyses des substances et végétales
et animales, pour jetter sur ces diverses
questions le jour que l'on désire, depuis
si long-temps?

Mais quel est le moyen de rétablir dans le sang la partie fibreuse, concrescible, dont l'altération, peut-être même la des-truction est la cause immédiate du scor-but? c'est, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, la partie mucoso-sucrée ou saccharine des végétaux récens, et même isolée, administrée comme ali-ment, sous une atmosphère pure et séche.

L'expérience de plus de deux siècles l'a prouvé, sans que l'on s'en fut, pour ainsi dire, douté. Le célèbre Lind même ne la soupçonna pas quoiqu'il fut persuadé, d'après ses propres observations, que les légumes frais, les citrons ou limons et les oranges, etc. rétablissent les scorbutiques ; que le cidre semble améliorer un peu leur état, et que le vinaigre n'y apporte aucun changement. Mais après nous avoir lu, qui ne pourra pas se rendre raison de ces phénomènes, si l'on veut ? il suffit de se persuader et de savoir que la partie mucoso-sucrée est dans les oranges, etc., dans son état d'intégrité ; que dans le cidre elle est presqu'entièrement altérée ; qu'enfin dans le vinaigre il n'y en existe plus, parce que la fermentation vineuse qui a presque complettement détruit cette partie, laisse peu de chose à faire à l'acéteuse, pour en terminer l'entière décomposition. Ainsi donc, tout aliment qui ne contient point cette partie mucoso-sucrée ne peut guérir le scorbut, en quelque circonstance que ce puisse être, quoiqu'en disent bien des auteurs qui ont cru observer le contraire.

Ce que nous venons de dire ne prouve-t-il donc point assez que la fécule des vé-

gétaux secs qui fait nécessairement la base de la nourriture de l'homme et de certains animaux, et qui passe à une espèce d'aigre particulier, sans subir la fermentation vineuse, ne guérit dans aucun cas le scorbut? n'en est-il point ainsi du gluten qui, probablement plus commun qu'on ne l'a cru jusqu'ici, vient d'être aussi trouvé dans les jujubes, par le cit. Virenque; qui a tous les caractères des substances animales quoiqu'il n'ait passé que par les filiaires des plantes; qui enfin semble disparaître par la fermentation, etc.? l'on sait d'ailleurs que les végétaux secs ont presque toutes les mauvaises qualités, par rapport au scorbut, qu'ont les substances animales; Lind en note. Nous observerons cependant que la tortue qui est très multipliée dans les eaux qui touchent l'Ile de d'Ascension, semble réunir la double propriété des substances et animales et végétales, puisqu'elle améliore sensiblement l'état des scorbutiques qui peuvent encore digérer le bouillon fait avec sa chair, lequel rafraîchit aussi les équipages des vaisseaux qui y relâchent exprès, n'y ayant absolument rien autre chose à prendre. Milman prétend aussi qu'en mangeant de la Rennes

et de l'Ours l'on peut prévenir le scorbut lors-même que l'on n'a que de l'eau à boire. Est-ce bien sous une atmosphère non seulement froide mais encore humide ?

La vie sous quelques rapports, semble n'être qu'une double faculté naturelle qui conserve et détruit, tout ensemble, l'individu qu'elle anime : c'est aussi, si l'on veut, une fermentation continue et nécessaire qui tend constamment à animaliser les sucs des alimens qui sont soumis à la puissance digestive. etc. Si donc la digestion est parfaite, l'animalisation est déjà bien commencée ; et si l'assimilation et la nutrition ont lieu, cette animalisation approche de son dernier degré : voilà où les effets de la faculté conservatrice se bornent. Mais s'il y a désassimilation sans une assimilation nouvelle, il n'y a point de nutrition, et c'est alors que la faculté destructive commence à s'emparer de ce même individu en quelque sorte délaissé par la conservatrice, le principe de la santé, etc., lequel individu, ainsi conduit plus ou moins lentement jusqu'à cette ligne fatale de démarcation qui existe nécessairement entre la vie et la mort, elle l'abandonne

enfin à l'empire des lois de cette dernière qui font bientôt disparaître toute espèce d'organisation animale et végétale : ces lois sont celles des attractions et des affinités qui semblent être les seules spécialement chargées par la nature de rendre à chaque classe d'élémens ceux qu'elle n'avait prêtés que pour quelques momens, à chaque être. Mais où la vie animale conservatrice puise-t-elle ses moyens de conserver ? c'est dans le chyle et c'est en effet là, que la nature a voulu les placer : elle a encore voulu qu'il contînt toutes les parties absolument nécessaires à une saine nutrition, la plus essentielle de toutes les fonctions, puisque sans elle, la vie conservatrice n'a plus de moyens d'exister : elle a voulu enfin que les animaux en général, l'homme lui-même, malgré ses habitudes, sa moralité, etc., se nourrissent de végétaux, non fermentés, puisqu'eux seuls contiennent les produits nutritifs les moins animalifiables, etc., aussi l'homme qui ne se nourrit que de substances animales, favorise-t-il le plus possible, la dégénérescence putride de ses humeurs. L'expérience n'a-t-elle donc pas assez appris combien leur usage est dangereux dans

toute maladie putride? celui-là sans doute, qui se nourrit de végétaux secs et qui, par cela même, ne contiennent, en quelque sorte, que la partie féculente, sous une atmosphère froide et humide, voit aussi ses humeurs dégénérer et donner naissance au scorbut: mais il n'en est point ainsi de tout autre; en quelque circonstance où il puisse se trouver, le scorbut ne se manifestera point chez lui, s'il peut faire entrer dans son régime une certaine quantité de végétaux récens, c'est-à-dire de leur partie muqueuse ou mucoso-sucrée non altérée, la moins animalifiable de toutes les subsances nutritives: en effet, c'est elle qui est le vrai et le seul antisceptique nutritif de la nature, puisqu'elle prévient et retarde, aussi long-temps que possible, l'animalisation malheureusement toujours trop prompte, et qui n'est, comme nous l'avons observé plus haut, qu'un commencement de dissolution.

Les chimistes modernes, en disant que les végétaux sont des animaux moins de l'azote, ne disent-ils pas aussi que les animaux sont des végétaux plus de l'azote, ajouté ou fixé? ainsi, d'après cette intéressante découverte, nous demandons

lequel des chyles est le plus azoté? est-ce celui qui contient le plus de molécules nutritives animales? est-ce celui qui contient le plus de molécules nutritives végéto-mucoso-sucrées? ces chyles donc diversement composés, peuvent-ils donner, à l'aide du système digestif, les mêmes albumine, gélatine et fibrine? l'air froid et humide qui est une des semi-causes nécessaires à la formation du scorbut, ne modifierait-il point d'ailleurs par ses effets, les produits du chyle privé de molécules mucoso-sucrées? s'il en était ainsi, serait-ce parce qu'étant humide et froid, il absorberait moins que quand il est sec, de l'hydrogène; du carbone; du gaz hydrogène-carboné; de l'acide carbonique, etc. qui paraissent se dégager par la circulation, des vaisseaux sanguins dans la respiration etc.? Ces élémens ainsi retenus et modifiés dans la masse des humeurs, donneraient-ils enfin à la cause immédiate du scorbut ces caractères, cette nature particulière, qui le font distinguer de toute autre maladie putride, ou bien la proportion de l'azote serait-elle trop augmentée etc.?

Quelques chimistes s'accordent à dire que le sang des animaux sains est suscep-

tible de passer aussi à la fermentation vineuse ou alcoholique. Mais qu'apprend cette découverte si ce n'est que la partie mucoso-sucrée étant la seule dans la nature à éprouver cette fermentation, elle est aussi la moins animalifiable de tous les produits nutritifs puisqu'elle se retrouve encore dans un fluide porté à un assez haut degré d'animalisation. Un de ces célèbres chimistes, le Cen. Bertholet, a démontré il y a déjà long-temps, que les substances animales donnent beaucoup d'acide saccharin, par le moyen de l'acide nitreux, expérience que nous ne prétendons point d'ailleurs expliquer.

Qui pourra maintenant douter que le scorbut n'ait sa cause déterminante-commune-nécessaire ; qu'il n'ait de même son symptôme pathognomonique-commun-nécessaire ; qu'un scorbutique n'ait, comme tout autre malade, trois choses en soi contre nature, tellement identifiées entr'elles qu'une ne peut disparaître sans les autres ; que ces trois choses sont dans l'ordre de leur formation, la cause immédiate, le symptôme pathognomonique-commun-nécessaire et la maladie (le scorbut); qu'enfin le vrai remède antiscorbutique est la partie

sucrée ou saccharine, la seule susceptible de donner de l'alcohol, etc. La chimie et la clinique, éclairées, semblent du moins être d'accord sur tout ce que nous venons d'avancer, et nous répéterons encore avec Grant, que certains scorbutiques se sont quelquefois trouvés dans l'état le plus putride qui puisse exister, avec la vie, mais que, pour les guérir, il suffisait, s'ils pouvaient encore digérer, de leur donner, en bon air, de l'eau pure et des végétaux frais. Rouppe, tant d'autres médecins et chirurgiens non moins savans et notre propre expérience attestent assez qu'avec ces seuls moyens, ces malades peuvent le plus communément se passer et de médecins et de médecines... Mais le scorbut est-il une fièvre?

Lind ne crut jamais que le scorbut fut essentiellement une fièvre. M. Murray l'atteste en lui écrivant : (*v. tr. du scor.* tom. I. pag. 343 et suiv.) « Plusieurs » personnes furent attaquées d'une » fièvre miliaire que je crus être scor- » butique : mais depuis la reception de » votre dernière lettre, j'ai changé de » sentiment ; je me soumets à votre dé- » cision et je reconnais qu'il n'y a point » de fièvre à laquelle on puisse donner

» ce nom ». M. Yves dit aussi « je ne
» me ressouviens pas et je ne trouve point
» dans mes journaux que personne ait
» été attaqué de la fièvre dans le dernier
» période du scorbut. Je conviens avec
» vous que cette maladie est purement
» chronique », *voy. tr. du scor.* tom. I.
p. 212. Oui ; il est certain que le scorbut est essentiellement une maladie chronique et qu'il n'y a que ceux qui veulent enfanter quelque système, qui puissent nier cette vérité : mais n'aurait-il pas néanmoins quelqu'analogie avec les fièvres des prisons de Pringle ; les lentes nerveuses d'Huxam ou celles des vaisseaux décrites par d'autres auteurs ?

La Société R. de médecine qui, comme nous l'avons observé plus haut, a elle-même posé ces questions, eut-elle voulu demander si les fièvres des prisons et des vaisseaux étaient différentes de la fièvre lente nerveuse, nous ne chercherons point à le décider. Nous nous contenterons donc d'observer que les premières ainsi que celles des hôpitaux, des casernes, des camps, des atteliers, des lieux chauds et marécageux, sont communément les mêmes et ont été appelées putrides ou adynamiques, pétéchiales, malignes,

pestilentielles enfin. Mais, observe Huxam, celles-ci paraissent particulièrement affecter le sang tandis que les lentes nerveuses altèrent les sucs nerveux et lymphatiques. Pour appercevoir sans doute cette différence, il faudrait être doué et de la finesse du tact et de la sagacité de ce célèbre médecin. Grant, prétend d'ailleurs que l'épiale, la fièvre pituiteuse, la synoque non putride et la fièvre humorale sont la même que la lente nerveuse que les anciens distinguaient encore en Assodes, etc. Pringle fait remarquer que cette fièvre lente nerveuse paraît quelquefois appartenir à la classe des maladies inflammatoires et quelquefois à celle d'automne, mais que, quelle que soit sa cause, si elle se termine par des taches pétéchiales, etc. les humeurs, par sa longue durée, sont devenues putrides, et elle montre alors tous les caractères de la fièvre pestilentielle qui est communément bien celle des armées, des prisons, etc. aussi nous servirons nous de la dénomination de fièvre pestilentielle, quand nous entendrons parler ici de ces fièvres.

Pour repondre donc à ces questions nous croyons devoir rappeler et observer

1°.

1°. *que* le scorbut étant reconnu pour être la maladie la plus putride qui puisse exister avec la vie, il ne pourrait aussi avoir d'analogie vraie, s'il en était susceptible, qu'avec les maladies les plus putrides; 2°. qu'il est essentiellement de sa nature, une maladie chronique tandis que la fièvre pestilentielle est au contraire aiguë; 3°. qu'il n'est point de nature contagieuse, étant sans complication; 4°. qu'avancer qu'il est une fièvre adynamique, chronique, c'est dire qu'il est communément contagieux puisque cette fièvre prend assez souvent ce caractère; c'est dire encore, d'après la définition et les idées reçues de la fièvre en général, qu'il est une fièvre sans fièvre; c'est dire enfin que c'est du feu sans calorique; 5°. que l'air froid et humide est une des deux semi-causes déterminantes du scorbut tandis que l'air chaud et humide est une des causes de la fièvre pestilentielle: le chaud et le froid produisent-ils donc les mêmes effets? la fièvre pestilentielle d'ailleurs n'attaque-t-elle pas indistinctement tous les individus, en quelque état que soient leurs humeurs, comme le prouve la peste même appelée sanguine, par Paris? 6°. que le fungus qui

caractérise les ulcères scorbutiques ne s'est jamais montré dans aucun autre ulcère quelconque ; 7°. qu'il en est ainsi des taches scorbutiques, quoiqu'en dise Diemerbrock, qui ont des nuances particulières telles qu'un cercle jaunâtre à leur circonférence, etc. et qui, par cela même, sont faciles à distinguer de toute autre, quelle que puisse être la maladie où elles se montrent ; 8°. que prétendre que la ténuité du sang qui sort dans les hémorrhagies et du scorbut et de la fièvre pestilentielle, en atteste l'homogénéité, n'est-ce donc pas aussi vouloir faire croire à celle de leurs ulcères et de leurs taches, respectifs, tandis cependant que les signes pathognomoniques du scorbut et de cette fièvre ont, individuellement, une identité de nature modifiée, avec l'état du sang ? N'est-ce pas presque dire encore que le vin et le vinaigre sont analogues parce qu'ils sont aussi également ténus et qu'ils proviennent d'un même moût ? mais la fermentation qui les à formés est-elle donc la même ? les matières vénéneuses, les poisons, les remèdes enfin qui détruisent la texture du sang, occasionnent-ils le scorbut ? 9°. que dans le scorbut porté à certain degré, l'on a

quelquefois vu de vieilles cicatrices se rouvrir; des fractures, mêmes anciennes, se renouveller; les cartilages se détacher des os; enfin de profondes caries ronger ces derniers, désastreux phénomènes qui, excepté la carie, ne se montrent presque jamais dans les fièvres pestilentielles, à moins qu'elles soient compliquées, avec le scorbut lui-même; 10°. enfin nous observerons et nous rappelerons encore qu'un air pur et sec, de bonne eau et des végétaux récens non fermentés, guérissent le scorbut, lorsqu'ils seraient, sans doute, d'une bien faible utilité dans le traitement de la fièvre pestilentielle qui demande souvent l'emploi de vésicatoires et d'autres remèdes analogues, par leurs effets, sur l'économie animale. etc. Quelle analogie donc existe entre le scorbut et les fièvres que nous avons comprises sous la dénomination de pestilentielles? cette question n'est-elle donc pas maintenant facile à resoudre?

Peu importe ici quelle dénomination l'on donne à la fièvre jaune qui ravage depuis tant d'années les antilles etc.: M. Gibert, Dr. M. dit qu'au 1er. degré c'est une adynamique simple: au 2me. degré

une adynamique plus ou moins compliquée avec l'ataxique ; et au 3me. degré une adynamique-ataxique quelquefois compliquée de l'adeno-nerveuse : M. Valentin, Dr. M., considère cette fièvre jaune comme une bilioso-putride qui se complique quelquefois avec l'ataxique : enfin M. Calliot, Dr. M. regarde cette fièvre comme une véritable méningo-gastrique, entrainant et s'accompagnant d'accidens malins et putrides. Si donc les diverses dénominations que ces auteurs et tant d'autres ont donné à cette fièvre jaune sont, en effet, en soi peu importantes, il n'en est point ainsi de savoir si, par ce qu'elle dissout tellement le sang qu'il peut passer par les pores-mêmes de la peau, elle aurait avec le scorbut quelqu-analogie? Certes, rien ne le prouve, pas même l'usage du mercure, du jalap, etc. conseillé par le Dr. Rush, en 1793, à Philadelphie. La saignée, l'émétique, les synapismes, les vésicatoires mêmes, etc. quelquefois aussi ordonnés dans la fièvre jaune de St. Domingue, n'en sont point encore des preuves : mais le nitre qui n'y a point été oublié, guérirait-il le scorbut comme M. Tingry, dans son mémoire sur l'analyse des plantes

crucifères déjà cité, prétend l'avoir fait, à l'aide d'une décoction de bourrache et de pariétaire séches? Non : ce célèbre chimiste n'a point ainsi guéri cette maladie. Il ne savait pas, sans doute, que le salpêtre est un sédatif, propre à prévenir les hémorrhagies, etc. si ce n'est cependant quand l'emploi en est commandé, par certain roi. Cette fièvre jaune paraît pourtant être généralement une adynamique!

Les médecins qui ont cru à l'analogie de ces deux maladies, ont sans doute considéré leurs causes immédiates sous tout autre rapport que nous : ils les ont confondus et ont en effet cru appercevoir que le scorbut et la fièvre pestilentielle étaient une maladie des muscles dont l'excitabilité était sensiblement diminuée. Huxam, Grant et tant d'autres célèbres médecins ont dit qu'à la seule inspection du sang tiré par la saignée, il était facile de deviner l'état des solides qui l'avaient formé. Cette manière de voir ne laisse-t-elle donc pas pressentir qu'ils pensaient que les solides sont malades, avant les fluides et que l'altération de ces derniers n'est que la conséquence du mauvais état des premiers? d'autres

non moins éclairés, Lind lui-même, ont aussi souvent parlé de sucs nutritifs, cruds, visqueux, tenaces, indigestes, comme cause prédisposante du scorbut, ce qui voulait encore dire que la fibre musculaire, le principal organe du système digestif, avait perdu de ses facultés concoctrices, etc.

M. Milman et M. Jourdanet, son fidèle interprète, tranchent la difficulté. Le premier dit dans ses *recherches sur le scorbut et les fièvres putrides*, préf. pag. XXVI et suiv. « Les expériences auxquelles quelques médecins, célèbres, » ont soumis le sang retiré des scorbu- » tiques et des malades attaqués de fièvres » putrides, prouveront jusqu'à quel point » se sont mépris ceux qui ont attribué la » cause prochaine du scorbut à la putré- » faction du sang, graduellement accu- » mulée et celle des fièvres putrides à la » corruption subite et instantanée du » même fluide. Il nous sera aisé de nous » convaincre, d'après ces exemples, » combien était juste et fondée l'opinion » d'un des plus respectables médecins de » ce siècle (*le Docteur Heberden*) lors- » qu'il avançait, que plus nous acqué- » rions de connaissances sur l'économie

» animale, plus nous trouvions de raisons » de croire que le siège des maladies » n'est pas dans le sang ». Comme il parait que ces médecins solidistes ne veulent même pas faire de distinctions, n'éprouveront-ils pas souvent de grandes difficultés à établir et soutenir leur doctrine? l'expérience et les observations sont des barrières bien difficiles à renverser. Les solides sans les fluides, périssent d'inanition : c'est du moins ce qui paraît se passer dans la formation du scorbut, et ce que sa guérison prouve, d'une manière, croyons-nous, bien évidente. Les fluides ont, à la vérité, besoin d'être élaborés, etc.

Pour persuader que la cause immédiate et du scorbut et des fièvres pestilentielles, était la diminution marquée du pouvoir vital que l'on sait être dans les muscles, il était sans doute nécessaire que Milman et ses sectateurs eussent cherché à prouver que le sang dans ces maladies n'était point sensiblement altéré : aussi dit-il encore, *ibid* pag. 49. « Je soutiens de plus que » le sang des scorbutiques n'a aucune » qualité particulière et définissable, » d'après laquelle l'on puisse discerner la » nature propre de cette maladie ». pag.

47. « Le Docteur Lind a saigné, en dif-
» férens temps, *cent* scorbutiques et a
» trouvé généralement la partie séreuse
» du sang parfaitement séparée de la
» masse rouge, concrète. Celle-ci, au
» dernier période de la maladie, était
» ferme et compacte et couverte de raies
» de ce qu'on apelle gluten du sang ».
Mais pour apprécier le mérite de ces observations, écoutons Lind lui-même. Il dit, *trait. du scor.* tom. I, pag. 363. « 1°. Quant aux évacuations, il est à remarquer que cette maladie, sur-tout lorsqu'elle est avancée, ne supporte aucunement la saignée, lors même que les douleurs les plus aiguës des membres, une fièvre portée à un haut degré et des hémorrhagies dangereuses sembleraient l'indiquer. Le malade meurt, bientôt après cette opération ». Que de conséquences l'on peut tirer de ce que nous venons de relater !

Milman ne voulant donc pas que la cause immédiate et du scorbut et de la fièvre pestilentielle soit primitivement dans le sang, l'a trouvée et placée absolument dans les muscles. Il s'en explique ainsi, *Rech. sur le scor.* pag. 132 « dans le scorbut et dans les fièvres putrides,

» la stupeur, le peu de dispositions à con-
» tracter les muscles et la diminution de
» la force de contraction, sont les pre-
» miers effets de leurs causes occasion-
» nelles. Dans ces deux maladies l'on
» rencontre le même état de molesse
» et de flaccidité dans les fibres muscu-
» laires, la même diminution de cohé-
» sion dans leurs parties constituantes ».
pag. 133. « . . . ; mais le temps auquel
» leurs symptômes se manifestent et la
» promptitude avec laquelle tous les phé-
» nomènes se succèdent, semblent en
» quelque sorte proportionné à la violence
» et à la vîtesse avec lesquelles le pouvoir
» vital est diminué dans chaque maladie.
» Dans la peste ce principe est fortement
» et promptement lésé. . . . . Dans les
» autres fièvres malignes, dans la fièvre
» des prisons, etc. les taches livides pa-
» raissent, le troisième jour, mais dans
» le scorbut, où le principe vital n'est
» lésé que graduellement, il faut plu-
» sieurs semaines aux taches livides,
» pour se manifester. Comme ces taches
» livides sont une suite de la lésion du
» pouvoir vital etc. ». Ne serait-il donc
pas plus exact de dire qu'elles sont la
conséquence du manque de la partie
fibreuse dans le sang ainsi que la lésion

du pouvoir vital ? Il continue ainsi, *ibid.* pag. 138. « Nous pouvons, je pense, » conclure de ce qui précède, que les » fibres musculaires sont le siège des » maladies putrides; que le pouvoir vital » inhérent dans ces fibres en est la cause » prochaine et la source générale et im- » médiate de laquelle découlent leurs » symptômes, etc. » pag. 139 et suiv. « Je terminerai ce chapitre par le paral- » lèle des affections morbifiques qui ré- » sultent de l'action exaltée du pouvoir » vital et du caractère général de celles » qui dépendent de sa diminution ».

« Les premières engendrent l'inflam- » mation dont le caractère est l'augmen- » tation du ton et de la contractibilité des » fibres du corps : Les secondes pro- » duisent la disposition à la putridité qui » s'annonce par les signes contraires. . . » . . . . . . l'on peut remédier à la pre- » mière, par tous les moyens capables » de modérer l'action du pouvoir vital et » la seconde céde, comme on le verra, » à tout ce qui peut l'augmenter. Dans » le premier cas, l'action du pouvoir » vital doit être abaissée au taux de la » santé, et dans le second; il faut l'y » élever. . . . . . . dans les affections pu-

» trides au contraire, il faut des cordiaux
» et des toniques pour relever le pouvoir
» vital qui s'affaisse et ramener l'action
» des vaisseaux à leur vigueur et à la
» force de contraction première ». *Ut curvi norma rectum, ita morbi sanitas.* Nous dit aussi Gaubius, *inst. Path. parag.* 17. Mais les moyens conseillés, par Milman sont-ils donc bien ceux qui conviennent dans le scorbut, pour remettre au taux de la santé le pouvoir vital? M. Jourdanet, médecin, qui prouve, avoir si bien saisi les vues de Milman, a donc trouvé une telle analogie entre le scorbut et les fièvres putrides pestilentielles qu'il dit, diss, sur l'analo. du scorb. pag. 98.
« Le scorbut ne diffère de la fièvre pu-
» tride qu'en ce que sa marche est plus
» lente et plus tardive.... La fièvre pu-
» tride n'est qu'un *scorbut aigu*.... Le
» scorbut n'est qu'une *fièvre putride*
» *chronique*.... pag. 96. N'est-ce pas
» vers le principe même de la vie que se
» dirigent les vrais moyens curatifs dans
» la fièvre adynamique? les toniques,
» les excitans ne forment-ils pas la base
» du traitement indiqué dans cette ma-
» ladie? l'indication fondamentale est la
» même dans les deux maladies.... p.

» 57. depuis que l'on abandonne le sys-
» tème de la médecine *humorale*, le
» traitement en est plus simple et plus
» sûr ». Quoique nous ayons déjà répondu à ces propositions nous allons encore essayer d'ébranler la doctrine des solidistes *sans distinction*.

Si donc le scorbut ne doit être traité et ne peut être guéri qu'avec des cordiaux, des toniques, des excitans, etc., et si, en bon air, de l'eau pure et des végétaux récens, les plus communs et même les plus insipides, le font disparaître, comme par enchantement et en très peu de temps, les Milman conviendront au moins avec nous, que l'eau et la partie mucoso-sucrée, pour les scorbutiques, égalent en vertus tous les cordiaux, tous les toniques, tous les excitans connus; qu'enfin elles valent du vin etc.; ou bien qu'ils prouvent à l'expérience qu'elle s'est mentie à elle-même. Mais le sang dans le scorbut et dans la fièvre pestilentielle serait-il donc altéré, avant que l'humeur organique en qui est inhérente le pouvoir vital, l'irritabilité, la puissance contractile, l'excitabilité, etc. des muscles, le fut elle-même?

Nous croyons être suffisamment au-

torisés à repondre que l'altération de la partie fibreuse du sang est antérieure à la dégénérescence de la partie glutineuse des muscles et que cette dernière n'est que la conséquence naturelle de la première. Ecoutons ce que l'on lit dans les *mém. de la soc. R. de méd.* tom. V. an 1782 et 1783, pag. 509. « C'est donc la » partie fibreuse du sang qui forme le » tissu propre du muscle ; c'est cette » substance glutineuse dans laquelle ré- » side la propriété irritable, lorsqu'elle » a été déposée dans les cellules de l'or- » gane contractile. Cette vérité semble » avoir été pressentie, par Hippocrate, » et elle a été très bien exprimée par » Bordeu qui a désigné le sang sous le » nom de chair coulante et fluide. . . . . » tous les physiologistes qui ont écrit, » depuis Haller, ont parlé de la matière » fibreuse, mais sans en désigner les ca- » ractères et sans en connaître les usages. » pag. 510. Mais il est, en même temps, » nécessaire qu'il y ait dans les fluides » animaux une matière destinée à fournir » à l'organe irritable ce qu'il perd, par » ses efforts et son activité continuels ; » cette matière est la partie fibreuse du » sang, contenue dans ce fluide, ainsi

» que toutes celles qu'il va distribuer aux
» différens systèmes organiques. Les
» muscles reçoivent une très-grande
» quantité de sang, comme l'indique leur
» couleur et comme l'injection le dé-
» montre. Ils séparent de ce fluide, par
» une véritable sécrétion, la partie glu-
» tineuse qu'ils s'approprient et qui est,
» bientôt convertie en leur propre subs-
» tance. pag. 511. Telle est la manière
» dont je crois qu'on peut concevoir la
» nutrition des muscles et la nature de la
» substance dans laquelle réside la force
» irritable. Il ne me reste plus qu'à exa-
» miner les divers changemens qu'elle
» subit et les altérations dont elle peut
» être susceptible ». C'est le savant
Fourcroy qui vient de parler et qui, ap-
puyé de diverses expériences, ne paraît
laisser rien à désirer sur ce point de phy-
siologie. D'ailleurs il est parfaitement
d'accord, avec l'observation clinique.

Mais si cette partie fibreuse glutineuse plastique n'existait pas dans le sang, les muscles sans doute ne pourraient en faire la sécrétion; et s'ils ne la font point, ils cesseront d'être nourris; leurs molécules organiques cesseront encore d'être suffisamment liées entr'elles et, par cela-

même, ils deviendront mollasses; leurs fibres se rompront facilement; ils perdront enfin de leur pouvoir vital, etc. que, on le sent déjà, ni les cordiaux, ni les toniques encore moins les excitans ne peuvent leur rendre. Les premiers et les derniers ne sont-ils pas plutôt l'éperon médical qui, en provoquant et multipliant les mouvemens et des fluides et des solides, les détruit nécessairement? détruire ou plutôt ne pas reparer dans le scorbut! Ne peut-on donc pas dire qu'il est en quelque sorte, une maladie d'inanition puisqu'en faisant entrer dans le régime des scorbutiques des alimens suffisamment pourvus de la partie mucoso-sucrée que tous les végétaux récens contiennent en plus ou moins grande quantité, ils guérissent en bon air, etc.?

Le célèbre Fourcroy n'aurait-il point avec bien d'autres médecins, accordé à la fibre motrice plus de facultés concoctrices qu'elle n'en a réellement? n'aurait-il point un peu cru que la cause immédiate du scorbut pouvait lui être inhérente? Il dit, *ibid.* pag. 500. « Je crois » donc que c'est plutôt par défaut de » préparation convenable que pèche le » sang des scorbutiques, que par l'alté-

» ration de ce fluide déjà formé et que
» ce défaut est autant dû à la faiblesse
» des organes destinés à le préparer,
» qu'aux humeurs excrémentitièles re-
» tenues dans le corps et au chyle de
» mauvaise qualité qui s'y mêle. p. 512.
» Cette dissolution putride de la matière
» glutineuse et plastique, tenant évidem-
» ment au mauvais état des muscles,
» n'est-elle pas la véritable cause de la
» fatigue au moindre mouvement, des
» douleurs vagues, de la faiblesse géné-
» rale qui accompagnent la dégénéres-
» cence scorbutique des humeurs »? et, en effet, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, le meilleur état possible de la fibre motrice fera-t-il donc naitre dans le chyle par une élaboration même la plus parfaite, des molécules nutritives mucoso-sucrées, lorsqu'il n'en est point entré dans les alimens qui ont servi à le former? ou bien, si l'on veut encore, cette même élaboration assimilera-t-elle indistinctement tous les sucs nutritifs ou non nutritifs qui proviennent de chyles diversément composés? sans doute, par les seules forces de la vie, des substances végétales sont métamorphosées en animales, mais cependant avec une telle

modification

modification qu'il reste toujours des rapports de nature entre l'aliment, les sucs nutritifs qui en sont extraits et les fluides et les solides qu'ils forment. L'on sait que tous les systèmes organiques qui composent la machine animale, puisent à la même source leurs sucs nutritifs qui doivent remplacer les molécules organiques qu'ils perdent nécessairement, par la désassimilation etc., ce qui semble éclairer sur la formation comme sur la guérison du scorbut qui ne paraît donc être qu'une sorte d'inanition de principes saccharins. Nous pensons d'ailleurs que si le mauvais état des muscles était la principale cause de cette maladie, elle serait bien plus souvent mortelle : la preuve que nous pouvons en apporter c'est que, quand le système digestif des scorbutiques est trop affaibli, leur mort est prompte et certaine, lors-même que l'on peut leur fournir des végétaux récens, à volonté, etc.

De toutes les observations que nous venons de faire, ne peut-on pas en conclure 1°. que l'altération de l'albumine, de la gélatine et de la glutine plastique dans le scorbut, a pour cause le manque de principes mucoso-sucrés dans le chyle

et la rétention de l'humeur perspirable etc. ; 2°. que le mauvais état des solides en général n'en est alors que la conséquence nécessaire ; 3°. enfin que cet état n'est encore lui-même que le miroir et le témoin de cette altération qui quelquefois parvient au plus haut degré qui puisse exister avec la vie : aussi ne doit-on point être étonné, comme nous l'avons déjà observé, de voir, en certaines circonstances, les vieilles cicatrices se r'ouvrir, d'anciennes fractures se renouveller; les cartilages quitter les os; ceux-ci être profondément pénétrés par la carie. etc. .. Mais la cause immédiate, la cause efficiente, si l'on veut, des fièvres adynamique, pestilentielle etc., serait-elle donc dans les muscles où est inhérent le pouvoir vital?

Ce qui a fait présumer à quelques médecins de l'analogie entre la fièvre putride, la pestilentielle et le scorbut, ç'a été sur-tout la faiblesse, l'accablement, l'affaissement même communs à ces deux maladies ; d'où ils ont conclu que leur cause efficiente est la même et dans la seule lésion du pouvoir vital. Mais n'est-il donc point assez démontré qu'ils sont dans l'erreur, quant au scorbut? d'ail-

leurs ne se trompent-ils point encore, par rapport à la fièvre pestilentielle ? comme il paraît certain que l'irritabilité tient au bon état du gluten plastique qui lie les molécules organiques de la fibre musculaire, en s'organisant lui-même avec elles, comment à la vérité concevoir que leur cause prédisposante ou déterminante exerçât directement ses effets sur le principe de cette irritabilité, sans auparavant avoir altéré la fibrine du sang ou la masse-même entière des humeurs? Cette cause est interne ou externe.

La cause interne de la fièvre pestilentielle, laquelle cause est toujours un principe délétère et assimilant, a un foyer isolé ou bien existe dans la masse même des humeurs. Si donc ce principe a un foyer isolé, comment concevoir qu'il parviendra jusqu'au pouvoir vital inhérent au seul organe du mouvement, pour l'affaiblir ou même le détruire, sans altérer les fluides, à moins que l'on ne dise que c'est par une sorte d'imbibition, à la manière des corps gras, oléagineux. Si au contraire il existe dans la masse des humeurs, comment concevoir encore qu'il y aura été engendré, qu'il y aura circulé, qu'il l'aura enfin

abandonnée, sans qu'elle ait participé à aucun de ses caractères, pour se répandre sur tout le système musculaire, si ce n'est encore à la manière des huiles grasses qui se séparent si facilement des fluides aqueux : peut-être aussi dira-t-on que c'est, comme dans bien des maladies dépuratoires, qu'il est rejetté de la masse des humeurs et qu'ayant une affinité particulière avec l'organe irritable, il s'y fixe, déprave ses facultés, etc. Mais serait-ce enseigner ?

Quant à la cause externe elle est aussi un principe délétère et assimilifiant, communément même plus encore que l'interne, quelle que puisse être son origine. Peu importe, ici, par quelle voie il s'introduit dans le corps, mais comment parviendra-t-il jusqu'au pouvoir vital, pour le stupéfier, en diminuer la force ou même enfin l'éteindre, sans avoir agi chimiquement sur la partie fibreuse du sang, etc. ? Si cela pouvait arriver ainsi, comment encore en rendre raison, si ce n'est comme nous venons de l'observer, en parlant de la cause interne ? mais ne vaut-il pas mieux ici, dire de suite : *fiat Lux* ! après tout, que les solidistes nous l'apprennent s'ils le savent eux-mêmes :

qu'ils nous disent aussi si la clinique éclairée pourra jamais croire à l'analogie du scorbut et des fièvres adynamiques, pestilentielles. sans doute, nous l'avons déjà dit plusieurs fois, nous ne croyons pas que cette analogie existe et puisse exister entre ces maladies dans lesquelles l'altération des fluides est nécessairement plus ou moins antérieure à la lésion de quelque système organique, tel que le musculaire dont l'irritabilité stupéfiée ou affaiblie, a souvent pour cause dans ces fièvres une pression, un engorgement ou une phlogose-même des membranes ou des vaisseaux du cerveau et peut-être aussi de quelqu'autre organe plus ou moins essentiel, par ses fonctions; etc. l'exploration cadavérique a du moins souvent fait penser ainsi de très célèbres médecins. Si quelquefois d'ailleurs l'affaissement, l'écoulement des forces, les faiblesses, l'altération enfin et des fluides et des solides sont si grands et si subits que cette fièvre tue assez souvent, en quelques heures, c'est qu'alors les miasmes délétères répandus dans l'atmosphère sont singulièrement actifs et semblent agir à la manière du méphitique-azotique, le principe de la nature le plus

animalifiant, etc. La dissolution prompte des corps qui s'est déjà manifestée souvent même avant la mort, n'atteste-t-elle donc pas assez l'existence alors dans l'air, d'un tel agent, quelqu'en puisse être la source etc.?

Si donc à cet agent délétère dont nous venons de parler, vient se joindre la cause déterminante-commune-nécessaire du scorbut ou bien lui à elle, leur union ne formera-t-elle pas une des forces destructives les plus actives qui puissent exister contre l'économie animale, si pourtant l'on en excepte le calorique etc.? et, quand ce même agent exerce ses effets sur des scorbutiques dont toutes les parties en général, sont déjà trop animalisées, que lui reste-t-il à faire, pour les livrer à une mort certaine? qu'ils sont donc enfin malheureux ceux-là qui sont forcés de séjourner ou d'aborder, pendant la saison des pluies, en certaines parties de la Hongrie et de l'Egypte; au Sénégal où, en 1783, pendant cette saison, il tomba 115 pouces d'eau; au Benin, à Cacho, ville des plus mal-saines de l'Univers; à Mosambique, à Malaca, à Bornéo, à Batavia, à Cayenne, à Ste. Lucie; enfin en tant d'autres lieux voisins

de fleuves et de grandes rivières qui se débordent alors; de grandes forêts ou pays plats très couverts de bois, de marécages. etc. Il en est encore ainsi de ces scorbutiques qui sont déposés dans des prisons, dans des hôpitaux, dans des casernes, dans des vaisseaux, quand la contagion pestilentielle y existe ou vient à s'y développer. Nous en avons vu quelques exemples à la reprise de Quiberon, étant alors médecin de l'Hospice militaire de Hennebon.

Mais l'on doit bien remarquer que sous la Zône torride l'on ne compte que deux saisons, celle de la sécheresse et celle des pluies qui y sont généralement abondantes et altèrent, d'une manière sensible, presque tout ce qu'elles touchent. Certains habitans de ces contrées en sont tellement persuadés qu'après avoir été mouillés par ces pluies, ils se hâtent de se laver dans l'eau salée, pour prévenir, croient-ils, la maladie. C'est la Guinée qui est la partie la plus mal-saine de cette Zône torride, et où, après les grandes pluies, une chaleur séche portée à certain degré, occasionne aussi des fièvres continues-rémittentes et même intermittentes toutes aussi pernicieuses que celles qui

prennent naissance pendant les pluies dont les effets sont bien propres à étonner les Européens qui n'en voient point de semblables sous leur ciel : « elles moisis- » sent quelquefois (observe J. Lind, » *mal. des Europ.* tom. I. pag. 61) et » pourrissent totalement les souliers de » cuir, en 48 heures, tachent les habits » plus que toute autre, et dès qu'elles ont » commencé, la terre fourmille de » grenouilles, même dans les endroits » qui étaient auparavant secs et brulés. » Les peaux, partie essentielle du com- » merce du Sénégal, se couvrent alors » de grands vers ; et l'on observe que les » oiseaux qui se jettent avec avidité sur » les autres insectes, refusent de s'en » nourrir. L'on a encore remarqué que » les étoffes de laine mouillées de ces » pluies, qu'on exposait ensuite au soleil » pour être séchées, se remplissaient » quelquefois de vers, en peu d'heures ».

Ce que nous venons de dire ci-dessus, par rapport aux divers lieux que les marins ne doivent aborder qu'avec précaution, n'est-il donc pas bien propre à convaincre les officiers-de-santé de la marine de la nécessité de bien connaître eux-mêmes tous les parages, tous les

mouillages dangereux pour la santé ; les temps de l'année où ils sont les plus malsains ; les ressources que l'on y trouve ; les précautions à prendre, pour en éviter les émanations, ce qui ne consiste quelquefois qu'à mouiller à telle ou telle autre distance de terre ou dans tel ou tel autre air de vent ; etc ; qu'à prévoir ce que leurs malades peuvent gagner ou perdre, par l'influence et les ressources du pays, etc... Avec ces connaissances, ne seront-ils donc pas plus qu'ils ne le sont communément, utiles aux équipages dont la santé leur est confiée ? ne pourront-ils pas aussi prévenir le commandant du vaisseau 'qui peut-être n'aurait point encore voyagé dans les parages où il se trouve et, par cela même, ignorer ce qui serait bon à faire, sans perdre de vue les intérêts de l'armement ? Les officiers en chef des armées ne consultent-ils pas ordinairement leurs officiers-de-santé, quand il s'agit de la salubrité d'un camp à asseoir ou à lever ? d'ailleurs les journaux des officiers de santé de mer seraient plus instructifs et, en même temps, plus propres à fournir des renseignemens nécessaires à la confection d'un bon traité général des maladies des

gens de mer. Le Citoyen Ministre de la Marine et des Colonies peut, croyons-nous, en dix ans de paix, en réunir tous les matériaux. Il ne faut que le vouloir et se hâter lentement.

Nous eussions sans doute pu être plus concis et ne pas nous répéter tant de fois, mais comment ne pas insister sur la distinction des causes du scorbut, en général ; de la nature de sa cause immédiate, en particulier ; de son symptôme pathognomonique-commun-nécessaire à son existence ; enfin sur les rapports identiques qui se trouvent absolument entre eux ? Si d'ailleurs l'on convenait de dire que *le scorbut est un état de santé moins de la fibrine dans le sang*, pourquoi ne pas rappeler souvent que cette même fibrine ne doit son intégrité parfaite qu'au mucus-sucré des végétaux, l'antiscorbutique proprement dit, métamorphosé par les seules forces des systèmes organiques animalisans, auxquels d'entre tous les produits nutritifs, il résiste le plus ? aussi est-ce lui seul qui porte le plus loin la santé et la vie. D'ailleurs les observations et les expériences de MM. Nicolas et Guendevilles sur le diabète sucré, semblent éclairer ce que nous avons tant

de fois dit de ce mucus, en en justifiant de nouveau l'existence dans les trois régnes de la nature, sans doute avec cette modification que le minéral le contient plus en principes que tout formé ; que le végétal en est spécialement le laboratoire-sécrèteur et le réservoir ; qu'enfin le régne animal le reçoit donc dans son état d'intégrité, pour se l'approprier; mais à raison du temps qu'il est soumis à ses lois, elles l'usent, le rendent inutile, même nuisible ; et enfin après la désassimilation etc., en rejettent les débris pour être de nouveau réorganisés, sans doute par les mêmes mains modifiantes de la nature qui ne peut perdre de ses élémens simples. Ces auteurs observent encore que, pendant ce diabète, le sang manque de mucus sucré; que la fibrine y est en moindre quantité, tandis que le serum y est en une plus grande proportion ; qu'il contient peu d'ammoniac et que, par cela-même, il est trop peu animalisé ; que l'urine, alors sucrée, est susceptible de donner de l'alcohol et de l'acide acéteux ; qu'enfin entr'autres indications à remplir, ils conseillent le régime animal, pour rétablir promptement dans le sang l'azote

etc. Quelle leçon pour ceux qui traitent des scorbutiques !

Comment encore ne pas chercher à empêcher la doctrine des solidistes de se propager, sans distinction, si, comme nous le pensons avec bien d'autres médecins, elle est généralement dangereuse? certes, elle est ici au moins sans fondement. M. Jourdanet, l'un de ses zèlés défenseurs, dit donc, *Diss. sur l'anal. du scor.* pag. 47 et suiv. « Le sang des » scorbutiques n'offre aucune altération » particulière, ... lavé dans l'eau il » fournit une matière fibreuse... il est » aussi fluide et aussi épais que dans l'état » naturel.... ce fluide vital présentait » une couenne légèrement inflamma- » toire.... Rouppe a observé que le » coagulum était beaucoup plus ferme » à la fin qu'au commencement du » scorbut ». Célèbre Fourcroy, nous en appelons à vos propres expériences que nous venons de relater, plus haut ! Qui pourra dire et concevoir qu'une couenne légèrement inflammatoire a existé dans le sang des scorbutiques, sans complication d'une fièvre inflammatoire ? qui osera encore considérer comme exacte, l'existence d'un coagulum plus ferme

dans le dernier degré du scorbut que dans le premier ? Ces inexactitudes ne sont-elles donc pas nécessaires à la doctrine des solidistes ? Le célèbre Bichat, rech. Phys. pag. 275, observe que le sang rouge forme les tumeurs inflammatoires et le sang noir les taches scorbutiques et les pétéchies. M. Jourdanet dit encore *ibid* pag. 50 « Le système musculaire était » atteint d'une altération évidente qui » indique un degré de cohésion moindre » dans ses particules constituantes ; les » fibres charnues étaient lâches, mo- » lasses ; très tendres, au point qu'il est » impossible de séparer un muscle d'un » autre, sans le déchirer. . . . pag. 30. » Les malades (scorbutiques) sont sujets » à des hémorrhagies souvent fatales, par » le nez, les poumons, les selles et les » urines ». Il aurait bien pu ajouter encore que le sang passe même quelquefois par les pores de la peau. Lorsqu'il parle d'ailleurs de la dureté douloureuse des jambes, « Il convient, dit-il, *ibid* pag. » 44, de les baigner dans du vinaigre » chaud. . . . . on peut employer dans ce » cas de légères mouchetures. . pag. 28. » Les plaies et les contusions dégénèrent, » bientôt, en ulcères opiniâtres.

Brown, en parlant des végétaux dit, Doct. méd. tom. II, pag. 36. « Ils sont » incapables de guérir le scorbut ». J. Frank dit, *ibid* en note : « C'est avancer » un *paradoxe*. . . . et pag. 35, La nour- » riture végétale, loin d'être un anti- » septique, favorise la *putridité* en aug- » mentant la faiblesse : pag. 37 et suiv. » Les causes qui produisent le scorbut » sont toutes débilitantes. J'ai guéri en » peu de temps une personne attaquée » du scorbut, par le moyen de remèdes » excitans, de la viande, sans avoir » recours aux substances *végétales* etc... » Le pouls était à peine sensible et donnait » *cent soixante* pulsations par minute.. ». Médecins solidistes qui venez de parler, êtes-vous ici conséquens ? connaissez-vous bien le scorbut ? Pouvez-vous espérer que la doctrine asthenième vive long-temps quoiqu'elle semble se multiplier etc. ? M. Humber-Millioz dans son essai sur le scorbut parle aussi des antiputrides et toniques pour la cure de cette maladie. Etait-il simple, quand il l'a observé ?

Certes il est bien plus facile de donner un nom nouveau à une maladie que de tracer, d'une manière bien distincte, les

caractères qui la font essentiellement différer de telle autre qui a le plus d'analogie avec elle. Ainsi avancer sur les bases dont nous venons de parler, que le scorbut est une fièvre adynamique chronique *et vice versâ*, est, selon nous, bien errer. Conseiller aussi les excitans parmi lesquels l'on compte, sans doute, les vésicatoires, etc. n'est-ce donc pas exposer les scorbutiques à éprouver de bien fâcheux accidens? « Le siège des » maladies putrides, dit Milman, *Rech.* » *sur le scor.* pag. 188, est dans les » solides. Les causes qui les produisent » lèsent les fibres mouvantes et il faut, » pour les corriger, employer des re» mèdes qui agissent *sur les parties* » *mêmes* ».

« Il résulte de cette observation géné» rale, que les maladies putrides ne » peuvent être combattues par des mé» dicamens qui n'agissent que sur les » fluides, comme cela arrive dans le cas » où l'on employe les médicamens pure» ment antiseptiques ». Comment donc aussi parviendront jusques aux parties mêmes lésées, les toniques et les excitans? Sera-ce de la même manière que les principes délétères, contagieux, vont détruire

le principe vital, l'excitabilité de la fibre motrice, etc.? La nature considérée sous les rapports et les sympathies qui existent entre les divers systèmes organiques, doués d'une sensibilité bien différente, ce qui modifie de tant de manières la réaction des solides sur les fluides *et vice versâ*, laisserait-elle donc glisser, circuler, sans agir chimiquement si l'on veut, sur les fluides, ces toniques, ces excitans internes, etc. qui, comme tout ce qui est porté dans les premières voies, doivent y subir, avant d'être absorbés, une altération quelconque sans laquelle ils seraient nuisibles et rejettés du corps, à moins que l'on ne veuille dire qu'en excitant les fibres motrices de l'estomac et des intestins celles des autres organes sont aussi excitées. Mais exciter n'est pas nourrir!

Nous allons enfin terminer cette trop longue introduction, en observant que dans ce recueil, sans doute comme tant d'autres écrivains, nous aurons aussi payé notre tribut à l'erreur : mais si nos erreurs peuvent faire reluire seulement la vingtième partie d'une vérité perdue ou encore inconnue, nous aurons déjà rendu quelque service à l'humanité souffrante,

frante, à la mer etc. : nous serons pleinement satisfaits. Que nos erreurs soient donc remplacées par des observations vraies ! Qu'une noble et salutaire émulation parmi les médecins et les chirurgiens instruits de tous les pays, les fassent naître ! car s'il en était autrement, ne serait-ce pas laisser le scorbutique au même degré de sa douleur et de sa défaite? Ne serait-ce donc pas le jouer à l'aide de dénominations nouvelles? Que d'ailleurs au miroir de l'expérience chimique et clinique, l'on apperçoive certaines et monstreuses absurdités telle que celle de Dolœus quand il dit que celui qui meurt de vieillesse meurt du scorbut; qu'il découvre au jeune médecin combien sont fausses et même dangereuses tant de thèses soutenues dans les diverses écoles de médecine, dans celle de Paris même où celle-ci le fut, en 1754 : *an à diversâ scorbutici indole et sede, morbi diversi?* selon l'auteur cette maladie est un protée : qu'il fasse connaître les faux principes de Waldschmidt, d'Eugalenus et de tant d'autres médecins qui appelent scorbut toute maladie qui leur est inconnue par la multiplicité des symptômes etc. A la

vérité cette doctrine ainsi que celle du virus et des acrimonies, scorbutiques, a souvent servi de retraite et d'excuses heureuses à bien des médecins : qu'enfin ce miroir de l'expérience montre par-tout où il y a, en bon air, des végétaux récens et non fermentés, le vrai remède antiscorbutique : ce sera alors que les officiers de santé de l'armée navale trouveront souvent où ils ne croyoient pas trouver, tout ce qu'il faut pour consoler et même guérir beaucoup de leurs malades auxquels ils auront la douce satisfaction d'être à l'instant même utiles. D'ailleurs, le péril n'est-il donc pas souvent dans le retardement?

Si nos mémoires sont lus sans prévention et sans esprit de système ; si surtout l'on est bien pénétré du principe toujours vrai qui se retrouve dans ce paragr. 53, *inst. Patho. Gaubii* : « *morbus* » *cum ponat mutationem corporis à statu* » *sano* (34. 35.) *quœ adesse aut abesse* » *potest, effectus erit corporeus deter-* » *minatœ potentiœ, cujus vi existit* » ; lequel paragr. doit constamment être présent à la mémoire, pour tirer et le diagnostic et le pronostic du scorbut, l'on saura, disons-nous, pourquoi il

devient quelquefois contagieux et aigu ; pourquoi il imprime toujours ses caractéres d'une putridité particulière, aux fièvres qui le compliquent et qui sont de nature ou inflammatoires ou déjà putrides, suivant l'état et de la fibrine du sang et de la fibre motrice etc. ; l'on saura enfin pourquoi il n'a point et ne peut avoir une vraie analogie avec aucune maladie, pas même avec les adynamiques. Nous avons en effet d'autant plus lieu d'espérer que les observations que contient ce recueil, seront du moins pour le moment, de quelque utilité, qu'elles ont été honorées de l'assentiment de l'ex-Société R. de médecine de Paris dont la majeure partie des membres est encore celle qui compose la Société de médecine qui, aujourd'hui, marche si dignement sur les traces de la première, en honorant et rendant, par ses intéressans travaux, l'art de guérir de plus en plus utile à l'humanité souffrante.

L'on sera peut-être étonné que nous n'ayons point parlé de l'hygiène appliquée aux marins : mais il est facile d'en sentir la raison. D'ailleurs tant de médecins s'en sont déjà occupés. A la vérité tous ceux qui l'ont fait, n'ont pas selon nous,

complettement rempli leur tâche : te est M. F. V. Gallois qui récemment a publié un Essai sur l'hygiène navale à dessein de préserver du scorbut et même de le guérir, à la mer. Quand nous disons selon nous, c'est que cet auteur est dans l'erreur si nous n'y sommes pas nous-mêmes. Ceux qui nous liront l'un et l'autre sans préjugé, décideront donc cette question : mais en attendant nous allons rapporter quelques passages de cet Essai par ordre de pages. Ce médecin dit donc « pag. 39 : La cause occasionnelle » la plus active (du scorbut) réside dans » l'humidité de l'air, soit que ce fluide » soit en même temps *plus* ou *moins* » pénétré de calorique. pag. 45... L'é- » loignement des causes... et l'usage » d'alimens de bonne qualité, tirés *soit* » des végétaux *soit* des animaux, sont » les meilleurs.... moyens de guérir le » scorbut...pag. 47... Le sang n'avait » pas son odeur accoutumée ; il n'était ni » plus *fluide* ni plus *épais* que dans l'état » naturel ; il s'est *coagulé* ; le serum blanc » s'en est *séparé*... Le caillot lavé par » l'eau, a donné de la fibrine en filamens » *élastiques*.... pag. 83... Il y aurait » *peut-être* aussi un certain avantage à

» ce que les matelots fussent vêtus d'une
» manière uniforme..... Le sucre est un
» excellent *assaisonnement*. . . . pag. . .
» 110. . . L'usage des alimens salés ayant
» toujours été regardé comme l'unique
» ou au moins la plus puissante *cause* du
» scorbut etc. . pag. . . 121. . Déjà nous
» nous sommes assurés que le contact
» d'un air humide, en même temps *chaud*
» ou *froid* etc. s'oppose à la transpira-
» tion. . . pag. 137. . . Le scorbut dépend
» du concours de plusieurs causes. . . . . .
» sa cause occasionnelle la plus puissante
» paraît être l'influence d'un air humide,
» en même temps *chaud* ou *froid* ». S'il
arrive à l'auteur de cet Essai de nous lire, ne sera-t-il point surpris de nous voir raisonner comme nous le faisons et peut-être encore d'avoir dit, il y a déjà 20 ans, ce qu'il dit lui-même, en l'an IX.

Nous eussions bien désiré voir l'Essai sur le scorbut par M. Rouxel, médecin, et y trouver des vues neuves et salutaires à nos armées en général ; mais nous n'avons pu nous le procurer. Nous n'y eussions probablement pas lu cette phrase que l'on doit bien remarquer, pag. 46, de l'Essai de l'hygiène navale que nous venons de citer. « Les végétaux âcres de

» la famille des crucifères, paraissent
» devoir être employés de préférence
» dans le premier et même le 2e. degré
» (du scorbut) tandis que les fruits
» sucrés, acidules, seront plus efficaces
» dans le dernier degré de la maladie ».
Encore la même erreur ! Ne se persuadera-t-on donc jamais que ce ne sont point les principes âcres, amers, acides, etc. qui guérissent le scorbut, mais bien plutôt la seule partie mucoso-sucrée des végétaux récens non fermentés? Il y a déjà 20 ans que nous avons rendu cette vérité palpable, mais qui paraît ne pas devoir encore être reçue de long-temps, par bien des médecins.

MÉMOIRES

SUR LE SCORBUT.

PARAGRAPHE Ier.

Déterminer 1°. quelle est la nature des remèdes antiscorbutiques proprement dits; 2°. quels doivent être leur usage et leur combinaison dans les différentes espèces et complications et dans les différens dégrés de Scorbut?

NOUS avons tâché de suivre dans cet *Essai* * l'ordre naturel du progamme : en conséquence nous l'avons divisé en deux parties dont chacune est subdivisée en cinq articles, celui des formules étant transporté à la fin de ce recueil.

PREMIERE PARTIE.

Déterminer quelle est la nature des remèdes antiscorbutiques proprement dits?

ARTICLE PREMIER.

L'équipage de Jacques Cartier, dans son

---

* La Société a décerné à l'auteur, pour la seconde partie de cet Essai, une médaille d'or de 300 liv. . . .

1 l'an 1535. voyage au Canada [1], fut cruellement affligé du scorbut. Un certain Domagaïa lui apprit que l'ameda que l'on croit être une espèce de sapin, guérissait cette maladie. Il en fit faire usage à son équipage qui en fut bien rétabli en peu de temps.

2 l'an 1564. Ronsséus [2] qui se servait du cochléaria comme antiscorbutique, savait aussi que les oranges étaient salutaires dans cette maladie.

3 l'an 1567. Wierus [3] qui parle de presque toutes les plantes appéritives et antiscorbutiques (1) que nous connaissons aujourd'hui, préférait leur suc mêlé avec le petit-lait, à la décoction de ces plantes dans le même véhicule ainsi que dans le lait, soit de vache, soit de chèvre.

4 l'an 1581. Remb. Dodonœus [4] et Hen. Brucœus [5], se
5 l'an 1589. servaient de ces mêmes moyens dans la cure de cette maladie. Le dernier y ajouta l'Enula-campana, etc.

Presque tous ceux qui ont écrit sur le traitement du scorbut avec les végétaux récens, ne nous ont indiqué que les mêmes; si l'on excepte quelques plantes dont les premiers ne parlent point. Les extraits de leurs ouvrages que le célèbre Lind nous donne dans son traité du scorbut, nous le prouvent suffisamment. Ils conseillent tous, ou les plantes récentes, ou leur infusion, ou leur décoction, ou leurs sucs ou leurs fruits, le lait ou le petit-lait. Nous lisons, dans le traité du scorbut du

---

(1) Nous nous servons ici de la dénomination reçue de tous les médecins, sans croire cependant, ainsi que nous le prouverons plus bas, que les plantes qu'ils appellent antiscorbutiques, telles que le cochlearia, etc. ayent plus éminemment cette vertu que plusieurs autres plantes qu'ils rangent dans d'autres classes.

savant médecin que nous venons de citer, tom. 1, page 326, « qu'un air pur et sec, avec » l'usage des végétaux récens, suffit pour » guérir le scorbut accidentel ». Il parle du lait, et recommande particulièrement les sucs d'oranges et de limons. M M. Mead, Ruffel et Murray ne les ont-ils pas mis en usage, comme lui, avec beaucoup de succès ? le conseil que nous donnent, d'après l'expérience, ces hommes distingués dans l'art de guérir, n'est-il pas une preuve bien authentique qu'il n'existe point dans la nature de meilleurs antiscorbutiques que les végétaux récens ?

Nous lisons dans de Haen, *rat. med.* tom. IV, pag. 146 : *Dum vegetabilia dico intelligo succulenta : habentibus enim, urbibus obsessis et navibus abundantiam cerealium, pisorum, fabarum, nihilominus scorbutus in illis sæpe sævit.* Rouppe dit, *tract. de morb. nov.* pag, 182 ; *prima autem indicatio undè tota hujus morbi cura dependet, impletur, si ægris recens procuratur victus ex oleribus paratus.* M. Le Meilleur, traité du scorbut, pag. 161, après avoir indiqué les végétaux récens, dit enfin : « presque toutes » les plantes, sur-tout les récentes, ont une » vertu plus ou moins antiscorbutique ». Le Dr. Collin en était tellement persuadé, v. *ann. med. tert* pag. 153, qu'il a osé mettre en usage la ciguë dans tous les degrés du scorbut : il paraît qu'il en a observé de bons effets ; peu importe s'il a eu une autre raison.

Article II.

La privation des végétaux récens dans la navigation, etc. est sans doute le motif qui a déterminé plusieurs médecins et chirurgiens à composer des remèdes qui pussent se conserver, pour prévenir et guérir dans toutes les circonstances possibles, le scorbut.

6 l'an 1565. Forestus [6], qui connaissait les avantages des plantes récentes dans la cure de cette maladie, fit composer un syrop avec les sucs de ces plantes, qu'il conseillait pendant l'hiver. Ce syrop eut une grande réputation.

Ronsséus, déjà cité, prétend avoir prévenu et guéri cette maladie par le moyen d'une teinture à l'esprit de-vin de plantes aromatiques et antiscorbutiques, de même que par l'usage du vin et d'une bière d'absinthe.

7 l'an 1608. Plater [7] recommandait une confection faite avec la moutarde et le miel.

8 l'an 1744. Le Dr. Berkley [8] et Hen Ellis [9], ont célébré
9 l'an 1748. l'eau de goudron. Les gouttes et pilules de Ward furent mises en usage dans les voyages de l'Amiral Anson aux mers du sud. Le Dr. Alston parle de l'eau de chaux. Enfin l'eau de mer, l'élixir de vitriol, l'esprit de cochlearia, divers électuaires et autres remèdes composés, ont été conseillés et inutilement éprouvés. Que l'on se rappelle l'histoire de ces malheureux
10 l'an 1633 et 1634. matelots laissés dans le Groënland [10] : ils avaient cependant des potions purgatives, des esprits distillés, etc.

Article III.

S'il s'est trouvé des médecins qui n'ayent mis

en usage que des végétaux récens, leurs fruits, leurs sucs etc., dans la cure du scorbut; si d'autres ont prétendu le prévenir et le guérir par le moyen de remèdes composés; ne s'en est-il pas trouvé une autre classe qui a cru que la chimie nous fournirait des sels, des esprits etc. qui seraient des remèdes plus commodes, plus agréables et plus efficaces dans le traitement de cette maladie, que tous ceux qui étaient connus jusqu'alors? Ils ne se rappellaient pas sans doute cette maxime si sage: *chymia egregia ancilla medicinæ : non alia pejor domina.*

Reusner[11] parle de plusieurs des ces remèdes que la chimie nous prépare, de même que des Galéniques. 11 l'an 1600.

Gr. Horstius[12] conseille l'esprit-de-vin, avec les plantes antiscorbutiques 12 l'an 1609.

J. Hartman[13] employait le tartre vitriolé et l'esprit-de-vin tartarisé, etc. 13 l'an 1633.

T. Willis[14] qui indique dans certains cas de cette maladie quelques plantes antiscorbutiques, conseille dans d'autres la créme de tartre, le tartre martial, l'esprit de corne de cerf, etc. 14 l'an 1667.

Lister[15] donne autant de vertu au vinaigre et à l'esprit de vitriol qu'aux végétaux récens. Huxam conseille le cidre. Le Dr. Addington prescrit l'esprit de sel dans l'eau de mer. M. Hulme veut que l'on employe le même sel dont parle Hartman, ci-dessus cité: il n'en différe que par la manière de le prendre. Bontekoé recommande l'Alkali volatil. Enfin Lind nous dit, traité du scorbut tom. 1 pag. 250: « j'ai essayé » encore, dans les différens périodes, et pour 15 l'an 1696.

» des symptômes différens de cette maladie, la
» plupart des remèdes minéraux qui ont été
» recommandés sur terre pour le scorbut, tels
» que les mercuriaux, les chalybés, les anti-
» moniaux, les vitrioliques et les sulfureux ».
Le Dr. Michel eut-il des succès plus heureux avec les sels volatils et fixes, les essences, etc. qu'il envoyait aux Indes, toutes les années, en très-grande quantité ?

Article IV.

D'après le tableau que nous venons de tracer dans les trois articles précédens, des divers moyens qui ont été conseillés et mis en usage, tant pour prévenir que pour guérir cette maladie, ne voyons nous pas déjà quels sont ceux qui méritent le nom d'antiscorbutiques proprement dits ? Nous croyons que les végétaux récens et non fermentés, leurs fruits, leurs sucs, etc. sont les seuls remèdes qui méritent cette dénomination.

Dans tous les temps, les végétaux récens de toute espèce ont guéri seuls le scorbut en général. Les remèdes, au contraire, que la pharmacie et la chimie ont enfantés, n'ont eu aucun succès sans leur secours, si ce n'est dans les maladies que l'on a cru être le scorbut, tandis qu'elles étaient d'une nature bien différente. En effet, dira-t-on que l'Alkali volatil ait jamais guéri le scorbut ? G. Horstius ne conseille-t-il pas l'esprit de vitriol avec les plantes antiscorbutiques ? l'Amiral Anson, dans son voyage aux mers du sud, n'éprouva-t-il pas en vain toutes les espèces de remèdes pharma-

ceutiques et chimiques et ne trouva-t-il pas enfin son salut dans l'Ile de Juan-Fernandès et à Tinian, où tous ses scorbutiques firent usage des végétaux récens? Que l'on se rappele d'ailleurs qu'elle réputation ont eu le *sedum minus*, la *ruta muraria*, la chélidoine, le sapin, etc.

Nous sommes bien loin de penser que tous les remèdes que la pharmacie et la chimie nous préparent soient inutiles dans la cure du scorbut. Il y en a peu à la vérité, que l'on puisse mettre en usage. Quelques-uns sont cependant d'un grand secours, comme moyens accessoires dans certains cas. M. Puzos semble nous en donner un exemple. Il dit, *voy. trait. du scor.* de M. le Meilleur, pag. 203, « avoir été témoin oculaire de deux cures opérées, par le moyen du » vin antiscorbutique du Sr. Demoret, dont » une en la personne de Mgneur. le Duc de » Chartres, et l'autre en celle de M. de Fontenay » fils, tous deux alors enfans ». La note que nous trouvons dans Lind, *trait. du scor.* tom. II, pag. 225, ne convient-elle pas ici? « Il » serait, dit-il, à souhaiter que dans les re- « lations des effets des remèdes employés dans » cette maladie, (le scorbut) l'on nous eut » toujours appris le reste du régime que les » malades observaient, sur-tout quant à la » nourriture et au logement ».

Nous concluons donc que les végétaux récens quelconques, leurs sucs, leurs infusions, etc. sont les antiscorbutiques proprement dits. L'essai que fit le Dr. Lind, sur le vaisseau du Roi le Salisbury, en est une nouvelle preuve,

voy. ibid. tom. 1, pag. 268. Kramer, un des médecins qui aient fait les meilleurs observations sur cette maladie, après avoir conseillé et administré presque tous les remèdes pharmaceutiques et chimiques, que certains médecins d'une haute réputation avaient vantés comme antiscorbutiques, finit par dire que les sucs de cresson et de cochlearia, les oranges et les limons sont les moyens les plus salutaires.

Si l'expérience ne nous fournissait pas des preuves aussi satisfaisantes pour appuyer ce que nous avançons, la joie qu'éprouve un scorbutique à la vue d'un végétal quelconque, le désir qu'il témoigne de le posséder, l'avidité avec laquelle il le dévore, le désespoir enfin qui s'empare de lui dès qu'il perd l'espérance de s'en procurer, tous ces mouvemens nous décideraient en leur faveur. L'histoire de ce malheureux matelot qui fut abandonné en Groënland, n'est-elle pas encore une preuve des plus authentiques? Il ne lui restait de forces que pour brouter, que l'on nous passe ce terme, les plantes dont la terre était alors abondamment couverte : elles furent pour lui un remède salutaire.

Ce qu'il y a encore de plus étonnant, c'est que le scorbut en général est guéri par le moyen de plantes qui affectent l'organe du goût d'un manière bien différente, et qui, soumises à l'analyse chimique, donnent des produits bien variés. Nous lisons dans de Haen, *rat. med.* tom. IV, p. 153, *fructus acido-dulces copiosissimè comedentes, curantur à scorbuto eidem ipsissimi hominis quos ante,*

eodem in itinere, eodem in climate, eodem cum victu, cochlearia curaverat : et ibid. pag. 169. *Ex mirandarum curarum collectione constat illas peractas esse herbis calidis et frigidis, alkalescentibus et acidis,* etc.

Article V.

Ayant suffisamment prouvé que les végétaux récens, leurs fruits, leurs sucs, etc. sont les antiscorbutiques proprement dits ; tâchons de découvrir par l'analyse chimique, quelle est leur nature.

Tous les végétaux récens guérissent également le scorbut en général ; donc tous ont quelque chose de commun qui opére cette cure. Tous ont quelque chose de commun puisque tous fermentent plus ou moins et promptement et long-temps ; et tous, en raison des progrès de la fermentation, perdent de leur vertu anti-scorbutique. Que conclure de là ? deux choses ; 1°. Que ce quelque chose de commun qui opère d'une manière si surprenante la cure du scorbut, est le corps muqueux (sucré) que contiennent tous les végétaux récens, en plus ou moindre quantité, combiné avec tels ou tels autres principes qui les font distinguer au goût, en amers, en acides, etc. et par leurs effets, pris intérieurement, en évacuans, en altérans, etc. 2°. Que comme ce corps muqueux est l'aliment naturel de la fermentation, (vineuse), la fermentation est aussi un bon moyen chimique, que l'on doit mettre en usage pour le découvrir par tout où

il est, en observant toutefois qu'elle le détruit en le faisant connaître.

Il n'y a point de doute que les plantes quelconques perdent de leur vertu antiscorbutique dès qu'elles sont isolées. M. Baumé dit, *Elem. de Pharm.* 3e. édit. pag. 62, en parlant de certaines plantes « qu'elles perdent toute leur » vertu, lorsqu'on les fait sécher lentement, » parce qu'elles souffrent un degré de fermen- » tation qui est proportionné à la nature et à la » quantité des sucs fermentescibles qu'elles » contiennent. » Vaudraient-elles mieux si elles étaient séchées promptement ?

Quelqu'un avait proposé en Angleterre d'embarquer des épinards séchés à la manière du foin : mais, lisons-nous dans Lind, traité du scorbut tom. 1, pag. 249, « un très habile » médecin objecta que les plantes perdent la » plus grande partie de leurs sucs par l'éva- » poration, et que la nature de ceux qui y » restent est altérée par une fermentation » qu'elles subissent en séchant ».

Lind ne nous apprend-t-il pas, d'après sa propre expérience, que le cidre n'a tout au plus, qu'une vertu palliative dans la cure du scorbut ? M. Yves, célèbre chirurgien, l'a observé de même. Le cidre et le vin, étant aigres, ont encore moins de vertu : l'on sent quelle en est la raison d'après les principes que nous avons posés. L'observation, *ibid.* p. 270, qui nous apprend que quelques bouteilles de sucs de limons, embarquées, ont dû suffire pour prévenir et guérir le scorbut dans un vaisseau qui avait un grand équipage, ne doit

en imposer à personne ; l'on en donnait, dit-on, trois cuillerées à chaque matelot, tous les matins. Nous avons observé nous-mêmes, ainsi que plusieurs officiers et chirurgiens de mer, que dès que le suc de limons ou de citron a fermenté, il ne guérit plus le scorbut. Celui-là, sans doute, n'avait point encore éprouvé ce mouvement malheureusement trop prompt.

La connaissance d'un moyen certain et propre à empêcher la fermentation dans les végétaux et dans leurs sucs est bien à désirer. Le trouvera-t-on jamais ? Les légumes que l'on embarque, comme pois et féves, sont séchés de différentes manières. L'exsiccation qu'ils subissent n'arrive qu'après un certain mouvement de fermentation qui suffit pour leur enlever leur vertu antiscorbutique, et ne leur laisser que celle qui est relative à la nutrition. On le sait depuis long-temps et l'on ne peut faire mieux. Fasse le ciel que quelqu'un découvre ce moyen si précieux pour les marins !

L'épaississement des sucs serait-il donc un moyen propre à leur conserver cette propriété antiscorbutique qu'ils perdent si facilement ? Nous ne le croyons pas, quoi qu'en dise le célèbre Lind, dans lequel nous lisons, trait. du scorb. tom. 1, pag. 283 et suiv. : « pour ce qui est de » ses vertus, elles ne seront nullement infé» rieures à celles des oranges et des citrons » récens. Ceux qui sont versés dans la chimie » doivent en être convaincus, sachant qu'il ne » s'est perdu, par l'évaporation, que du » phlegme, et une partie de l'acide à peine sen» sible ». Ne voyons-nous pas ici que notre

auteur n'a observé que ce qui se perdait, sans penser au mouvement qu'éprouvent naturellement tous les sucs récens soumis à l'évaporation, soit spontanée, soit forcée?

Ne pouvant donc conserver long-temps les végétaux récens, leurs fruits, leurs sucs, etc. avec leurs propriétés antiscorbutiques, ne pourrions-nous pas connaître quel est le principe du corps muqueux si efficace dans le scorbut, et quels moyens seraient propres à s'en procurer à volonté? Nous répondons que non. Toutes les expériences que de savans médecins ont faites, ont été inutiles, quelque ingénieuses qu'elles aient été : celles que l'on fera encore ne nous éclaireront pas d'avantage. Une partie du corps muqueux ne suffit point ; le tout est nécessaire, comme nous l'avons prouvé, et comme ne le prouve que trop son analyse au feu dans une cornue : car que voyons-nous dans les produits qu'il nous donne? de l'eau, de l'acide, de l'huile et certain gaz. Si l'on donne aux scorbutiques de cet acide, de cette eau, etc. séparément ou combinés de quelque manière que ce puisse être, nous demandons s'ils leur seront salutaires? Non, encore une fois; il faut qu'ils mangent le corps muqueux lui-même et non altéré et que l'analyse s'en fasse dans l'estomac, c'est-à-dire par une bonne digestion : aussi ceux à qui il ne reste plus assez de forces pour la bien faire, sont ils exposés à mourir dans peu.

La société R. de médecine, qui a proposé la question qui nous occupe maintenant, ayant eu sans doute en vue ces deux classes

d'hommes, les soldats et les marins, qui font aujourd'hui le soutien et l'honneur de notre patrie, tâchons de trouver un moyen, parmi les végétaux, qui puisse être salutaire aux premiers quand ils sont dans une ville assiégée, et aux derniers lorsqu'ils sont isolés au milieu des mers. Le sucre et le miel paraissent nous fournir ce remède si désiré. Cartheuser nous rapporte ces paroles de Bécher, *mat. med.* tom. II, pag. 200 : *hi ergo cum loco salis saccharo utantur, nunquam deprehenduntur scorbuto laborare*; et Bona dit, *tract. de scorb.* pag. 219 : *neque minùs proficua sunt subacida saponacea confecta quæ inter eminent saccharum et mel.* M. Poissonnier des Perrières, D. M. P., si distingué par ses rares connaissances, a, je crois, été instruit que la frégate du Roi *la Terpsycore* eut, en 1764, plus de trente scorbutiques qui furent tous guéris à la mer par l'usage du riz, des pruneaux et du miel. *Fas mihi visa referre.*

En 1768, je m'embarquai comme chirurgien-major sur le vaisseau de commerce *la Pouponne* de Saint-Malo, qui allait à la côte d'Angol faire une traite de négres, et de là les porter en Amérique. Le cinquième mois de notre traversée de France à la côte, nous relachâmes au Cap de *Lope*, pour y faire du bois et de l'eau. Nous avions plusieurs scorbutiques, dont un avait, depuis deux mois environ, la dyssenterie; et nous avions en vain épuisé toutes les ressources que l'on a ordinairement à la mer. Le hazard nous ayant fait trouver dans le

bois une très-grande quantité de miel assez blanc, nous réduisimes nos malades attaqués de scorbut à ne prendre, pour tout médicament, qu'une infusion théiforme, ou de capillaire, ou de sauge, etc. édulcorée avec deux fortes cuillerées de miel, dans dix onces environ de ce remède. Ils buvaient, dans le courant du jour, une décoction d'orge ou de riz, avec suffisante quantité de miel. Le sucre, dès ce moment, ne leur fut point épargné. Nous arrivâmes enfin, après sept mois de traversée, à Louangue, lieu de notre traite, et dans lequel il n'y a aucune ressource quant aux rafraîchissemens. Nos scorbutiques étaient beaucoup mieux, et ils furent bientôt guéris, à l'aide d'une décoction de chiendent récent, fortement édulcorée avec le miel.

Ce qui nous porta à prendre ce parti, fut la conduite d'un certain habitant du Cap français, qui, parmi plusieurs négres qu'il avait achetés de notre cargaison, l'année précédente, en avait un scorbutique qu'il fit vivre, à notre grand étonnement, pendant six semaines, avec la canne à sucre qu'il suçait, et quelques cuillerées de vin. Ce malheureux était, quand il débarqua, dans un état pitoyable et paraissait devoir expirer dans le moment.

Toutes les circonstances dont nous venons de parler me mîrent dans le cas de réfléchir sur ce qui pouvait opérer la guérison du scorbut. Je lus et relus divers auteurs qui traitent de cette maladie : je me rappellai les principes de chimie que j'avais reçus ; enfin je formai le projet de mettre en exécution mes idées sur

l'efficacité du miel et du sucre, comme anti-scorbutiques. J'eus bientôt cette occasion. Je me rembarquai à Nantes en 1772, sur le vaisseau de commerce *la Catherine*, qui allait aux Indes et à la Chine. Le quatrième mois de notre traversée, après avoir éprouvé beaucoup de mauvais temps, nous fûmes obligés de relâcher à San-Salvador, côte du Brésil. Plusieurs de nos matelots qui avaient eu le scorbut dans des voyages précédens, commençaient à s'en plaindre. Ils fûrent bientôt rétablis par le moyen de bons légumes et d'oranges, qui sont en abondance dans le pays ; comme le sucre y est aussi à très-grand marché, j'engageai l'équipage à en faire bonne provision pour tout le voyage, particulièrement ceux qui venaient d'avoir quelques symptômes de cette maladie. Ils n'eurent point lieu de se repentir de cette précaution ; je la pris moi-même pour en fournir à quelques-uns au besoin. L'équipage eut à souffrir beaucoup de mauvais temps. Il était composé de cinquante hommes, dont aucun n'eut plus le scorbut dans le reste du voyage, du moins de manière à inquiéter. Le voyage fut de vingt-huit mois.

Les matelots en grade, que nous appellons officiers-mariniers, embarquent communément une petite provision de sucre : ils l'emploient à édulcorer quelques tasses d'infusion de thé ou de sauge, etc. à laquelle ils ajoutent quelques cuillerées d'eau-de-vie. Ils sont plus rarement attaqués du scorbut que les matelots simples.

La gazette de santé de cette année, nous

annonce un ouvrage in-8o., imprimé à Vienne l'année dernière. Il traite de la cure du scorbut, par le moyen du sucre. M l'Abbé Hell en est l'auteur. Nous ne s'avons point encore la manière dont il s'en sert.

Si le Dr. Lind, n'a conseillé directement ni le miel, ni le sucre, ni la melasse, pour prévenir ou guérir le scorbut, du moins les a-t-il indiqués, pour raccommoder la bière, le vin et les autres liqueurs fermentées, lorsqu'elles sont gâtées. Il continue de dire, *tr. du scorb.* tom. I, pag. 323 : « et comme toutes ces » liqueurs sont d'excellens antiscorbutiques, » elles valent bien la peine d'être conservées ». Lind, entend sans doute ici que ces liqueurs sont d'excellens antiscorbutiques quand elles sont récentes, comme il le dit en divers endroits de son traité. Le sucre et le miel, etc. qu'il conseille d'y ajouter, ne les rapprochent-ils pas de cet état ? *

SECONDE PARTIE.

Etablir quels doivent être l'usage et les combinaisons des remèdes antiscorbutiques, dans les différentes espèces et complications, et dans les différens dégrés de scorbut.

Article Premier.

Il nous parait bien intéressant pour l'ordre

* La société R. de médecine qui n'a pas cru devoir couronner cette première partie de notre *Essai*, sans doute parce qu'elle n'est pas chimique comme le sont les mémoires de M M Tingry et Guéret, *voy. mém. de la so. Ro. de méd. an.* 1782 *et* 1783, l'a cependant fait imprimer avec la seconde qu'elle éclaire utilement, *voy. ibid.* an. 1781. . . . . .

que

que nous voulons suivre dans cette partie, d'examiner s'il existe, ou essentiellement, ou accidentellement différentes espèces de scorbut.

Si nous pésons attentivement toutes les distinctions de cette maladie qui nous ont été données par divers auteurs, même célèbres, nous verrons qu'elles sont trop peu fondées pour les admettre Le Dr. Lind et plusieurs autres savans médecins n'ont, en effet, jamais osé les admettre eux-mêmes dans leurs ouvrages. Ces distinctions ont été sans nombre. Eugalenus, Sennert, Nitzsch, Willis, Boërhaave, Hoffman et tant d'autres, sont les auteurs qui, en les imaginant ou en les admettant, ne les ont que trop accréditées.

Les causes de cette maladie que tous les médecins reconnaissent être par-tout les mêmes, occasionnent-elles différentes espèces essentielles de scorbut; par exemple, par rapport à l'âge, au sexe, aux lieux, aux climats, aux dispositions naturelles à le contracter, etc.? Ce que nous dit Gaubius, *inst. path. parag.* 61 nous met en garde contre les apparences. Nous y lisons: *litigandi, cavillandi, ridendi, materiam nasci, quasi causa sine effectu, hic sine causâ esse, eadem causa effectus oppositos producere, aut idem effectus diversis ex causis oriri possit.*

La nature de la maladie nous présente-t-elle des différences essentielles? D'après ce que nous venons de dire, nous n'en trouvons aucune: elle est par-tout la même; elle est par-tout putride. Lind, de Haen et divers autres médecins confirment notre sentiment. Le premier

nous dit, *tra. du scor.* tom. I, pag. 93 et 94, « je ne me serais pas exposé à avancer une » doctrine extraordinaire, si j'avais pu carac- » tériser avec une sorte de nouveauté quelque » espèce de scorbut différente de celui qui fait le » sujet de ce traité ; mais lorsque je voulus le » faire, je ne trouvai point deux auteurs qui » fussent d'accord ». Nous lisons dans de Haen, *rat. med.* tom. IV. pag. 163 ; *ita ut idem prorsùm morbus esse appareat, terrâ marique.* L'on sait que ce savant médecin a fait les recherches les plus scrupuleuses pour découvrir s'il existait réellement des différences essentielles. Nous croyons d'ailleurs devoir observer ici que nous faisons l'application de ces deux notes, non-seulement par rapport à la maladie mais encore par rapport aux causes et aux symptômes.

La description que nous allons donner de cette maladie en général, est encore une preuve de ce que nous venons de dire. Tous les médecins qui l'ont bien observée, l'ont également bien décrite : tous l'ont vue la même. Cela ne surprendra personne, si l'on se rappelle ce que nous venons de dire et ce que dit encore Gaubius, *inst. path. parag.* 87 ; *tria nimirum in se æger habet, quæ præter naturam sunt : morbum, hujus causam et symptoma. Mutuus inter hæc nexus datur.*

Joinville, *hist. de S. Louis*, part. II, pag. 57, fait une description exacte du scorbut qui régna près de Damiette en Egypte, dans l'armée de S. Louis, environ l'an 1260. Forestus, Dodonée et Olaüs-Magnus, médecins, nous

décrivent les mêmes symptômes que ceux qui l'ont observé à la mer, quoi qu'ils n'eussent point eu l'occasion de voir des marins scorbutiques. Plusieurs médecins, depuis eux, s'en sont occupés dans leurs ouvrages : le tableau qu'ils en donnent est exactement le même que celui que nous avons observé et que nous allons tracer ici.

Dans le premier degré du scorbut, l'on éprouve une lassitude spontanée, quelques douleurs vagues, de l'indifférence pour tout mouvement et pour tout plaisir, de la tritesse, des larmes faciles, du désespoir, de la crainte, de la bouffissure au visage, particulièrement aux paupières inférieures le matin ; une couleur jaunâtre, safranée ou terreuse ; de la lividité aux lèvres, de la difficulté à respirer, sur tout au plus petit mouvement ; de légères anxiétés dans le ventre, sa paresse, sa bouffissure, ainsi que celle des cordons spermatiques et des testicules (1) ; de la stupeur, de la faiblesse, de la douleur et du gonflement dans les genoux ; l'enflure de la partie inférieure des jambes, surtout le soir ; bientôt de la démangeaison aux gencives, leur tuméfaction, leur couleur rouge-

(1) On vendait une cargaison de négres : un habitant demande des négres de choix. On lui en présente un qui paraissait jouir de la meilleure santé possible. Cet habitant le refuse, en disant qu'il avait le scorbut. Il me fit observer les testicules et les cordons spermatiques que je trouvai tuméfiés avec une sorte d'élasticité, sans douleur. Trois jours après, malgré les rafraichissemens, le scorbut se manifesta chez ce négre d'une manière à n'en point douter ; le ventre fut très malade. A l'aide des soins connus, il guérit en peu de temps. Ce symptome est assez commun chez les négres : le serait-il aussi chez les blancs ?

livide, leur facilité à saigner pour peu qu'on les touche; de la puanteur à l'haleine, de la sécheresse à la peau qui est quelquefois rude sur-tout quand il y a de la fièvre; d'autres fois elle est sale, ayant de petites écailles comme celles des serpens; ou bien elle ressemble à celle de l'oie, mais ordinairement, à raison de la bouffissure, elle est lisse et douce au toucher; des taches en plusieurs endroits, particulièrement aux extrémités: elles sont de diverses figures et grandeurs; elles ne s'élèvent point au-dessus du niveau de la peau; leur couleur est bleuâtre, rougeâtre, livide, et communément elles sont jaunâtres à leur circonférence. Les deux derniers symptômes, c'est-à-dire les affections des gencives et de la peau, sont les signes pathognomoniques de cette maladie. Tels sont les symptômes que l'on observe dans le premier degré du scorbut. Le pouls s'éloigne peu de l'état naturel; les urines varient dans ce degré comme dans les autres, elles sont communément fort colorées et se corrompent promptement. La tête est rarement affectée et l'appétit se soutient assez bien dans tout le cours de la maladie.

Dans le deuxième degré du scorbut, les symptômes que nous avons exposés dans le premier, continuent à faire des progrès; quelques nouveaux même naissent. En effet, le regard de ces malheureux malades est triste; le visage devient livide comme les lèvres; les gencives se pourrissent, s'ulcèrent et laissent couler une grande quantité de sang noir et fétide: il s'élève des fungus aux endroits ulcérés;

les dents sont noires, branlantes et quelquefois douloureuses ; elles tombent au plus petit effort. Elles se détruisent, ainsi que les os des machoires, plus ou moins profondément. Quand la salivation s'établit, elle est quelquefois considérable. L'oppression et la difficulté de respirer sont si grandes, que ces malades peuvent à peine faire le plus petit mouvement sans tomber dans une défaillance souvent très inquiétante. Une toux convulsive se met quelquefois de la partie : l'abdomen s'élève sensiblement. La diarrhée ou la dyssenterie se déclare avec des tranchées plus ou moins fortes. Les excrémens sont variés en couleur mais toujours fétides. La salivation diminue en raison de ces évacuations, *et vice versâ*. Les extrémités restent quelquefois fléchies. Il s'éléve des tumeurs dures (1) et le plus souvent molles, livides et assez rarement douloureuses : les taches de la peau, quelquefois lisse, quelquefois sale et squammeuse, sont bien-tôt livides et noires. La plus petite contusion ou égratignure dégénère facilement en ulcère qui laisse couler une sanie, ténue, sanguinolente et fétide : les chairs en sont molles, livides, spongieuses, et pourries ; les environs en paraissent bleuâtres, il s'élève du milieu un fungus ressemblant au foie de bœuf. Les hémorrhagies, soit du nez, soit de la bouche, etc. soit enfin de toutes les

---

(1) Un marin ayant le scorbut au deuxième degré et étant commis à nos soins, eut dans ce même temps, une tumeur dure, située à la partie moyenne et antérieure de la clavicule droite. Elle contenait une matière calcaire semblable à celle des nodus des gouteux. Il guérit de cette maladie.

parties, sont fréquentes; des douleurs, tantôt vagues, tantôt fixes se font ressentir au plus petit mouvement, mais plus dans certaines parties que dans d'autres. Enfin vers le déclin de ce période les vieilles cicatrices se rompent, les anciennes fractures bien consolidées se renouvellent; de spontanées ont même lieu: un certain cliquetis se fait entendre au premier mouvement. Les urines toujours infectes, déposent une matière de couleur de plomb; le pouls, ordinairement fort, devient lent, petit et inégal; l'appétit se conserve assez bon; enfin quelques-uns meurent, soit au lit, soit à table, soit à la promenade, d'une syncope inattendue.

Dans le troisième degré du scorbut, tout est pour ainsi dire funeste aux malades: la mort est la fin de leur état déplorable. Une sorte de pus sanguinolent se montre sur le bord des paupières: la pourriture ou plutôt une gangrène considérable des gencives, des lèvres et des joues, en enlève une très-grande partie: la carie des os des mâchoires, de même que celle des autres parties, fait des ravages surprenans, accompagnés quelquefois de douleurs insupportables: la langue, par ses seuls mouvemens, renverse les dents. A peine ces malheureux peuvent-ils respirer: une crépitation entre les côtes et le sternum se fait facilement entendre. Les viscères que ces parties environnent, sont souvent putréfiés; de là la phthisie et l'expectoration d'un sang noir et corrompu, quelquefois même de parcelles du poumon. Les palpitations sont fréquentes; l'abdomen est dé-

primé ou tendu ; ses viscères sont quelquefois obstrués et souvent même profondément gangrenés. La constipation se change bientôt, soit en diarrhée, soit en dyssenterie, presque toujours funeste aux malades : la gangrène se montre partout : les grandes hémorrhagies de toutes les parties sont fréquentes : le pouls devient très faible et intermittent : la respiration est alors à peine sensible ; une sueur froide paraît, et enfin la mort enlève ces malades, souvent long-temps après que l'acrimonie scorbutique a détruit une partie de leur corps

Tel est le tableau concis, de cette terrible calamité, dont les causes, les symptômes, la nature et le traitement sont les mêmes partout ; ce qui nous donne le droit de conclure que les différences que nous observons dans l'invasion, dans les progrès et dans l'issue de cette maladie, dépendent toujours d'accidens, qui, selon nous, méritent d'être considérés en particulier. C'est donc ce que nous allons faire dans l'article suivant : mais nous observerons qu'ordinairement tous les symptômes du scorbut que nous venons de décrire, ne se montrent point chez le même malade, et qu'il n'est pas nécessaire qu'ils suivent, lorsqu'ils paraissent, l'ordre dans lequel nous les avons tracés, pour caractériser cette maladie.

Article II.

Les accidens du scorbut sont donc tout ce qui peut troubler la marche naturelle de cette

maladie. Voici de ceux que nous considérons comme tels.

1°. La salivation trop considérable est un accident à redouter, non seulement pour l'épuisement très-prompt qui en est la suite, mais encore par une suffocation subite dont le malade est menacé. Rouppe nous dit, *tract. de morb. nav.* pag. 138; *alii contrà licet mediocriter affecti, salivæ ingenti laborant fluxu.* Il observe que ceux qui crachent beaucoup, comme les phlegmatiques et ceux qui mâchent du tabac, y sont particulièrement sujets. Leurs bouches infectent et deviennent singulièrement malades.

2°. Une douleur forte qui se fixe particulièrement à la poitrine, soit qu'elle dépende d'une humeur de rhumatisme, soit qu'il existe une constitution et une affection pleuro-péripneumonique, doit faire craindre pour la vie, en causant de la fièvre, une constriction et une oppression de poitrine; souvent des faiblesses et un crachement de sang inquiétant. Il peut exister des douleurs dans toutes les autres parties, mais avec un grand danger, lorsqu'elles sont accompagnées de carie ou de pourriture dans les lieux où elles se font ressentir.

3°. Les grandes hémorrhagies de quelque partie que ce puisse être, sont un accident très grave dans cette maladie; les faiblesses que ces malheureux scorbutiques éprouvent à l'occasion d'une petite perte de sang, en est une preuve certaine. Que de victimes cependant par des saignées faites sans connaissance de cause!

4°. La diarrhée qui tourmente quelquefois les scorbutiques par la fréquence des selles, l'infection des excrémens et les tranchées qu'ils éprouvent souvent, est un accident qui entraine après lui bien des anxiétés, etc. Les faiblesses fréquentes, une sueur froide, et bientôt la mort en sont les suites, si la nature ou l'art ne viennent au secours. Cette diarrhée est quelquefois épidémique; elle n'en est alors que plus fâcheuse.

5°. La dyssenterie ne comporte pas moins de péril que la diarrhée, quelque bénigne qu'elle puisse être: quelquefois cependant elle prévient la suffocation, en diminuant ou même en supprimant la salivation trop abondante: l'une et l'autre sont souvent alternes. Si la dyssenterie dure trop long temps, elle accélère la perte des malades, en leur ôtant, pour ainsi dire, le peu de forces qui leur restent, et en attirant sur le ventre de nouveaux accidens. Nous parlerons dans l'article suivant de la dyssenterie épidémique, maligne.

6°. La gangrène et la carie qui ont pour cause une plaie, un coup, etc. est un accident aussi terrible que celle qui est la suite naturelle du scorbut porté à un haut degré, si l'on n'y apporte des soins et des secours prompts.

7°. Les convulsions, quoique rares, arrivent cependant quelquefois, particulièrement aux extrémités inférieures. Nous les considérons comme un accident d'autant plus dangereux qu'elles peuvent être suivies d'hémorrhagie, et troubler les bons effets des remèdes que l'on donne dans le traitement de la maladie. Une

fracture, une plaie, etc. peuvent être cause de ces convulsions.

8°. Les défaillances et les syncopes sont des accidens qui ne trompent que trop souvent les spectateurs, en emportant les malades au moment où l'on y pense le moins. Les grandes évacuations de toute espèce, et les mouvemens, même peu considérables, en sont ordinairement les causes.

Article III.

Le scorbut se complique quelquefois avec les maladies suivantes, ou il en est lui-même compliqué.

1°. La phthisie pulmonaire se montre quelquefois avec le scorbut. L'on sent combien cette complication est dangereuse. La toux qu'éprouvent alors les malades est bien plus insupportable que celle de la phthisie simple : les crachats sont plus ou moins fétides et sanguinolens ; ils le sont toujours en raison du degré plus ou moins avancé du scorbut, qui semble alors exercer toute sa malignité sur les poumons.

2°. L'asthme se joint quelquefois au scorbut, *et vice versâ*. A raison de cette complication, la toux devient plus convulsive ; les crachats, soit séreux, soit visqueux, se ressentent toujours de l'acrimonie existante ; ils se corrompent promptement ; ils sont mêlés d'un sang plus ou moins noir, dissous et putride. La bouffissure générale ou particulière qui arrive quelquefois, doit être scrupuleusement observée. Tantôt elle est occasionnée par l'asthme, tantôt

elle est une suite de la dissolution très avancée et des solides et des fluides. La première commence ordinairement à se manifester aux parties supérieures et diminue un peu la quantité des urines, sans en changer la nature; tandis que la dernière, au contraire, se montre d'abord, le plus souvent, aux parties inférieures, sans diminuer la quantité des urines, qui sont, dans ce cas très putrides. La quantité de cet excrément dans cette complication, doit donc être soigneusement observée.

3°. Les fièvres intermittentes, sur-tout quand elles durent long-temps, en occasionnant quelquefois des obstructions dans les viscères abdominaux, deviennent souvent cause et complication du scorbut. Rarement ces fièvres se compliquent avec cette maladie lorsqu'elles se sont portées à un haut degré. Les accès de ces fièvres sont ordinairement suivis d'un accablement considérable. Le frisson est le plus souvent léger et les sueurs, quand elles arrivent, sont peu abondantes : le pouls est assez fréquent, et s'élève peu : les urines présentent un sédiment d'un rouge sale ; elles se corrompent facilement, sur-tout quand les sueurs ont été abondantes. Quant à l'enflure qui arrive assez souvent dans cette complication, l'on doit examiner si elle est l'effet de quelque embarras dans le bas-ventre, ou bien si elle est la suite de la fonte générale. Ce que nous venons de dire à l'occasion de l'asthme aidera un peu à le découvrir.

4°. Les fièvres péripneumoniques, ou pleuro-péripneumoniques inflammatoires, se compliquent quelquefois avec le scorbut, mais

seulement dans son premier dégré : dans ce cas, le pouls est un peu dur, fréquent et comme concentré : l'haleine est chaude et infecte ; l'altération assez grande ; les douleurs de la poitrine sont poignantes ; les crachats sont tenus, glaireux, crus, safranés, sanguinolens, fétides et quelquefois assez âcres pour occasionner l'enrouement, des douleurs et des excoriations dans la trachée-artère et dans la gorge. Le sang que l'on tire dans cette complication de maladies est ou noir, ou livide, ou de couleur de plomb, ou tout à fait vermeil, sans consistance quoiqu'il soit couvert d'une pellicule le plus souvent verdâtre. La putréfaction sempare bientôt de ce sang : la sérosité qui se sépare du coagulum, s'il s'en fait, est rougeâtre : les sueurs, s'il en survient, sont partielles, légères et variables : elles occupent particulièrement la téte. Les urines sont hautes en couleur, peu abondantes, et déposent un sédiment de couleur de plomb. Une démangeaison universelle inquiète quelquefois les malades, de méme que l'éruption d'un grand nombre de pustules qui s'élèvent bientôt : elle se fait ordinairement vers la partie supérieure. Ces pustules s'ulcèrent bientôt. Si cette fièvre péripneumonique est maligne, elle tue promptement les malades, sur-tout lorsque le scorbut est au troisième degré. La gangrène, qui est alors presque générale, se manifeste aussi de méme à la poitrine et y fait des ravages étonnans.

5°. La fièvre putride, maligne, pétéchiale, attaque quelquefois les scorbutiques. Ces

fièvres sont dans ce cas d'autant plus dangereuses, que le scorbut est lui-même à un plus haut degré. L'altération se fait quelquefois sentir ; le pouls devient petit et fréquent ; le regard est farouche et inquiet ; la langue est tantôt séche, tantôt humide et tremblante : il y a une douleur sourde à la tête, des soubresauts dans les tendons ; de légers mouvemens convulsifs en diverses parties, quelquefois du délire. L'haleine est insupportable par son infection ; la bouche est mauvaise ; mais ce qui fait trembler sur le sort de ces malheureux malades, c'est une oppression inquiétante ; ce sont des urines noires, fétides et sanguinolentes ; des taches à la peau de toutes grandeurs et souvent noires ; des gangrènes et des caries très étendues, accompagnées de douleurs inouies dans les parties où elles se manifestent ; de grandes hémorrhagies de tous les points du corps, même à travers la peau ; enfin un flux de ventre colliquatif qui met fin aux misères que ces infortunés éprouvent, par une syncope mortelle.

6°. Les scorbutiques sont quelquefois surpris de la petite-vérole, qui, à raison de sa nature, ou inflammatoire, ou putride, maligne, est plus ou moins pernicieuse pour ces malades. Si elle est inflammatoire et que le scorbut ne soit qu'au premier degré, la fièvre en ce cas est forte, le pouls est dur, fréquent, et comme embarrassé ; la langue se séche ; l'altération survient ; les yeux sont larmoyans ; la tête est pesante ; l'oppression est considérable, surtout si le ventre n'est pas libre : la peau est

séche et chaude ; les urines sont hautes en couleur sans sédiment ; les boutons s'élèvent, ayant une couleur rouge obscure, rarement le vomissement précéde-t-il l'éruption. Mais quand le scorbut est au deuxième ou au troisième degré, les choses ne vont point ainsi, particulièrement lorsque la petite-vérole est de nature, putride, maligne, pétéchiale. Dans ce cas-ci, les boutons sont noirs et applatis ; le pouls est petit, fréquent, et même intermittent ; de larges taches brunes et noires paraissent ; la gangrène et la carie font des ravages ; les hémorrhagies et la dyssenterie se déclarent ; les faiblesses sont fréquentes ; la poitrine se remplit ; enfin la perte de ces malades n'est que trop certaine, en peu de temps.

7°. L'hydropisie complique assez souvent le scorbut, *et vise versâ* Elle a ordinairement pour cause quelques obstructions dans les viscères abdominaux. L'on sent bien la différence qu'il y a entre cette hydropisie et celle qui n'est qu'une bouffissure, suite naturelle de la putréfaction de toute substance animale ; ce qui arrive dans le scorbut parvenu à son dernier degré. Il suffira ici de se rappeller ce que nous avons dit de l'enflure, à l'occasion de l'asthme et des fièvres intermittentes. Le tact est aussi un moyen qui n'est point à négliger pour la reconnaître.

8°. La jaunisse accompagne souvent le scorbut, sur-tout quand il a été précédé d'une fièvre intermittente. L'obstruction du foie en est la cause la plus commune. Le ventre est le plus souvent paresseux dans cette complication :

l'hypocondre droit est plus dur, plus élevé et plus sensible que le gauche : mais le scorbut dans ce cas fait des progrès très rapides.

9° Le scorbut et la vérole se compliquent aussi souvent. L'on reconnaîtra que le scorbut est compliqué de la vérole, en ce que le malade aura alors ou aura eu, soit gonorrhée, soit chancres, etc. qui auront été mal traités. L'on se rappellera d'ailleurs, les malades ayant éprouvé quelques-uns des symptômes dont nous venons de parler, que l'ulcération des amygdales, de la luette, du voile du palais; que la carie des os de cette partie et de ceux du nez, que les douleurs profondes dans les os et dans celles de la tête, etc. etc. sont les signes qui nous feront reconnaître cette complication.

10°. La dyssenterie épidémique ne complique que trop souvent le scorbut; car bientôt les forces se perdent, la gangrène se manifeste en diverses parties, sur-tout au ventre; une sueur froide parait, et ces malades meurent après avoir rendu par les selles beaucoup de sang noir et infect, et souffert des tranchées inexprimables.

Nous nous bornons à ce court exposé des principales complications du scorbut. Elles seraient presque sans nombre si nous voulions les décrire toutes.

Article IV.

Le traitement du scorbut ne pouvant absolument être le même à la mer, dans les villes assiégées, etc qu'il est à terre dans un lieu libre et bien pourvu de végétaux récens, nous avons

cru, pour plus d'ordre, devoir distinguer ces différens traitemens en celui *de nécessité* et en celui *d'élection*. Le premier est celui que nous conseillons à la mer, dans des villes assiégées, etc. dans toutes les circonstances où il est impossible de se procurer des végétaux récens quelconques. Nous l'exposons dans le présent article. Le second est donc celui que nous conseillons, lorsqu'il est possible de se procurer des végétaux récens, ou leurs fruits, etc. qui sont les vrais antiscorbutiques proprement dits. Nous nous en occuperons dans l'article suivant. Nous donnerons d'abord le traitement de cette maladie en général, et ensuite, séparément, celui de ses accidens et de ses complications. Nous suivrons l'ordre dans lequel nous les avons décrits.

Traitement de Nécessité.

Traitement du Scorbut en Général.

Avant de prescire aucun remède aux scorbutiques, il faut les placer, autant qu'il est possible, dans des lieux qui ne soient ni trop froids, ni trop chauds, mais qui soient bien secs et aérés. Ils doivent être couverts et habillés de manière à ne point souffrir ni du froid ni du chaud. Il faut encore que leur linge soit bien lavé et séché. On leur défendra toute occupation qui demande de grands mouvemens et de grands efforts. Ils ne s'abstiendront point, pour cela, de faire un peu d'exercice ; il leur est absolument nécessaire. La difficulté de respirer

et

et l'oppression qu'ils éprouveront, en le faisant, seront la mesure des mouvemens qu'ils doivent se donner, en bon air, soit que ces mouvemens soient passifs, soit qu'ils soient actifs. L'air de la campagne est bien à préférer, quand on peut le prendre. Ces précautions étant également nécessaires dans tous les cas, nous n'en parlerons point lorsque nous indiquerons le traitement d'élection.

Les alimens que l'on trouve communément dans les vaisseaux à la mer et dans les villes assiégées, et qui doivent servir de nourriture, sont les suivans. Les divers degrés de la maladie, ses accidens et ses complications doivent en déterminer le choix dans l'administration que l'on est assez souvent forcé d'en faire soi-même. Les panades, les rôties au vin, les infusions de thé, de capillaire, etc. bien édulcorées avec du sucre et dans lesquelles l'on peut mettre du pain ; le riz ou au beure, ou au sucre ; sa crême avec la canelle et le sucre ; du bouillon fait avec de la viande fraîche et des oignons pour légumes ; la tortue pour tenir lieu de viande : l'on met dans ce bouillon du pain, ou du riz : des pruneaux cuits avec du sucre dans de l'eau et quelquefois un peu de vin ; du pain frais couvert de beure, de miel ou de quelque confiture végétale, et enfin des légumes marinés, comme choux, petits-pois, etc. si l'on en a embarqué, ce qui n'est pas d'usage sur nos vaisseaux en général, du moins pour les équipages. La boisson sera le vin, le cidre, la bière, non aigres ; et à leur défaut, une cuillerée d'eau-de-vie quelconque dans un verre d'eau,

avec une demi-once de sucre, que l'on n'épargnera point dans la préparation de leurs alimens, etc.

Dans le premier degré du scorbut, il est quelquefois, mais bien rarement nécessaire d'en venir à la saignée. Le pas est glissant ; car quoiqu'il y ait des signes de pléthore, comme hémorrhagie, oppression, dureté dans le pouls et même des évacuations sanguines et habituelles supprimées, il faut y aller avec la plus grande circonspection. Le peu de consistance du sang tiré, sa couleur noire, sa dissolution, la facilité qu'il a à se corrompre, et sur-tout la faiblesse qu'éprouvent les scorbutiques quelconques, après avoir été saignés, annoncent au moins qu'il ne faut pas la réitérer. S'il y a des nausées ou un vomissement entretenus par une plénitude dans l'estomac, il faut le faciliter par l'eau tiède ou tout au plus avec la potion N°. 7. La tisane ordinaire de ces malades sera celle, ou N°. 17, ou N°. 18, ou N°. 21. S'il est besoin de rendre le ventre libre, ce qui exige la plus grande attention dans tout le cours de la maladie, l'on y substituera celle N°. 15. L'on donnera trois fois le jour, à chaque malade, le matin une heure avant de manger, vers les trois heures après midi, et le soir une heure et demie après le souper, la potion N°. 48: mais si les malades avaient besoin d'être évacués, on le fera le plus doucement possible. Les préparations N°. 1, N°. 2, N°. 3, sont propres à remplir cette indication. Une chopine d'eau de mer avec une once et demie de sucre suffit

quelquefois. Ils se gargariseront avec les remèdes N°. 109 et N°. 110.

Quant aux alimens, ils seront convenables aux forces, à l'état de la bouche et du ventre de ces malades. Nous posons ce principe ici, non-seulement pour le premier degré de cette maladie, mais encore pour tous les autres. Il en est de même du vin que, toutes choses égales d'ailleurs, nous préférons au cidre, à la bière, etc. Nous entendons parler ici du vin rouge, qui est celui que nous conseillons par-tout.

Dans le second degré du scorbut, l'on rendra et l'on conservera aux malades le ventre libre à l'aide des moyens indiqués. Quelques lavemens d'eau tiède suffisent ordinairement en ce degré. Chaque malade prendra tous les matins, une heure et demie avant de manger, la potion N°. 49; et trois fois dans le restant du jour, à cinq heures d'intervalle, celle N°. 48. Ils feront un usage fréquent du gargarisme N°. 111, qu'ils retiendront dans leur bouche le plus long-temps qu'ils pourront. S'il y avait hémorrhagie des gencives, ils se serviraient alors de celui N°. 112.

L'expérience nous a appris qu'il était non seulement inutile, mais même désavantageux de toucher les gencives avec des remèdes quelconques, en quelque état qu'elles fussent. Tous savent qu'elles saignent dès qu'on les touche, et que par cette raison, le sang doit emporter le remède : cela arrive en effet ; et la petite quantité de sang que le malade perd par cette manœuvre irritante, ne fait qu'aggraver le mauvais état de la bouche, et, par cela même

la maladie. L'on ne peut d'ailleurs toucher que les éminences. Il en est de même de leur section, pratique qui n'est que trop commune, et qui, malheureusement n'est pas sans inconvéniens. Les malades perdent encore beaucoup plus de sang par cette opération, et peu de jours après, il faut la réitérer. Nous n'indiquons donc que des gargarismes, pour ce qui regarde les affections de la bouche. Nous n'y ferons point entrer l'alum : quoiqu'il reste peu du remède dans la bouche, les malades en avalent toujours un peu, sur-tout ceux qui ne savent point s'en servir. L'on sent bien les raisons qui nous en empêchent : la constipation trop constante des scorbutiques est une des principales.

Dans le troisième degré du scorbut, la boisson ordinaire des malades sera la tisane N°. 20. Ils prendront trois fois chaque jour, à six heures de distance environ, la potion N°. 50 ; et si les malades étaient fort accablés, l'on pourrait la donner quatre fois dans la journée.

Le bon vin, dans ce degré du scorbut, le sucre et un peu de canelle, ne doivent point être épargnés dans la préparation de leurs alimens.

Les ulcères seront pansés avec des plumaceaux imbibés du remède N°. 117. Les compresses que l'on mettra par-dessus les plumaceaux seront arrosées du même remède. Nous ferons ici la même remarque pour les fungus de ces ulcères, que celle que nous avons faite pour ceux des gencives ; il est désavantageux pour les malades d'y toucher : ils perdent

du sang et souvent, dès le lendemain, il en reparait un autre. La compression recommandée par plusieurs médecins et chirurgiens est encore plus dangereuse : elle a souvent été cause de gangrène.

Les frictions que l'on a conseillées pour l'enflure légère des jambes et le bandage indiqué pour la prévenir, nous paraissent non-seulement inutiles mais même dangereux : il suffit d'y réfléchir. Nous conseillons de les fomenter avec le remède N°. 115, sans y ajouter d'autre eau-de-vie. Les taches qui paraissent en différentes parties du corps seront aussi lavées avec le même remède : l'on imbibera de même des compresses que l'on pourra aussi appliquer sur les tumeurs.

Nous observerons ici que tous les remèdes externes les mieux choisis, et mis en usage le plus méthodiquement possible, seront sans effet, s'ils ne sont secondés des secours intérieurs connus. Il en est d'ailleurs du scorbut comme de la vérole, dont les chancres, les pustules, les ulcères, etc. ne cèdent point aux pansemens les mieux faits, si l'on n'applique de quelque manière que ce puisse être, le spécifique qui bientôt fait disparaître tous ces symptômes, jusqu'alors très opiniâtres.

Traitement des accidens du scorbut.

1°. La salivation est un accident auquel il faut promptement pourvoir. Les lavemens N°. 10, les purgatifs N°. 1 ou N°. 2, sont les moyens que la nature elle-même nous indique.

Nous avons observé que la dyssenterie diminuait, suspendait ou faisait singulièrement disparaître ce flux de la bouche. Les scorbutiques, en ce cas, se gargariseront avec le remède N°. 113; mais si, nonobstant l'usage de ces secours, la salivation continue également, ou même augmente, il faut alors donner, comme moyen accessoire, la potion N°. 47, que l'on répétera autant de fois que le besoin l'exigera. Quant au régime, il faut soutenir les forces de ces malades par de bonnes crêmes de riz, aromatisées avec la canelle, et édulcorées avec le sucre. L'on n'éparguera point le vin.

Les vésicatoires ont été conseillés lorsque la salivation est devenue considérable; mais comme la gangrène a souvent suivi leur application, sur-tout quand le scorbut est au troisième degré, et que d'ailleurs les progrès de la maladie sont alors plus rapides, nous avons cru ne pas devoir les indiquer sans faire les observations suivantes. Il est certain que leur application demande de mûres réflexions, dans quelque cas que ce puisse être. Il en est de même des sinapismes : si on les croit nécessaires, on les appliquera, mais l'on donnera des cordiaux plus forts que ceux que nous avons conseillés : dès que la salivation sera diminuée, l'on supprimera ces évacuations et les remèdes alors en usage, pour revenir au traitement général. L'on observera la même conduite dans tous les cas analogues.

2°. La douleur est un accident grave dans le scorbut, particulièrement quand elle se fixe à la poitrine. Si elle cause de l'inflammation,

que les malades soient pléthoriques, que le pouls soit fréquent, et que le scorbut ne soit qu'au premier degré, l'on pourra faire une petite saignée, ou appliquer des sangsues, si quelques circonstances particulières le demandent. L'on prescrira la tisane N°. 25, qui sera bue chaude, et la potion N°. 55, dont on prendra un tiers toutes les deux heures. Si la douleur est augmentée par le tact, l'on appliquera sur la partie une flanelle mouillée dans la préparation N°. 118, étant chaude; ou bien une vessie remplie du même remède. Le ventre sera tenu libre. Si la douleur est simplement dépendante du scorbut, l'on donnera, trois fois le jour, le matin, l'après midi et le soir, la potion N°. 56. S'il n'y a point d'inflammation, l'on prescrira le régime ordinaire : si au contraire il en existe, l'on retranchera toutes liqueurs spiritueuses, pour y revenir peu à peu.

3°. L'hémorrhagie est un accident fâcheux dans le scorbut. Si elle dépend d'une plaie, etc. et que le scorbut ne soit encore qu'au premier degré, il y a beaucoup à espérer. Une douce compression, l'application des absorbans, et enfin les moyens que la saine chirurgie indique, conviennent ici avec l'usage de la potion N°. 57, prise en trois doses, à une heure et demie d'intervalle, et même plus souvent, si le cas est pressant. Mais si l'hémorrhagie est la suite naturelle du scorbut porté à un haut degré, les malades sont alors dans un grand danger. Dans cette circonstance malheureuse, ils boiront de la tisane N°. 19, et ils prendront

quatre fois par jour, la potion N°. 58, jusqu'à ce que les accidens soient passés. Les alimens restaurans tels que le riz, sa crême, etc. et le bon vin, seulement dans le dernier cas, sont particulièrement ceux qui conviennent ici.

4°. La diarrhée est un accident dans le scorbut que l'art peut à peine reprimer quand cette maladie est portée à un haut degré. Ceux qui en sont attaqués, boiront d'abord la tisane N°. 20 : on leur prescrira ensuite la potion N°. 59 pour le matin, et pour le soir celle N°. 60, s'il y a des tranchées : mais si le devoiement continue ces malades feront usage de la tisane N°. 27, et ils prendront quatre fois chaque jour, la moitié de la potion N°. 61, dont deux le matin et deux l'après midi : ils continueront celle N°. 60. Le régime sera fortifiant, et l'on donnera de bon vin.

5°. La dyssenterie est un accident dangereux dans le scorbut : nous n'entendons parler ici que de celle qui est, pour ainsi dire, un symptôme de cette maladie. L'on conseillera premièrement la tisane N°. 28, pour boisson ordinaire, et le matin, la potion N°. 62. L'on donnera le soir celle N°. 60 ; mais le lendemain, ces malades commenceront l'usage de la potion N°. 63, dont une fois le matin à jeun, l'autre vers les dix heures et la troisième vers les quatre heures après midi. Mais si les selles et les tranchées sont trop fréquentes, ils prendront, avant de se coucher, la même potion indiquée ci-dessus, N°. 60. Dès que la dyssenterie sera parfaitement guérie, l'on reviendra au traitement général. Si elle continue sans prendre plus

d'intensité, l'on prolongera l'usage des remèdes prescrits : mais si elle augmentait au point de faire craindre pour la vie, il faudrait alors donner, en quatre doses, la potion N°. 64, à une heure de distance entre chaque dose. Le régime sera restaurant comme celui qui est conseillé pour la diarrhée. Il ne faut donner, tandis que ces deux accidens existent, aucune substance animale, pas même du bouillon.

6°. La gangrène et la carie sont des accidens redoutables dans le scorbut. Pour empêcher qu'ils ne fassent l'un et l'autre de trop grands ravages, il faut appliquer dessus des plumaceaux imbibés du remède N°. 117. Le pansement doit être réitéré au moins quatre fois par jour : l'on donnera aussi quatre fois chaque jour la potion N°. 50 ou celle N°. 51, si les malades peuvent la supporter. La boisson ordinaire sera la tisane N°. 29, dont ils boiront le plus qu'ils sera possible. Le régime sera restaurant : l'on donnera de bon vin.

7°. Les convulsions qui ont pour cause une plaie ou une fracture, etc. sont guéries par les secours que la bonne chirurgie offre en pareils cas. La potion N°. 65 prise, dans le moment des convulsions, en quatre doses, à une heure de distance, nous paraît être le remède le plus propre à les calmer, conjointement avec l'usage de ceux qui sont indiqués ci-dessus, pour la cure générale.

8°. Les défaillances et les syncopes sont des accidens, dans le scorbut, qui demandent des secours variés. Nous conseillons de traiter les malades avec douceur dans l'administration

des moyens que l'on emploie pour les rappeler de l'état de mort apparente. Ces malades étant revenus de cette situation inquiétante, ils prendront bien garde de faire ni de grands mouvemens, ni de grands efforts. Ils n'iront point tout-à-coup, du lieu où ils couchent, en plein air. L'on préviendra d'ailleurs les grandes évacuations par les moyens indiqués ci-dessus, et l'on fera tous ses efforts pour restaurer ces malheureux, à l'aide des meilleurs alimens dont nous avons parlé. Ils prendront le matin, à jeun, la potion N°. 66. L'on continuera, nonobstant cela, l'usage des remèdes généraux.

Traitement des complications du scorbut.

1°. La phthisie et le scorbut se compliquent quelquefois. Ceux qui éprouveront cette complication feront usage, le scorbut n'étant qu'au premier degré, de la tisane N°. 30, si l'expectoration est facile; et de celle N°. 31, si elle se fait avec peine et que la poitrine paraisse se remplir. Ils prendront tous les jours, le matin à sept et à dix heures, et l'après midi, à trois heures, la potion N°. 67. Si la toux fatigue trop ces malades, au point de les priver, pour ainsi dire, du sommeil, ils prendront alors, vers les neuf heures du soir, la potion N°. 69. Mais si le scorbut atteint le troisième degré, au lieu de la potion N°. 67, ils feront usage de la potion N°. 68. Le régime sera restaurant, moyennant des alimens de la plus facile digestion. L'on peut donner un peu de vin.

2°. L'asthme et le scorbut attaquent souvent

ensemble les mêmes personnes, soit que la première maladie précède la dernière *et vice versâ.* Dans cette complication l'on prendra pour boisson ordinaire la tisane N°. 31, dont ces malades useront le plus qu'ils pourront. On leur conseillera la potion N°. 70, à prendre quatre fois chaque jour, à cinq heures du matin. Si l'enflure existe, et qu'elle ait pour cause l'asthme, ils feront usage de la tisane N°. 32, et continueront celui de la même potion indiquée ci-dessus. Si au contraire cette enflure dépend du scorbut déjà avancé, l'on préférera la tisane N°. 33 et la potion N°. 68, qu'ils prendront trois ou quatre fois chaque jour. Les alimens seront de très-facile digestion, et restaurans.

3°. Les fièvres intermittentes et le scorbut se joignent quelquefois ensemble. Dans cette complication, nous prescrivons la tisane N°. 34 pour boisson ordinaire, et la potion N°. 71 donnée au matin une heure et demie avant de manger, à onze heures et à cinq heures l'après-midi. Si l'hydropisie s'est manifestée, et si elle est la suite de quelque obstruction, nous conseillons la potion N°. 72 au lieu de celle N°. 71 : mais si cette hydropisie, ou plutôt bouffissure, n'est qu'un symptôme de la dissolution et des fluides et des solides, nous recommandons alors l'usage de la potion N°. 73 comme celle ci-dessus, et de la tisane N°. 35. Le régime sera fort et l'on donnera du vin dans l'un et l'autre cas.

4°. Lorsque la fièvre péripneumonique ou pleuro-péripneumonique complique le scorbut,

qu'elle est inflammatoire, que les scorbutiques sont pléthoriques, etc., l'on est quelquefois forcé de faire une petite saignée seulement : on leur ordonnera ensuite l'usage abondant de la tisane chaude N°. 46. L'on fera passer le lavement N°. 10 si le ventre n'est pas libre : et ils prendront toutes les deux heures, le tiers de la potion N°. 55. Si cette fièvre survient dans le deuxième et sur-tout dans le troisième degré du scorbut, l'on ne saignera point, et l'on substituera à la tisane indiquée ci-dessus celle N°. 30. Le même lavement sera donné s'il en est besoin et les malades prendront la potion N°. 74, répétée toutes les quatre heures. Mais si cette espèce de fièvre est de nature maligne et que le scorbut soit très-avancé, l'on doit, en cette circonstance, conseiller la tisane N°. 37, et la potion N°. 75, qui sera prise quatre fois par jour, à cinq heures d'intervalle entre chaque dose dont deux le matin. Si l'on soupçonne un mauvais levain dans les premières voies, l'on fera prendre la potion N°. 3, ou une autre qui remplira la même indication, soit dans le premier cas, soit dans le second. La diète dans la première complication, sera légère et sans vin ; mais dans les dernières elle sera plus forte et restaurante, et l'on donnera du vin, sur-tout lorsqu'il y a de la malignité.

5°. Quand la fièvre putride, maligne, pétéchiale, complique le scorbut, nous indiquons l'usage abondant de la tisane N°. 20. Les malades prendront le lavement N°. 10, pour lâcher le ventre, s'il en est besoin. Si la langue est jaune, etc. si la bouche est amère, ils prendront

la potion N°. 3, le matin ; et l'après-midi ils commenceront l'usage par demies doses, de la potion N°. 75, qu'ils prendront quatre fois ou même six, dans le jour. Si le ventre ne se conservait pas libre l'on substituerait à la tisane en usage celle N°. 15 ; mais s'il le devenait trop, de manière à faire craindre pour la vie des malheureux qui l'éprouveraient, l'on abandonnerait encore celle-ci pour recourir à celle N°. 28 ou N°. 29. La diète sera légère et l'on donnera du vin.

6o. La petite-vérole complique quelquefois le scorbut. Lorsque les malades sont forts et pléthoriques, le scorbut étant au premier degré, la fièvre inflammatoire, etc., il faut tirer un peu de sang du bras, donner le lavement No. 10, et faire boire abondamment de la tisane N°. 46 étant chaude. Si les nausées fatiguent beaucoup les malades, ils boiront copieusement de l'eau tiède ; et si les premières voies sont remplies de quelque mauvais levain, l'on prescrira la préparation N°. 2 ou une autre semblable. L'inflammation étant diminuée, les nausées ayant disparu, et l'éruption étant en bon train, ces malades continueront l'usage de leur tisane, et prendront trois fois chaque jour, la potion N°. 76, dont deux fois dans la matinée et l'autre l'après-midi. Dès que les matières seront suffisamment évacuées, l'on reviendra au traitement général. Si le scorbut est dans le deuxième degré et particulièrement dans le troisième, la saignée ne sera point faite; nous en avons dit ci-devant les raisons. La même tisane convient assez ici : quant à la

potion, l'on y ajoutera (à celle N°. 76) deux gros d'eau de canelle orgée. Mais si la petite-vérole est maligne, et que le scorbut soit déjà avancé, la tisane N°. 29 et la potion N°. 75, prise trois ou quatre fois dans le jour, à cinq heures d'intervalle, sont les remèdes que nous conseillons alors. La diète sera exacte et sans vin, si la petite-vérole est inflammatoire; mais dans les autres circonstances, elle sera légère: l'on donnera un peu de vin, particulièrement dans le dernier cas.

7°. L'hydropisie et le scorbut se compliquent assez souvent. Nous recommandons dans ce cas la tisane N°. 32, et la potion N°. 77 donnée trois fois le jour, à environ six heures de distance entre chaque. Ces remèdes ne conviennent que dans le premier degré; car si le scorbut est plus avancé, il faut supprimer la potion N°. 77, et la remplacer par celle N°. 78, qui sera prise autant de fois que la première. La diète sera forte et restaurante, et l'on donnera du vin.

8°. Le scorbut est quelquefois compliqué de la jaunisse *et vise-versâ*. Pour guérir cette maladie, nous prescrivons la tisane N°. 22, et la potion N°. 77 à prendre trois fois dans le courant de la journée, dont deux le matin et l'autre l'après-midi vers les quatre heures. Mais quand le ventre devient trop libre, nous conseillons de substituer à la tisane en usage celle No. 27. Ce cas est fort rare. Un chirurgien m'a assuré avoir employé en ce cas l'eau de goudron fermentée avec la melasse et en avoir

obtenu des succès. La diète sera moyenne et l'on donnera du vin.

9°. Le scorbut et la vérole font souvent ensemble de grands ravages. Mais l'on ne peut penser au traitement de la dernière maladie que lorsque la première est parfaitement guérie. L'on en sent la raison. Son traitement particulier est d'ailleurs étranger à la question. Quant à ce qui regarde celui de la complication de ces deux maladies, nous prescrivons l'usage de la tisane N°. 38 et celui de la potion N°. 79, à prendre trois fois chaque jour, lorsque le scorbut est dans son premier degré : les malades prendront en outre la potion N°. 3 tous les trois ou quatre jours, à moins que le ventre ne soit libre. Mais si le scorbut est plus avancé, l'on recommandera, au lieu de la potion N°. 79, celle N°. 80. Quant aux remèdes externes l'on n'appliquera aucune préparation mercurielle ; l'on se contentera de couvrir les ulcères avec des plumaceaux et des compresses, arrosés du remède N°. 117. Ils se gargariseront avec celui N°. 114. La diète sera celle de la cure générale.

10°. La dyssenterie épidémique, putride, maligne, est la complication du scorbut la plus terrible, à raison des maux qu'elle fait éprouver aux malheureux qu'elle attaque alors, et de la promptitude avec laquelle elle les tue. Nous conseillons à ces malades l'usage de la tisane N°. 20 et celui de la potion N°. 82 : mais si l'on a le plus petit soupçon de matière putride dans les premières voies, on leur prescrira, dès le commencement du traitement, la potion N°. 81. Si les douleurs sont trop insupportables

et les selles trop fréquentes, ils prendront en quatre doses, à une heure d'intervalle, la potion N°. 83 : ils en continueront l'usage autant que les circonstances l'exigeront. La diète sera adoucissante et restaurante : le bon vin est ici d'un grand secours.

Article V.

Traitement d'Election.

Traitement du scorbut en général.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit au commencement du traitement de nécessité, quant aux lieux que doivent occuper les scorbutiques, à la pureté et à la sécheresse de l'air qui leur est nécessaire, à la manière, en général, dont ils seront couverts ; aux mouvemens qui leur sont salutaires, etc. Que l'on se rappelle donc ce que nous avons déjà observé à cet égard.

Pour ce qui est du régime il est très-nécessaire aux malheureux qui sont affectés du scorbut. Les alimens bien choisis que l'on peut et que l'on doit se procurer, ont ce double avantage qu'ils nourrissent et guérissent tout ensemble. Les végétaux récens sont ceux dont nous voulons parler. En effet, on a rarement besoin de remèdes quand on peut s'en procurer, particulièrement dans le scorbut qui ne tient point à la constitution des malades. Tous les végétaux quelconques, leurs fruits, leurs sucs, leurs décoctions légères, leurs infusions,

enfin

enfin tout ce qui tient encore à leur nature, comme le lait et le petit-lait, remplissent d'une manière surprenante cette indication : l'on peut donc indifféremment s'en servir en salades et comme légumes dans les bouillons que l'on fera avec de la viande fraîche, de la tortue, etc. Le riz, ses crêmes, le sagou, le coulis, les pois et les fèves récens, etc. bien assaisonnés avec le sucre, et aromatisés avec la canelle, le bon vin, le cidre et la bière fraîche, sont des alimens que l'on doit aussi conseiller dans cette maladie en général, et quelquefois joindre aux premiers, sur-tout si ces malades en ont été privés pendant long-temps, comme le sont les marins, etc. Cette précaution est bonne à prendre pour le salut de certains scorbutiques à qui il ne reste pour ainsi dire plus de forces, qu'ils perdent promptement par un devoiement qui peut leur arriver et qui a pour cause le régime végétal trop peu ménagé d'abord.

Cela posé, voyons maintenant si le régime végétal peut suffire pour opérer la cure du scorbut en général. La liberté du ventre, après avoir usé de cette espèce d'aliment, le changement des urines, la moiteur de la peau et même une légère sueur, nous annoncent que cette maladie se guérira, en général, sans le secours de la médecine. L'état de la bouche de ces malades demande seulement un gargarisme quelconque, comme celui du N°. 109. La carie des os des mâchoires ne doit nullement inquiéter, les choses allant ainsi. Elle ne deviendra point plus grande et l'exfoliation s'en

ſera sans d'autres soins. Les taches de la peau seront lavées avec la préparation N°. 115 : mais si le ventre ne s'ouvre point, si les urines ne passent point en plus grande quantité qu'auparavant ; si enfin la peau ne s'humecte pas, il faut alors, de temps à autre, donner la potion N°. 4, que l'on fera prendre en deux doses, à une demi-heure d'intervalle. A l'aide de ce remède, nous voyons bientôt le ventre devenir plus libre et tous les autres émonctoires s'ouvrir : il arrive même assez souvent que le devoiement survient à l'occasion de ce régime végétal, ce qui oblige quelquefois de le diminuer par rapport à la quantité, et même de le suspendre, pendant quelques jours, pour recourir à l'usage des panades, etc. et sur-tout du bon vin. Ces derniers alimens mettent bientôt fin à ce petit accident. Le ventre s'accoutume enfin insensiblement au nouveau régime qui est si salutaire aux scorbutiques. Si cependant ce devoiement continue, les malades s'abstiendront avec prudence, de manger ni fruits cruds, ni salades, etc. pendant quelques jours, et ils se mettront à l'usage de la potion N°. 84, qu'ils prendront deux fois le jour, une le matin et l'autre le soir ; mais si le ventre ne se rétablissait point encore, ils passeraient à l'usage de la potion N°. 91, et à celui de la tisane N°. 27 : etc.

Si les jambes restaient toujours enflées et douloureuses, malgré les bons effets des remèdes, il faudrait les exposer à la vapeur de l'eau chaude, et les fomenter ensuite avec le remède N°. 115. Quant au traitement des

ulcères, l'on peut consulter ce que nous en avons dit dans l'autre article, en parlant du traitement de nécessité; ils ne demandent point d'autres soins.

Ils est quelquefois nécessaire de tirer un peu de sang à certains scorbutiques, soit par le moyen de la saignée soit par celui des sangsues. Les personnes jeunes, robustes, pléthoriques, ayant quelque évacuation sanguine supprimée, crachant du sang par cause de plénitude, celles enfin qui n'ont le scorbut qu'au premier degré, sont les seules à qui l'on peut tirer une petite quantité de sang : mais que l'on n'aille point au delà et que l'on se rappelle encore ce que nous en avons déjà dit dans le traitement de nécessité, lorsque nous nous sommes occupés de la saignée, des qualités du sang tiré, etc.

Les scorbutiques ont rarement besoin de vomir; mais quand cela arrive, de l'eau tiède suffit le plus ordinairement. Si elle est sans effet, on l'aidera avec la potion N°. 7, prise toutes les deux ou trois minutes, jusqu'à satisfaction.

Nous ne distinguons point dans ce traitement les divers degrés du scorbut. Le ventre et la peau faisant bien leurs fonctions, les urines changeant de nature et coulant en abondance, ceux qui sont attaqués de cette maladie, en guérissent à coup sûr. Ces fonctions étant ainsi parfaites, nous annoncent que la digestion et des alimens et des remèdes se fait bien alors; ce qui est absolument nécessaire pour que toute guérison puisse s'opérer : cela atteste d'ailleurs que la dégénérescence scorbutique n'a encore

ni altéré ni détruit aucun organe nécessaire à la vie, ce qui arrive malheureusement trop souvent.

Traitement des accidens du scorbut.

1o. La salivation est un accident qui nous oblige de mettre promptement en usage, outre les remèdes généraux, les lavemens purgatifs et la potion No. 1, ou celle No. 4 : mais si à l'aide de ces moyens, elle ne diminue point, les malades se gargariseront avec le remède No. 113 ; ils boiront de la tisane No. 24, et prendront, toutes les deux heures, le quart de la potion No. 85. Quant aux vésicatoires et aux sinapismes, nous avons dit ce que nous en pensons, au même endroit, dans le traitement de nécessité. La diète sera moyenne et restaurante : l'on donnera du vin.

2o. La douleur, dans le scorbut, est un accident qu'il faut bien observer. Si elle se fixe à la poitrine et qu'elle fasse craindre une inflammation, si le scorbut n'est encore qu'au premier degré, etc., on tirera du bras quelques onces de sang ; on lâchera le ventre à l'aide de lavemens légèrement purgatifs ; l'on prescrira l'usage de la tisane No. 25, et la potion No. 86 donnée trois fois chaque jour, à six heures d'intervalle ; l'on peut même la donner par cuillerées dans le courant de la nuit. Une flanelle imbibée de la décoction No. 118, ou une vessie remplie du même remède, sera appliquée sur la partie souffrante si la douleur est externe, etc. Quant aux autres douleurs dépendantes du scorbut [illegible] même de quelques

rhumatisme, etc. elles demandent l'usage de la potion N°. 87, prescrite autant de fois que la dernière : la liberté du ventre dans l'un et l'autre cas sera conservée. Si la douleur faisait craindre de l'inflammation, la diète serait tenue et légèrement restaurante ; l'on ne donnerait point de vin : mais si elle n'est point de cette nature, comme dans le dernier cas, la diète sera moyenne et restaurante, et l'on donnera du vin.

3°. L'hémorrhagie demande un secours prompt, quelle qu'en soit la cause. Les moyens que la bonne chirurgie indique en pareil cas, ayant été mis en usage, si le besoin le demande, l'on prescrira à ces scorbutiques la tisane N°. 19 et la potion N°. 88, répétée autant de fois que l'accident l'exigera. Si la perte du sang est assez grande, pour faire craindre pour la vie des malades, on leur conseillera alors la potion N°. 89, en trois doses, à une demi-heure de distance. La diète sera légère et très restaurante. Les préparations de riz ne seront point oubliées.

4°. La diarrhée est un accident qui affaiblit singulièrement les scorbutiques : il faut tâcher de la réprimer par l'usage de la tisane N°. 39, et des remèdes proposés dans l'autre traitement. Si l'on ne peut y parvenir, on mettra alors en usage la potion N°. 90, prescrite trois fois le jour, dont deux dans la matinée et l'autre dans l'après-midi. Le lait récent et les eaux-minérales ferrugineuses seront éprouvées, s'il n'y a point de contre-indication : l'on pourra aussi essayer la potion N°. 91, donnée au matin

et au soir. La diète sera restaurante; les préparations de riz, les panades et le bon vin ne seront point oubliés.

5°. La dyssenterie est presque toujours très dangereuse dans le scorbut. La tisane N°. 40 est pleinement indiquée; l'on prescrira d'ailleurs quinze grains du remède N°. 9 délayés dans un petit verre de la tisane ci-dessus. Ces scorbutiques prendront ce remède le matin, deux heures avant de manger. Ils passeront ensuite à l'usage de la potion N°. 92, qu'ils prendront deux fois chaque jour, une le matin et l'autre le soir, à l'heure du sommeil : mais si les douleurs sont trop grandes et les déjections très fréquentes, l'on prescrira alors la potion N°. 93, sur-tout si les excrémens sont putrides : les malades la prendront trois fois par jour, dont l'une à l'heure du sommeil. La diète recommandée pour la diarrhée, convient ici.

6°. La gangrène et la carie qui arrivent dans le scorbut, quelle qu'en soit la cause, doivent inquiéter. L'on appliquera sur les parties où elles se montrent, des plumaceaux et des compresses imbibées du remède N°. 117 : l'on recommandera aussi-tôt l'usage de la tisane N°. 29; et deux fois chaque jour, une le matin et l'autre le soir, la potion N°. 94. La diète sera forte et l'on donnera du vin.

7°. Les convulsions dans le scorbut doivent être bien observées, quant à la cause. Si elles dépendent d'une plaie ou d'une fracture, il faut recourir aux moyens chirurgicaux ; mais celles qui ont pour cause, l'acrimonie scorbutique, se calmeront par les secours généraux

ci-dessus indiqués et l'usage de la potion N°. 95, prise en quatre doses, à une heure de distance. Elle ne sera administrée que dans le temps des convulsions. La diète sera restaurante et l'on donnera du vin.

8°. Les défaillances et les syncopes sont fréquentes dans le scorbut, sur-tout lorsqu'il est porté à certain degré. Outre les remèdes généraux indiqués, il faut faire faire usage à ces malades de la potion N°. 108, deux fois par jour, pendant quelque temps. Ils éviteront les grands mouvemens, comme les grands efforts qui y donnent le plus souvent lieu : que l'on se rappelle d'ailleurs ce que nous avons dit des défaillances, etc. dans le traitement de nécessité. La diète sera très corroborante, et l'on n'épargnera point le vin.

Traitement des complications du scorbut.

1°. La phthisie pulmonaire, car c'est toujours d'elle dont nous avons entendu parler, complique quelquefois le scorbut, *et vice versâ*. Dans cette complication, nous recommandons, outre le régime végétal indiqué, l'usage du remède N°. 54 en deux doses, dont une le matin et l'autre l'après-midi. La tisane N°. 41 sera la boisson ordinaire : mais si le scorbut approche du troisième degré, l'on abandonnera l'usage de la potion indiquée ci-dessus, pour recourir à celle N°. 96, qui sera prise comme la précédente. Si le lait récent passait bien, l'on pourrait le prescrire pour tout aliment et tout remède ; il convient très-bien ici : nous ne déterminerons

point celui qui est à préférer, ou de celui de vache ou de celui de chèvre, etc. Cela dépend de certaines circonstances dont tous les médecins sont instruits. Mais dans le cas qu'il ne passât point d'une manière satisfaisante, l'on essaierait la potion N°. 97, qui serait prise le matin une heure et demie avant de manger, et le soir à l'heure la plus commode pour le malade. La diète sera adoucissante et restaurante : le vin sera en rapport avec l'espèce d'aliment dont ces malades font usage.

2°. Le scorbut et l'asthme sont quelquefois joints ensemble. Dans cette complication l'on conseillera le régime végétal et la tisane N°. 23, pour le premier degré du scorbut : mais s'il est plus avancé, l'on prescrira alors la potion N°. 98, pour le matin une heure avant de manger, et pour le soir à l'heure du sommeil. S'il y a enflure dépendante de l'asthme, l'on ajoutera à chaque pinte de la tisane en usage, un scrupule du remède N°. 12 : si cette enflure est, au contraire, la suite d'une dissolution générale, l'on recommandera la potion N°. 103, à laquelle l'on pourra ajouter un ou deux gros du remède N°. 8. La diète sera moyenne et restaurante : l'on donnera du vin.

3°. Les fièvres intermittentes qui accompagnent le scorbut au premier degré, seront traitées de la manière suivante. Les malades dans cette complication ayant été convenablement évacués avec le remède N°. 1 ou autres semblables, on leur conseillera pour boisson ordinaire la tisane N°. 42 ; ils prendront en outre, deux fois chaque jour, la potion N°. 99,

dont une le matin avant de manger, et l'autre vers les trois heures après-midi : mais si le scorbut est parvenu à son dernier degré, ils feront usage de la potion N°. 100. Si l'hydropisie existe alors, l'on ajoutera à chaque pinte de leur tisane une demi-once du remède N°. 8. Si l'enflure, soit générale, soit particulière, est au contraire une annonce de la colliquation et des solides et des fluides, l'on recommandera l'usage de la potion N°. 94. La diète sera forte et restaurante : l'on donnera sur-tout du vin.

4°. Quand la fièvre péripneumonique ou pleuro-péripneumonique inflammatoire complique le scorbut au premier degré, que la douleur est grande, que les malades sont pléthoriques, que la fièvre parait s'allumer, etc. il faut saigner ces malades au bras mais leur tirer peu de sang, et leur prescrire le lavement N°. 11, si le ventre n'est pas libre, et la tisane N°. 43, qu'ils boiront chaude. On leur fera prendre, par cuillerée, toutes les heures, la potion N°. 53. Si la douleur se fait ressentir au tact, l'on fera appliquer sur la partie souffrante une flanelle bien mouillée du remède chaud N°. 118, ou bien une vessie remplie du même remède : mais si le scorbut est déjà parvenu au deuxième ou au troisième degré, et sur-tout si cette fièvre est de nature maligne, il faut bien se donner garde de saigner. L'on conseillera en ce cas la potion N°. 101 dont ces malades prendront la moitié toutes les trois heures. Le remède N°. 13, dont on prendra un demi gros en poudre, délayé dans environ quatre onces

de vin avec un peu de sucre, fera une potion qui, prise au matin, ne pourra que contribuer, dans le dernier cas, au succès des autres moyens recommandés. La diète, tandis que l'inflammation existera, sera tenue et sans vin : mais dans l'autre circonstance, elle sera plus forte et l'on donnera du vin.

5°. Les scorbutiques ne sont point exempts de contracter la fièvre putride, maligne, pétéchiale. Dans cette complication, nous nous servons, pour boisson ordinaire, de la tisane N°. 14 ou de celle N°. 17. Si ces malades régorgent de bile ou d'un levain putride, nous leur conseillons la potion N°. 5, en deux doses, à une heure d'intervalle : nous les faisons passer ensuite à l'usage de la potion N°. 102, dont ils prennent la moitié toutes les trois heures ; mais si le scorbut est très avancé, et que la fièvre qui en fait la complication soit d'une nature très maligne, les malades sont en ce cas fort en danger. On leur recommandera, dans cet état, la potion N°. 103, ou, s'ils ne peuvent la supporter, celle N°. 104 : ils en prendront la moitié, toutes les trois heures. La diète sera légère et restaurante : les crêmes de riz, les fruits cuits avec le sucre, la gelée de groseille, etc. un peu de vin, rempliront cette indication.

6°. La petite-vérole attaque quelquefois les scorbutiques. Quand elle est d'une nature inflammatoire, que le scorbut n'est encore qu'au premier degré, que les malades sont forts et robustes, que quelque partie devient sur-tout douloureuse, etc., il faut tirer un peu de sang, à l'aide de la lancette ou des sangsues, suivant

lès circonstances. Si la tête est douloureuse, ils pourront se mettre les pieds dans l'eau tiède après avoir pris un lavement purgatif : l'on prescrira ensuite, pour boisson ordinaire la tisane N°. 43 qui sera bue tiède. Si la bouche est mauvaise, l'on ne tardera pas à faire prendre la potion N°. 4, en deux doses, à une heure d'intervalle. Les choses étant ainsi disposées, l'on conseillera la potion N°. 53, à prendre en trois doses, à deux heures de distance ; l'on en continuera l'usage jusqu'à ce que l'éruption soit aussi complette et parfaite qu'elle puisse l'être, pour s'en tenir ensuite aux secours généraux. Mais si le scorbut est ou au deuxième ou au troisième degré, et que la nature de la petite vérole soit maligne, l'on ne saignera point ; l'on évacuera avec le remède N°. 118, pris en lavement : l'on prescrira s'il est besoin d'évacuer, la préparation indiquée ci-dessus, ou celle N°. 5, donnée en deux doses, à une heure d'intervalle ; la tisane N°. 20 ou, suivant les circonstances, celle N°. 26, sera la boisson ordinaire. L'on ajoutera à ces remèdes l'usage de la potion N°. 103 dont les malades prendront la moitié, quatre fois chaque jour, ou, si elle ne passe pas bien, celle N°. 104. La diète, dans le premier cas, sera tenue et l'on ne donnera point de vin : Mais dans le dernier, elle sera légère et restaurante et l'on donnera du vin.

7°. L'hydropisie, qui complique assez souvent le scorbut doit être diversement traitée. Celle qui survient dans le premier degré du scorbut, et qui a pour cause quelque obstruction dans les viscères, sur-tout du bas-ventre,

demande l'usage de la tisane N°. 42, s'il était besoin de purger, l'on délayerait un scrupule du remède N°. 9, dans un petit verre de la tisane indiquée, ou avec la potion N°. 6 ; l'on prescrirait ensuite la potion N°. 99, à prendre deux fois par jour, par demies doses. Mais dans le cas où le scorbut serait plus avancé, au lieu de cette potion l'on donnera celle N°. 100, qui comme elle pourra être répétée jusqu'à six fois. La diète, dans l'un et l'autre cas, sera restaurante : l'on donnera du vin.

8°. La jaunisse se complique souvent avec le scorbut, *et vice versâ.* Le scorbut n'étant qu'au premier degré, il faut prescrire la tisane N°. 42. Si la bouche est mauvaise et amère, l'on évacuera avec trente grains du remède N°. 9, délayés dans un petit verre de la tisane en usage, ou par le moyen de la préparation N°. 6. L'on conseillera ensuite la potion N°. 99, qui sera donnée, le matin à jeûn, et l'après-midi vers les quatres heures. Si le scorbut est au deuxième ou même au troisième degré, qu'il y ait enflure ou qu'il n'y en ait point, l'on recommandera alors la potion N°. 100 ou celle N°. 94, selon les circonstances. La diète sera forte et restaurante : le bon vin ne sera point oublié.

9°. Le scorbut et la vérole se compliquent très-souvent. Dans ce cas les malades ayant été purgés avec la préparation N°. 4 ou celle N°. 5, en deux doses, à une demi-heure d'intervalle, suivant le besoin, on leur conseillera, pour boisson ordinaire, la tisane N°. 44 : ils prendront en outre, trois fois chaque jour, à cinq ou six heures d'intervalle, la potion N°. 105. Le gar-

garisme pour les ulcères de la gorge et de la bouche, sera celui N°. 114 L'on ne songera point alors, comme nous l'avons déjà observé, a faire usage du mercure, ni intérieurement ni extérieurement. Le remède N°. 116 suffit pour les pansemens : mais le scorbut étant bien guéri, l'on s'occupera alors de la cure de la vérole, que l'on tâchera d'opérer avec le moins de mercure possible, et, au contraire avec beaucoup de dépurans tirés du régne végétal. La diète sera assez forte, et l'on donnera du vin : le lait peut en faire la majeure partie.

10°. La dyssenterie épidémique maligne tourmente quelquefois les scorbutiques. Cette complication est terrible. L'on commencera par leur prescrire l'usage de la tisane N°. 45; ils seront ensuite évacués avec un scrupule de la préparation N°. 9, en bol, ou délayé dans un petit verre de la tisane en usage. Si les tranchées sont grandes, on leur donnera des demi lavemens de lait ou du remède N°. 118. La potion N°. 6 leur sera conseillée. Ils la prendront deux fois le jour, à cinq heures de distance. S'il survient de grandes évacuations, sur-tout sanguines, l'on essaiera, mais sans doute en vain, le tiers de la potion N°. 107, à prendre, toutes les trois heures, par moitié. L'on consultera d'ailleurs le traitement de cette complication, indiqué dans l'article précédent. La diète sera legère et très corroborante : l'on permettra du vin *. . .

---

* Les formules sont placées à la fin de ce recueil.

RÉFLEXIONS.

Les maladies décrites sous divers noms par plusieurs des anciens médecins, seraient-elles celles que nous connaissons aujourd'hui, sous le nom de scorbut, et dont nous venons de nous occuper? Hippocrate, disent quelques-uns, en parle dans divers endroits de ses ouvrages, sous le nom de tumeur ou d'obstruction de la rate. Nous y lisons particulièrement: *de affect. int. sect. V. Alius Lienis morbus ab iisdem. . . . venter inflatur, posteà verò Lien intumescit, durus est, eoque dolores acuti contingunt. Color autem immutatur, et niger cernitur, pallidus et qui mali corium forma referat; et aere et gingivis gravis odor exhalat; eæque à dentibus discessionem faciunt, et in tibiis ulcera qualia pustulæ nocturnæ erumpunt, membra extenuantur, neque stercus per alvum dimittitur.* Depuis lui, Celse, AEtius, etc. même Lommius, n'ont donné que la même description. Le dernier s'exprime ainsi; *obs. med. lib. II, pag.* 190: *creber ac difficilis spiritus est, maximè currentibus, vel intentè laborantibus. . . . et multa oris saliva. . . . gingivæ quoque à dentibus discedunt: loca sub inferiori palpebra tument Sanguis aliquâ parte, præcipuè à naribus funditur. . . . alvus sæpissimè esse adstricta solet. . . . vultus pravo obscuroque colore fœdatur. . . . ulcera in tibiis fiunt, quæ aut omninò sanescunt aut ægerrimè cicatrice teguntur*, etc.

Les autres maladies décrites sous les noms

d'*Oscedo*, de *Stomacace*, de *Sceletyrbe*, sont-elles encore les mêmes que le scorbut? nous ne décidons point la question : mais ce qui parait être certain, c'est que Joinville, semble être le premier qui nous ait donné une description exacte de cette maladie observée à terre.

Mais si Joinville a donc ainsi tracé le tableau de cette maladie observée à terre, Herman Lopès de Castanheda, ne nous a-t-il pas soigneusement décrit dans l'histoire des découvertes des Portugais, tous les symptômes de ce cruel scorbut, qui enleva à la mer, en 1497, la plus grande partie de l'équipage de Vasco de Gama, lequel a le premier passé le cap de Bonne-Espérance?

Quoiqu'il y ait une grande différence entre la description du prétendu scorbut d'Hippocrate, et de ceux qui l'ont copié, et celle que nous trouvons dans les histoires que nous venons de citer, quelques médecins cependant trouvent de nouveaux rapports, lorsqu'ils se rappelent ce que ce père de la médecine dit des affections de la bouche, et de la peau dans l'endroit que nous avons désigné. Il y conseille d'ailleurs le miel en certain cas.

Les médecins qui depuis ce temps, ont traité de cette maladie, en ont donné des descriptions bien différentes : les moyens qu'ils ont employés pour la guérir, n'ont pas été aussi moins variés. Le tableau raccourci que nous en donnons dans la première partie de cet Essai et le parallèle que nous en faisons (1), ne sont-ils donc pas

(1) Il n'entre point dans la question de nous occuper des causes

suffisans pour que l'on se détermine en faveur des végétaux récens, non fermentés, qui sont les seuls antiscorbutiques proprement dits? le Dr. Rouppe leur reconnaît si éminemment cette vertu, qu'il dit, *tract. de morb. Nav.* pag. 182 : *imò hoc unico auxilio admoto, plerumque et medico et medicamento carere possunt.*

Nous n'avons point parlé dans la description générale de cette maladie que nous avons donnée, des diverses distinctions et de certains symptômes qui n'ont point été le plus ordinai-

---

du scorbut ; cependant comme l'on sait que l'air froid et humide. . . est une des plus puissantes, nous manifestons aujourd'hui le désir que nous avons depuis long-temps, que nos matelots soient tous habillés uniformément; que la quantité de vestes, de gilets, de culottes, etc. soit déterminée pour tel ou tel autre voyage ; que la revue s'en fasse à bord des vaisseaux comme on la fait à terre pour le soldat ; qu'ils en embarquent au moins la quantité ordonnée ; qu'il y en ait dans les vaisseaux pour en fournir à ceux qui pourraient en manquer ; qu'il s'établisse une manufacture d'une espèce de drap, etc. qui soit pour eux d'ordonnance ; que les fournisseurs ne s'enrichissent pas trop promptement aux dépens de cette classe d'hommes presque toute pauvre, et dont plusieurs s'embarquent pour ainsi dire nus, soit par libertinage soit par d'autres raisons ; d'où il suit que bientôt ils ne sont plus en état de faire leur service, parcequ'ils contractent trop facilement le scorbut ou d'autres maladies, qu'arrivés dans les colonies, ils vont se plonger dans les hôpitaux ; qu'ils y restent pendant toute la relâche de leur vaisseau ; qu'ils se rembarquent malades ou bientôt sujets à le devenir, étant exposés aux mêmes causes ; qu'étant arrivés en France, ils rentrent dans un nouvel hôpital, ou bien s'en retournent chez eux mener une vie languissante et mettre le comble aux malheurs de leur famille qui, le plus souvent, les attend avec impatience pour avoir du pain. L'état gagnerait à cet établissement, en ce que les hôpitaux seraient moins remplis ; que les invalides seraient moins nombreux ; et que sur-tout il aurait, dans le temps de la guerre, plus d'hommes formés, capables d'entreprendre toutes espèces de voyages. D'ailleurs ce drap leur serait d'un meilleur usage que toutes les mauvaises étoffes dont ils se munissent. Le même pourrait servir pour tous les voyages ; car s'il faisait froid ils prendraient leurs vestes et leurs gilets ; si la chaleur était moyenne, ils ne porteraient que leurs gilets ; et si elle était très-forte, ils n'auraient alors, ni vestes ni gilets. Les matelots Anglais nous montrent l'exemple, etc. etc.

rement

rement observés, comme la roideur de la mâchoire, etc. Je n'en ai rien dit parce qu'ils se sont rarement présentés à moi.

La cure de cette maladie, comme nous l'avons observé, ne présente point aussi de différences essentielles : elle est à terre et à la mer, absolument la même, lorsque l'on est pourvu des mêmes moyens. Les observations de Kramer et de tant d'autres médecins célèbres, sont bien capables d'en convaincre. Si nous conseillons d'ailleurs deux traitemens différens en apparence, ce sont les circonstances diverses qui nous y obligent. Celui d'élection est sans doute toujours à préférer, dès qu'il sera possible de le mettre en usage. Le Dr. Rouppe, n'a-t-il point senti comme nous le besoin de cette distinction? il parle du moins des sucs de limons et d'oranges qu'il faut conserver, ainsi que du sucre. Il dit, *tract. de morb. Nav.* pag. 194 : *maximè conducit hunc in finem, jusculum avenaceum, cum succo citri, aurantii, aceto et saccharo* (1).

Dans tout cet Essai, nous nous sommes principalement appuyés de notre propre expérience. Nous n'avons parlé qu'après avoir vu et nous n'avons offert que des vérités à la compagnie savante qui se plait tant à les recueillir.

---

(1) Il est bien plus facile de se procurer à la mer du sucre que des sucs de limons et d'oranges qui fermentent facilement : aussi est-il, pour ainsi dire, inutile de les y recommander, pour prévenir ou guérir le scorbut. Il n'en est donc pas de même du sucre que l'on pourrait ainsi faire entrer dans les provisions de mer et pour faire partie des vivres de l'équipage. En effet, nous voyons qu'il serait des plus avantageux et des plus propres à prévenir et même à guérir cette maladie au nom de laquelle tant de personnes tremblent. Il ferait donc partie de la ration, etc.

PARAGRAPHE II.

Le scorbut est-il contagieux? *

Les efforts que nous allons faire pour nous rendre dignes d'entrer au concours, seraient-ils inutiles, nous aurons du moins la douce satisfaction d'avoir essayé à repondre à cette question si importante pour la tranquillité publique: mais avant de le faire de la manière que le demande la société R. de médecine, il est nécessaire qu'elle convienne avec nous, que le scorbut n'est qu'une même maladie, à la mer et à terre, dans les climats froids et dans les climats chauds, chez les vieillards et chez les enfans, pour les hommes et pour les femmes, qu'enfin ses symptômes pathognomoniques, ses causes, sa nature et les moyens de le guérir sont et ont toujours été par-tout les mêmes.

Sans vouloir en effet décider si Hippocrate, a connu cette maladie et si elle s'est montrée dans les armées Romaines, comme quelque médecin le prétend, il nous suffira d'en retracer ici les symptômes pathognomoniques, qui ont été observés, en divers temps, en divers lieux et par divers auteurs, afin de mieux prouver ce que nous venons d'avancer: nous voulons parler de la putridité des gencives et des taches de la peau touchant lesquelles Reusnérus s'ex-

* L'auteur de ce mémoire a partagé le prix et la société R. de médecine lui a décerné une médaille d'or de 100 liv. . .

prime ainsi. [1]. « *Et hæc signa sunt scorbuti*
» *pathognomonica, quæ sine rei in quâ sita*
» *sunt interitu abesse nequeant* ».

L'histoire de St. Louis nous fournit la relation du scorbut la plus reculée que nous connaissons. Il régna dans son armée, près de Damiette, en Egypte, environ l'an 1260. Nous y lisons : [2].
« Nous vint une grant persécution et maladie
» en l'ost. . . . . et le cuir nous devenoit tanné
» de noir et de terre, à ressemblance à une
» vieille housse qui a esté longt-tems, mucee
» derrière les coffres. Et oultre, à nous autres
» qui avions celle maladie, nous venoit une
» autre persécution de maladie en la bouche....
» et nous pourrissoit la chair d'entre les gen-
» cives ; dont chacun estoit horriblement puant
» de la bouche ».

La relation du second voyage de Jacques Cartier au Canada, en 1535, nous fournit un tableau non moins exact de cette maladie.
« Leurs jambes, nous dit-il, [3], s'enflèrent en-
» suite et devinrent aussi noires que du char-
» bon ; . . . . . la peau se couvrit dans d'autres
» de taches pourprées : . . . . . leur bouche
» devint puante ; leurs gencives parvinrent à
» un si haut degré de putridité qu'elles tom-
» bèrent, par morceaux et laissèrent la racine
» des dents à découvert. Ils perdirent aussi pres-
» que toutes les dents ». Enfin le scorbut a-t-il été décrit plus élégamment que par Adrien

---

1. Voy. *exercit. de scorb.* pag. 328. . . 2. *his. par Joinville*, part. II, pag. 57. . . . 3. Voy. *Lind*, *trait. du scor.* tom. II. p. 20.

Junius, 4. qui s'exprime ainsi : « *in profliganda*
» *secletyrbe et stomacace. . . . . quibus*
» *malis dentes labuntur, genuum compages*
» *solvitur, artus invalidi fiunt, gingivæ pu-*
» *trescunt, color genuinus et vividus in facie*
» *disperit, livescunt crura, ac in tumorem*
» *laxum abeunt* ».

Si donc nous comparons ces diverses descriptions du scorbut, avec toutes celles qui ont été publiées, de nos jours, d'après une scrupuleuse observation, par tant d'auteurs célèbres, ne voyons-nous pas qu'elles sont exactement les mêmes et que les différences que quelques uns tels que les Eugalenus, les Willis et tant d'autres ont cru appercevoir et dans les symptômes et dans la nature de cette maladie, n'ont jamais été fondées sur la vraie observation. D'ailleurs les distinctions qui en ont été faites, par certains autres médecins, ont été poussées si loin que Dolœus a dit, 5. « *Omnes qui ex senio mo-*
» *riuntur, moriuntur ex scorbuto* ». Et Waldschmidt. 6. « *Notandum est quod,*
» *quando multa symptomata numerantur,*
» *tunc esse cogitandum de nomine conge-*
» *riem morborum indicante, ut scorbutus* ».
Après tout, pour sentir la puérilité de ces distinctions sans nombre, il ne faut que consulter le savant traité du Doct. Lind, que nous avons déjà cité plusieurs fois. Sa critique y est aussi judicieuse qu'elle est éclairée. Il ne reconnait, avec tous les médecins les plus dis-

---

4. Voy. *Ejus hist. Batav.* cap. 15. . . . 5. Voy. *Lind, ibid*, t. I, pag. 53. . . . 6. *Praxis med. Rat.* . .

tingués de nos jours qui ont écrit sur cette maladie, qu'une espèce essentielle de scorbut.

Si donc le scorbut a toujours été le même dans toutes les circonstances possibles n'étant point compliqué d'une autre maladie, ses causes sensibles auraient-elles été différentes? a en croire les auteurs qui les ont bien observées, elles ont toujours été les mêmes. L'on sait que les unes y disposent et qu'elles sont quelquefois naturelles à certains lieux, à certaines personnes, etc., et que les autres sont déterminantes, d'une manière plus ou moins prompte. Parmi les dernières la plus puissante est l'air froid et humide et ensuite le manque de végétaux récens qui, en l'occasionnant, lui font prendre un degré de malignité d'autant plus grand et d'autant plus prompt qu'elles-mêmes ont été plus opiniâtres, générales et puissantes. Ronsséus l'a ainsi observé, en Hollande; Bachstrom, à Thorn, dans son dernier siège; Kramer, en Hongrie; le Milord Anson, dans son voyage aux mers du Sud; la France et l'Angleterre dans leurs flottes et leurs escadres, même encore mouillées dans leurs ports: enfin Rouppe dit. 7. « *Porrò observavi compluries,*
» *tempore autumnali vel hiemali, quando*
» *pluviæ copiosè ceciderunt, parvo aut me-*
» *diocri spirante vento, multos fuisse scor-*
» *buto vexatos, morbumque quam celer-*
« *rimè increvisse; contrà vero, etc.* ».

Si enfin les symptômes pathognomoniques et les causes de cette maladie sont constamment

---

7. *Tract. de morb. navig.* pag. 102. . . .

les mêmes, il faut avouer que sa nature est aussi invariable: elle est toujours putride, mais il est à croire d'une espèce particulière, puisqu'elle ne cède qu'à l'usage des végétaux récens, non fermentés, quelconques. Cela est suffisamment prouvé, par l'expérience ; aussi les personnes peu accoutumées à voir des scorbutiques, sont-elles étonnées que l'on n'emploie que des moyens si simples et si communs. Elles le sont encore d'avantage de voir, avec quelle promptitude ils la guérissent. Rouppe en est tellement convaincu qu'il dit lui-même. 8.
« *Imo hoc unico auxilio admoto, plerumque*
» *et medico et medicamento carere pos-*
» *sunt* ».

Cela posé, c'est-à-dire le scorbut sans complication d'une ou plusieurs maladies, qui est constamment le même ; dont les symptômes se développent communément d'une manière lente, uniforme et sans fièvre, dont les diverses causes, plus ou moins opiniâtres, etc. ont existé ou existent encore manifestement, dont la nature n'a jamais varié, enfin ce scorbut, *chronique*, dont les moyens de le guérir sont toujours les mêmes, est-il donc contagieux ? Avant de prononcer, nous croyons devoir exposer d'abord les raisons qu'ont alléguées, pour ou contre, divers auteurs qui laissent du doute sur la solution de cette question et ensuite ce que l'expérience nous a appris à nous-mêmes.

Sans entrer donc dans des détails qui seraient plus ennuyeux qu'utiles tant sur la manière

---

8. *Tract. de morb. navig.* pag. 182.

dont la contagion a lieu que sur le scorbut considéré comme contagieux, nous nous contenterons de dire que les auteurs qui ont cru qu'il était une maladie contagieuse, en ont donné, à peu près, les mêmes descriptions ou lui ont reconnu les mêmes causes. Sennert, Charleton, Boerhaave, Hoffman et tant d'autres, trés-distingués, sont particulièrement ceux dont nous voulons parler. Ils ont quelquefois observé un si grand nombre de scorbutiques dans un même canton ; tant d'uniformité dans les symptômes qui se montraient alors, des ravages si prompts et si étonnans ; une putréfaction et une acrimonie portées, chez certains malades, à un si haut degré, qu'ils ont été comme forcés de croire à sa contagion. Ce qui semble appuyer encore leur manière de voir sont les érysipèles qui surviennent quelquefois à ceux qui touchent des scorbutiques dans le dernier degré de cette maladie, comme Poupart, à Paris ; Sinopée, à Cronstadt et d'autres médecins l'ont observé. Doringius dit même avoir vu un fait plus rare encore dans un scorbutique dont le sang qui lui sortait quelquefois par le nez, était si âcre et si caustique qu'il rongeait le linge qui en était mouillé. Qui n'avouera pas que ces observations sont bien propres à persuader sur-tout ceux qui ne sont point assez attentifs à l'étendue, à l'opiniâtreté, à l'intensité etc., des causes des maladies?

Malgré le poids de l'autorité de ces célèbres médecins et les raisons qu'ils donnent, pour prouver la contagion du scorbut, cela n'a point empêché Kramer, Walter, Lind et bien

d'autres de s'élever contre ce sentiment. Ce dernier auteur à qui rien n'a échappé ni sur la nature et les symptômes de cette maladie, ni sur son traitement, parait avoir fortement ébranlé le sentiment opposé au sien, par la savante critique qu'il a faite des différens traités sur le scorbut. Il observe en effet que dans les contrées où elle est endémique, elle y fait bientôt des ravages si l'air devient plus froid et plus humide qu'il ne l'était auparavant. Il observe encore que la malignité de cette maladie devient d'autant plus grande que déjà ses causes prédisposantes existent, depuis longtemps. Il n'en est pas de même des cantons où elle est sporadique. Elle peut cependant y prendre certain degré de malignité, si ses causes sont permanentes etc. Les relations que nous en donnent Kramer, Nitzsch, Walter et Cook semblent le prouver, d'une manière incontestable. Ses causes furent générales et opiniâtres, aussi cette maladie fut-elle épidémique et meurtrière, mais seulement pour ceux qui étaient et les plus mal nourris et les plus mal vêtus, dans les lieux dont ils nous parlent, sans pour cela que ces médecins crussent qu'elle fut contagieuse. Ils se rappelaient sans doute que Lud. Septalius, en parlant de la peste qui régna à Milan, *Mediolanum*, en 1575 et 1576, en fait une distinction qui peut avoir lieu ici et qui a vraisemblablement échappé aux auteurs qui ont publié que le scorbut était contagieux. « *Libro V.*, » *de febribus*, lisons dans de Haen, 9. *pestem*

9. *Rat. med.* tom. VIII, pag. 175. . . . .

» *distinxit in eam quæ ab ipso inquinato* » *aere, pestifero universæ regioni reddito,* » *originem habet, et in illam, quæ in saluberrimâ cœli, aerisque conditione à merâ* » *contagione, quòd cum non infectis infecti* » *communicent, nasci solet* ». Que de fausses idées sur la contagion pour n'avoir pas observé ainsi !

Les mêmes médecins qui ne croient point à la contagion du scorbut ne manquent pas d'observer encore que le degré de putréfaction ne peut essentiellement rendre cette maladie contagieuse. Ce qui se passa à l'hôpital St. Louis de Paris, lorsque le scorbut y moissonna tant de malheureux que l'on y avoit bien indiscrettement amoncelés, n'est pas même une preuve du contraire : c'était l'effet qui ajoutait à sa propre cause dont l'existence était manifeste. Demertens ne dit-il pas; 1°. d'après bien d'autres médecins, « *aer enim in cubiculo* » *occlusus, particulis heterogeneis, ex cor-* » *poribus ægrorum et adstantium continuo* » *exhalantibus, refertus, continet multa* » *effluvia animalia in putredinem prona* » *quæ per calorem in fermentum putridum* » *degenerant* »? cette maladie pût et dut donc changer là de nature.

Ceux qui ont eu l'occasion de voir des scorbutiques dans le dernier degré de cette maladie ne sont point, en effet, étonnés de la putréfaction singulière qui ronge ceux qui en sont ainsi affectés, étant même vivans, comme M.

1°. *Voy. obs. med. de febr. etc.* pag. 33. . . ,

Cook, chirurgien, nous l'apprend, en parlant des effets du scorbut qui régna, en 1751, à Riga, capitale de la Livonie : aussi parait-il que les érysipèles qui sont survenus à quelques personnes qui avaient touché de tels scorbutiques, n'ont encore pu convaincre de sa contagion. Ne voit-on pas d'ailleurs très fréquemment des étudians avoir aux mains des érysipèles, pour avoir disséqué certains cadavres, sans pour cela qu'ils éprouvent les maladies dont ils sont morts?

D'après cette diversité de sentimens qui a sans doute donné lieu à la question dont nous nous occupons, qui n'est donc pas étonné que les Pringle, les Huxam, les Rouppe, médecins aussi distingués par les places honorables qu'ils occupent que par leurs savantes productions en l'art de guérir, aient observé à son égard, un silence parfait ? qui ne l'est pas encore davantage, en lisant le savant traité, Français, des maladies des gens de mer, de voir son auteur, si célèbre et si digne de notre admiration et de la reconnaissance publique, glisser sur cette question, sans la resoudre de la manière dont il est en France, peut-être le seul capable? il faut l'avouer; le silence de ces divers auteurs est bien propre à inspirer de la crainte à certains médecins, aux scorbutiques-mêmes et aux personnes qui les approchent, quoique ceux qui ne croient point à la contagion de cette maladie, l'aient considérée comme favorable à leur sentiment. Ces derniers disent en effet que la police et l'administration des hôpitaux, en France comme en Angleterre etc.; à terre comme à la

mer, où tous les scorbutiques sont confondus avec les autres malades, prouvent clairement leur manière de penser, à cet égard. Cette police et cette administration émanent, à la vérité, des conseils si salutaires de ces célèbres médecins : qu'elle nation a à s'en plaindre ?

Si comme nous l'avons dit plus haut, des médecins distingués ont cru que le scorbut était une maladie contagieuse, si d'autres non moins savans dans l'histoire de cette maladie, prétendent qu'elle ne l'est point essentiellement ; si d'autres enfin bien capables de résoudre cette question, laissent, par leur silence, de l'incertitude dans les conseils que l'on doit donner à cet égard, et aux scorbutiques et aux personnes qui les approchent le plus, tâchons maintenant, à l'aide de notre propre expérience, de mettre la société Roy. de médecine dans le cas de pouvoir porter un jugement sur cette question importante qu'elle a elle-même si sagement proclamée, en lui communiquant des observations que tous les médecins et les chirurgiens qui ont pratiqué soit dans les hôpitaux de la marine en Europe, soit dans ceux des Colonies, soit enfin à la mer, ont été comme nous à portée de faire.

M.... officier sur les vaisseaux de commerce mourut en cette ville du scorbut, en 1778, âgé d'environ 47 ans. On lui avait conseillé de quitter la navigation, à cause de cette maladie dont il était déjà affecté. Il le fit en 1734, et se maria, ici, environ trois ans après. Sa veuve jouit d'une santé parfaite quoiqu'il se fut cons-

tamment manifesté chez lui quelques symptômes de cette maladie.

Un enfant de. . . chaudronier en cette ville, mourut, en 1780, du scorbut, âgé d'environ 4 ans. Sa sœur plus âgée d'un an, peu de temps avant sa mort, jouait encore avec lui ; mordait dans le même pain et dans le même fruit qu'il mordait lui-même, à son tour, et buvaient encore l'un et l'autre avec le même vase ; sa santé est parfaite. Qui n'a pas vu des scorbutiques à la mer manger aussi à la gamelle, boire à la tasse et coucher dans le hamac de marins qui ne l'étaient point? le Dr. Lind nous en fournit [11]. une observation.

M. . . . marchand tanneur de cette ville nous a fourni l'occasion non-seulement d'attester que le scorbut n'est point contagieux mais encore qu'il n'est point héréditaire. En effet, son épouse bien portante accoucha, l'année dernière, vers le mois de septembre, d'un enfant heureusement né quoique l'on puisse justement soupçonner que son père eut quelques symptômes du scorbut, lorsque ce dit enfant fut conçu. Nous avons d'autant plus lieu de le croire que ce M. éprouva, vers le mois de mars de la même année 1782, tous les symptômes qui paraissent communément à la fin du premier degré de cette maladie et pour laquelle il nous demanda des conseils qui lui furent salutaires. Il n'a cessé, pendant tout ce temps, de coucher avec son épouse, sans qu'elle ait

---

11. *Tr. du scor.* tom. I, pag. 105. . . .

éprouvé aucune altération dans sa santé. Quel médecin, encore une fois, n'a pas vers lui de semblables observations, sur-tout ceux qui habitent les provinces maritimes?

Si donc notre pratique à terre nous a fourni quelques observations relatives à la question qui nous occupe maintenant, la navigation que nous avons faite et la fréquentation nécessaire de plusieurs hôpitaux de la marine nous ont aussi donné l'occasion d'en recueillir, selon nous, de bien concluantes. Voici ce qui s'y passe.

Les marins qui n'ont le scorbut qu'au 1er. degré, s'en retournent ordinairement chez eux, dès qu'ils sont débarqués, sur-tout ceux qui naviguent sur les vaisseaux de commerce, parce qu'ils ne sont reçus alors dans les hôpitaux qu'en payant eux-mêmes ou bien les armateurs qui ne manquent jamais de faire tous leurs efforts, pour qu'ils n'y aillent pas : l'on en sent la raison. Il arrive delà que ceux qui rentrent ainsi dans le sein de leur famille, couchent et mangent soit avec leur épouse, s'ils en ont, soit avec leurs frères, etc., sans que ceux-ci s'en apperçoivent dans leur santé. Quant à ceux qui vont aux hôpitaux, à quelque degré que soit le scorbut, ils sont communément placés dans des salles où se trouvent toutes espèces de malades, si ce n'est pourtant dans certains qui reçoivent beaucoup de scorbutiques, car alors ils sont rassemblés dans une même salle mais plutôt pour la commodité du service en général, que pour prévenir la contagion qui, si elle eut été même soupçonnée, aurait certainement donné lieu à tout autre ordre que celui que l'on

y observe. Tout le monde le sait et personne ne s'en plaint.

Les bons matelots à la mer ne se disent malades du scorbut que le plus tard qu'ils peuvent. Ils vivent donc, comme nous l'avons déjà observé, avec les autres, jusqu'à ce moment, sans repugnance ni crainte, pour les derniers. Il y en a d'ailleurs qui ont le scorbut à un certain degré, sans même s'en douter, avant d'aller au poste des chirurgiens qui les confondent, comme on le sent bien, avec les autres malades, ainsi que cela se pratique généralement dans les hôpitaux. Mais que se passe-t-il par rapport aux habits, etc., de ceux qui y meurent? l'inventaire et la vente en sont aussi-tôt faits, surtout dans les voyages de long-cours, parce qu'ils se gâteraient, ce qui serait une perte pour les familles de ces infortunés qui sont communément pauvres. Ceux qui en achetent, on le sent déjà, sont ceux qui en ont le plus de besoin et qui, par cela même, s'en pouillent, dés qu'ils leur sont adjugés. Les acheteurs du linge surtout, qui ne peut être lavé qu'à l'eau de mer, froide, par ce que l'eau douce n'est souvent pas en quantité suffisante pour étancher la soif des équipages, s'en servent ainsi. Que doit-il alors arriver si le scorbut est essentiellement de sa nature, une maladie contagieuse? quelle nation a ordonné de jetter ces effets à la mer, y étant ou de les brûler, étant à terre, comme cela se pratique ou devrait se pratiquer, pour les maladies pestilentielles?

Si enfin les équipages des vaisseaux, etc., semblent ajouter de nouvelles preuves à ce qu'ont

dit ceux qui ne croient point à la contagion du scorbut, les cargaisons de négres que l'on transporte dans les Colonies ne leur en fourniraient-elles donc pas encore de plus sensibles? Ces hommes, peut-être plus malheureux que nous ne les croyons, susceptibles comme nous de toute espèce de maladies contagieuses, sont jettés nuds dans les entre-ponts des vaisseaux qui en font la traite. On les y accumule successivement, de manière que dans le temps d'environ six mois, quelquefois plus quelquefois moins, ils sont tellement pleins qu'ils se touchent tous et que même assez souvent, l'on est forcé d'y faire, tout au tour, des échafauds, en forme de lit-de-camp, pour décharger le tillac qui ne peut alors tous les recevoir. Ainsi entassés les uns sur les autres, ils y souffrent donc un degré de chaleur tel que le climat de la Zône torride le comporte et que les calmes et les orages, en certaine saison assez fréquens, ne font qu'augmenter. Le dépôt d'ailleurs de leurs excrémens pendant la nuit, se fait dans des vases placés au milieu d'eux. Que leur arrive-t-il dans cette triste situation? il leur arrive, comme aux équipages, toutes espèces de maladies. Le scorbut s'y manifeste et certains en meurent, quelquefois même subitement, au milieu des autres, buvant et mangeant avec eux. Cette maladie cependant n'y devient épidémique et maligne qu'autant que ses causes sensibles ont été générales et opiniâtres. Il arrive pourtant que dans certaines années, elle fait dans ces cargaisons des ravages très-prompts et qui surprennent même les capitaines et les officiers

des vaisseaux qui les transportent. Mais si l'on examine attentivement leurs alimens que l'on trouvera souvent altérés, ou bien si l'on se rappele que leur pays vient de souffrir, soit d'une sécheresse de plusieurs mois, soit de pluies continuelles et abondantes, ce qui y a mis la disette de vivres et a été la cause de la vente même aux blancs de beaucoup de ces malheureux, déjà esclaves des négres libres, l'on ne sera plus étonné, disons nous, ni de l'apparition prompte ni des ravages du scorbut, d'après l'existence de ses causes déterminantes, même les plus faibles.

Lorsque donc nous sommes parvenus dans les colonies, lieux de la vente de ces esclaves, nous pallions le plus promptement possible, les scorbutiques dont le nombre est d'autant plus grand que le temps de la traite aura été plus long et celui de la traversée plus dur, plus contraire, etc., par les vents et les orages. A peine sont-ils palliés que la vente de la cargaison est affichée et bientôt ouverte. Alors, par les soins particuliers que l'on prend de leurs bouches, ces malades sont achetés par les habitans, comme négres bien portans, malgré qu'ils leur examinent attentivement cette partie, non-seulement pour voir s'ils n'ont point le scorbut mais encore pour en connaître la nation, par la configuration particulière qu'ils savent donner à leurs dents. Plusieurs de ces infortunés, victimes de la fourberie du capitaine qui les vend ainsi, meurent, soit en mettant pied à terre, soit sur l'habitation, plus ou moins de temps après y être parvenus, sans

pour

pour cela que les autres négres avec lesquels ils communiquent, contractent cette maladie. Enfin les cargaisons ainsi dépouillées de tous les individus qui sont en apparence bien portans, la queue est vendue toute ensemble et conduite aussi-tôt à terre, sans craindre que les scorbutiques qui en font communément bonne partie, communiquent leur maladie aux autres : et, dès que l'entre-pont où ils couchaient est débarrassé, les matelots les y remplacent bientôt, sans prendre communément les précautions d'aérer, de parfumer etc. L'on ne s'est pas encore apperçu que leur santé en fut altérée.

L'on sent bien, d'après ce que nous venons de dire, quelle conséquence l'on doit tirer sur la question proposée : mais avant de le faire, il nous a encore paru de la plus grande importance d'observer 1°. que le scorbut dont nous avons entendu parler jusqu'ici, est essentiellement cette maladie putride, cette maladie *chronique* dont les causes déterminantes ont existé, d'une manière sensible et assez long-temps, pour lui donner le degré de malignité qu'elle peut alors manifester, par les ravages qu'elle fait, et dont les symptômes pathognomoniques n'échappent à personne : 2°. que si la marche de ses symptômes approche de celle de ceux des maladies aigues, et que les causes qu'on lui reconnait essentiellement, aient été à peine sensibles, l'on ne doit plus alors considérer cette maladie comme un scorbut *chronique* et simple, par cette raison, mais bien plutôt comme un scorbut *aigu*, parce qu'il est compliqué d'une autre maladie qui l'est de sa nature et peut-

être, en même temps, contagieuse. Il aura en effet, les caractères des maladies aiguës, si l'on observe chez les scorbutiques plus ou moins de fièvre accompagnée d'une faiblesse extrême; de délire; de mouvemens convulsifs; de pétéchies; de dévoiement colliquatif; d'hémorrhagie; de gangrène; de carie profonde; enfin de symptômes si singuliers et si trompeurs que l'on pourra dire alors de cette maladie, ainsi compliquée, ce que dit de Merteus, lorsqu'il parle de la peste.[12]. « *Et Pestis vario » modo homines necet, atque improvisis » stupendisque symptomatibus omnem doc- » trinam fallat* ». Il existera donc alors un scorbut aigu et peut-être aussi contagieux qui demandera pour ainsi dire les mêmes moyens prophilactiques et curatifs que la peste même. Pour s'en convaincre, il ne faut que peser attentivement ce qui nous reste à dire.

Quoique les causes du scorbut qui existent dans cette malheureuse constitution de l'atmosphère soient légères et les seules sensibles, il ne faut pas pour cela croire qu'il n'y en ait point d'autres, propres à rendre cette maladie aiguë, en la compliquant sans doute, comme nous venons de le dire, d'une autre qui l'est de sa nature. Le scorbut, à la vérité, pourrait-il donc, en quelques jours, sans cause étrangère ou, si l'on veut, sans la complication d'une fièvre quelconque, parvenir au même degré d'acrimonie qu'il ne prend essentiellement

---

12. *Voy. ej. obs. med. de febr. etc.* pag. 142.

qu'en plusieurs semaines et le plus
qu'en plusienrs mois, lorsqu'il est sa...
que l'on voudra bien considérer, ici, avec nous,
comme cause de la manifestation et du développement si prompts de ses symptômes et de sa contagion, si elle-même est contagieuse de sa nature ; car nous ne prétendons pas dire que toutes les fois qu'il devient ainsi aigu il devienne aussi contagieux, ayant eu nous-mêmes des preuves du contraire. Huxam l'a aussi observé et en parle lorsqu'il fait mention [13]. des divers états et des solides et des fluides ainsi que de certaine constitution de l'atmosphère. Mais revenons aux causes : n'y en a-t-il point d'occultes pour nous ? Sydenham nous dit. [14]. « *variæ sunt nempè annorum constitutiones, quæ neque calori neque frigori, non sicco humidove ortum suum debent, sed ab occultâ potius et inexplicabili quâdam alteratione in ipsis terræ visceribus pendent, unde aër ejusmodi effluviis contaminatur quæ humana corpora huic aut illi morbo addicunt determinantque* » et plus bas, « *fatendum tamen est prædictas aeris qualitates corpora nostra ad hujus illiusve morbi epidemici generationem magis minusve disponere* ». M. Baneau dit aussi. [15]. en parlant des fièvres malignes et putrides « il y a des causes inconnues » qui les rendent dans certains climats et dans

---

13. *Ess. sur les fièv.* . . . . 14. *op. med. in*-4°. tom. I, pag. 22.
15. *obs. sur les fièv.* 2e. éd. pag. IX. et suiv.

nes circonstances d'une activité propr
.e propager très-promptement » et plu
bas en note. « Elles agissent, par contagion
» lorsqu'elles sont portées au plus haut degré
» par la malpropreté, la misère des peuples, l
» manque des fruits et des végétaux frais, l
» défaut d'un air pur et sain ». Quelles son
les causes générales du scorbut ?

Si donc dans de telles circonstances che
ceux-mêmes qui n'ont été que légèrement ex
posés aux effets des causes déterminantes du
scorbut, en habitant un lieu où il fait des ra
vages, ses symptômes pathognomoniques e
quelques-uns de ceux dont nous venons d
parler plus haut, se manifestent et parviennen
très-promptement à leur dernier degré, qu
ne conviendra pas avec nous qu'il est deven
aigu, par la complication sans doute, d'un
maladie ayant ces caractères, plus ou moin
maligne, dont les causes, et par leur natur
et par leurs effets, semblent se rapprocher d
celles du scorbut. Ecoutons en effet Mouro
lorsqu'il parle des causes de la fièvre maligne
il dit. [16] « Ce levain de corruption et de putri
» dité est engendré intérieurement, par tou
» ce qui tend à corrompre nos humeurs, comme
» les alimens gâtés, corrompus ou qui ont d
» la disposition à le devenir ; la suppression d
» la transpiration, le chagrin, etc. c'est une es
» pèce d'affection scorbutique, ou bien ce levai
» est dans les choses externes, etc. ... ce son

---

16. *Mal. des arm.* to. II, pag. 58.

» là les moyens par lesquels se fait la conta-
» gion ». Enfin nous savons que Diemerbrock, en parlant de la peste a cru observer que les taches qui y paraissent sont absolument semblables à celles qui se montrent nécessairement dans le scorbut.* Le scorbut qui régna à Paris, en 1699, ne devint-il donc point aigu et *contagieux*, à l'hôpital St. Louis? s'il le fut ainsi, Lind aurait-il raison de rejetter la comparaison qu'en fait Poupart, avec la peste des Athéniens décrite, par Lucrèce? et si l'on se rappele bien ce qui s'y passa, trouvera-t-on cette question singulière?

Les relations de certaines fièvres qui font quelquefois tant de ravages dans les Colonies, semblent encore prouver ce que nous venons de dire. Celle que l'on connaît à l'Amérique méridionale et qui s'est encore montrée ailleurs, est une de celles dont nous voulons parler. ** Elle dissoud tellement le sang de ceux qui l'éprouvent au dernier degré, qu'il colore la salive et l'humeur qui transude par la plaie des vésicatoires. M. Baneau dit. 17. en parlant des taches pétéchiales « elles forment quelquefois
» de grandes taches brunes. Dans quelques
» maladies il survient de larges exudations ou
» transfusions de sang à travers la peau, avec
» l'hémorrhagie des gencives, des ulcères sor-
» dides... ou des ulcères livides dans l'inté-

* Voy. l'introduc. etc. p. XXXII et suiv.... ** Ibid p. XXXV et suiv....

17. *Ob. sur les fièv.* pag. 25....

» rieur de la bouche et du palais ». Le scorbut ne se montre-t-il pas quelquefois, avec de semblables symptômes, à la vérité plus lents dans leur développement, etc? Huxam qui nous apprend aussi qu'en 1745 sur-tout, il régna parmi les mariniers, les soldats et les prisonniers une fièvre pétéchiale, épidémique, nous met dans le cas de tirer un autre parti de son observation. Elle ne fut [18]. meurtrière et occasionnée, selon toutes les apparences, que par une disposition scorbutique aussi bien que par la mauvaise nourriture et le mauvais air qui régnait dans les prisons où ils étaient détenus. Cette fièvre fut au contraire d'une espèce bénigne, pour les personnes du voisinage qui l'éprouvèrent et qui n'avaient point communiqué avec les hôpitaux. En effet, à combien de réflexions ne donne pas lieu cette dernière observation, eu égard à la complication de deux maladies, bénignes, avant leur jonction, comme aussi aux circonstances malheureuses qui les accompagnent? pourquoi M. Murray crut-il d'abord que le scorbut était contagieux et qu'il existait une fièvre essentiellement scorbutique, lorsqu'il vit cette maladie, déjà épidémique et régnant, avec violence sur le vaisseau du Roi d'Angleterre le Kanterbery, devenir aiguë par la complication d'un fièvre pétéchiale qui emportait les malades, en très peu de temps? c'est sans doute, parce que les symptômes de ces deux maladies se confondaient tellement qu'il ne put alors dire si la malignité de cette

---

18. *V. Ess. sur les fièv.* pag. 163.

maladie composée, appartenait plutôt à la fièvre qu'au scorbut et *vice versâ*. Il survenait à ces malades, le plus souvent aux extrémités inférieures, des ulcères carieux et cancereux qui occasionnaient des délabremens étonnans et qui furent salutaires à ceux qui avaient encore des forces, etc. [19]. Les recherches qu'a faites le célèbre de Haen sur le scorbut, ses espèces, sa nature, etc., ont fait dire à cet auteur, en parlant de cette fièvre qui ne lui a point échapée, [20]. « *hæc contagio maligni morbi,* » *non scorbuti, tribuenda erat* », ce que nous devons croire, comme l'entend ce distingué observateur : mais cette fièvre eut-elle été aussi meurtrière et contagieuse, sans la malheureuse position où se trouvait ce vaisseau, quoiqu'elle put être épidémique? si, avant de porter un jugement sur cette question, nous nous rappellons le passage de Huxam que nous venons de rapporter, plus haut, peut-être resterons nous dans l'incertitude : mais allons plus loin.

Lind dit, [21]. avec bien d'autres médecins, « que toute espèce de fièvre est mortelle dans » le dernier période du scorbut et qu'il est vrai » qu'elle s'y rencontre rarement ». La première de ces observations n'est malheureusement que trop certaine et Rouppe est étonné de la dernière puisqu'il fait cette question. [22]. « *cur* » *acrimonia scorbutica cor atque vasa non*

19. Voy. Lind. *tr. du sco.* note, tom. I, pag. 214. 20. *Rat. med.* tom. IV, pag. 148. ., 21. *ibid.* tom. I, pag. 212. . 22. *tra. de mor. nav.* pag. 172.

» *irritet et febrem producat ut multa fa-*
« *ciunt irritantia* »? mais revenons à la première observation. La fièvre ne peut elle pas en effet, en troublant les fonctions, déterminer un mouvement intestin dans les humeurs, plus prompt que celui qui y existe essentiellement, par la seule dégénérescence scorbutique et ainsi lui faire prendre aussi-tôt, le degré d'activité qui a été si souvent, par ses tristes effets, démontrée à l'ouverture des cadavres, même morts du scorbut chronique? l'expérience du moins semble le prouver et même plus encore; car non-seulement la fièvre rend le scorbut au troisième degré absolument mortel, en accélérant son dernier période d'acrimonie, mais elle peut aussi déterminer l'apparition de ses symptômes et même le rendre aigu chez des personnes qui n'ont été, pendant plus ou moins de temps, qu'exposées à ses causes. M. Murray nous fournit une observation qui est bien propre à confirmer les nôtres. « Benjamin Lovelay,
» dit-il, âgé de 25 ans etc., retomba malade,
» le 29 novembre; il eut de la fièvre, se plaignit
» de douleurs dans les articulations. Comme
» le scorbut était alors épidémique, il fut
» saigné très-peu, prit un émétique et fut
» purgé ensuite. La fièvre diminua un peu et
» il parut une éruption miliaire suivie, bientôt
» après, de plusieurs symptômes scorbutiques,
» portés au plus haut degré..... Les symptômes
» augmentèrent, pendant quelque temps, et
» ce jeune homme fut bientôt, réduit à un si
» mauvais état qu'il se trouvait mal au moindre
» mouvement qu'il faisait.... Il reprit ses

fonctions le 22 février », ce qui fait dire au Dr. Lind, en note, que ce cas est curieux et singulier [23].

D'après ces observations, tout médecin, lorsqu'il voit des scorbutiques, ne doit-il donc pas se rappeler, 1°. que toute espèce de fièvre rend le scorbut qui est au troisième degré, absolument mortel; 2°. que toute espèce de fièvre, inflammatoire de sa nature, ne rend qu'assez rarement le scorbut mortel, lorsqu'il n'est qu'au premier degré; 3°. que toute espèce de fièvre qui entraine avec elle, la dissolution de nos humeurs, comme certaines fièvres putrides, malignes et sur-tout les pétéchiales, rendent presqu'aussi souvent le scorbut mortel dans le premier degré que dans le dernier; 4°. enfin que dans ces tristes circonstances il prend toujours les caractères des maladies aiguës, etc.

Avant de conclure, nous observerons que la distinction que nous venons de donner du scorbut, en *chronique* et en *aigu*, n'est point faite pour en introduire une nouvelle parmi tant d'autres très-inutiles mais bien plutôt, pour rendre les jeunes médecins et chirurgiens attentifs, lorsqu'ils verront cette maladie devenir aiguë, à prendre les précautions indiquées etc.; et pour rappeler plus particulièrement encore leur attention, nous prendrons pour dévise cette distinction même du scorbut qui sans doute sera connue, si l'honneur de la cou-

---

23. Voy. *trai. du scor.* tom. I, pag. 350.

ronne est accordé à cette dissertation : mais nos recherches le mériteraient-elles ? n'est-il pas plutôt reservé a notre très célèbre médecin français M. Poissonnier de publier des observations plus intéressantes que les nôtres sur tout ce qui a rapport à cette maladie, etc. Quoiqu'il en soit ; nous concluons d'après nos propres recherches.

1°. Que le scorbut *chronique* n'est jamais contagieux :

2°. Que le scorbut *aigu* est souvent contagieux.

PARAGRAPHE III. *

Existe-il un scorbut aigu de sa nature? **

Pour repondre selon nous à cette question, d'une manière satisfaisante, nous croyons devoir considérer le scorbut sous le rapport 1°. de la nature particulière de ses propres causes déterminantes et immédiates; 2°. des accidens qui l'accompagnent; 3°. enfin de ses complications avec les fièvres : nous diviserons donc nos *réflexions* en trois sections.

Première Section.

L'homme quoique bien portant a encore besoin de prendre des alimens, pour fournir à son accroissement, au remplacement des pertes continuelles qu'il fait; enfin à l'entretien de sa vie et de sa santé : mais pour remplir ainsi les vues de la nature, son régime devrait être, pour ainsi dire, tout végétal et alors son sang serait riche en partie fibrine; ses muscles

---

* Le mémoire d'où nous tirons cet extrait a été mentioné honorablement, par l'ex-Société R. de Méd. de Paris.

** Comme cette question est en quelque sorte resolue dans le Paragraphe précédent, nous ne donnerons de notre mémoire qui y a immédiatement rapport qu'un court extrait dans lequel même l'on ne trouvera aucun passage latin, pour être généralement mieux entendu des officiers-de-santé de mer, et quoique nous en retranchions ainsi beaucoup de détails et même quelques notes, nous ne conservons pas moins la division originale. Cet extrait d'ailleurs fortifiera, croyons nous, tout ce que nous avons dit précédemment ayant quelques rapports à la présente question.

seraient élastiques, forts, prononcés, irritables; sa peau serait propre, fine, fraîche et douce au toucher ; sa bouche aurait une couleur vermeille; ses dents seraient blanches et solides dans leurs alvéoles par la fermeté des gencives ; son haleine ne rependrait aucune odeur infecte et ses excrémens n'auraient aussi que celle qui est particulière et naturelle à son espèce en santé; son teint serait fleuri ; ses yeux enfin par le feu dont ils brilleraient alors annonceraient assez un état sain du corps dont ils sont généralement le miroir : mais pour que les végétaux puissent donner ou entretenir dans des lieux salubres, les traits de santé et de force que nous venons de peindre, il est nécessaire qu'ils soient récens, à maturité, plus ou moins doux et nutritifs, non nuisibles et quelquefois préparés, pour en détruire l'àcre, l'acerbe, la viscosité, etc. qui pourraient donner lieu à bien des maladies particulièrement à celles que Boerhaave, et son célèbre commentateur ont développées, avec tant de clarté; etc. *Voy. aph.* 58 *et suiv.*

L'homme qui ne se nourrit au contraire que de végétaux secs et fermentés, mêlés à une certaine quantité de substances animales et sur-tout de celles-ci seulement, voit, plutôt ou plus tard, ses forces se changer en faiblesse; les traits de la santé, suivant l'état de l'atmosphère où il se trouve, être remplacés par ceux de la langueur et de la maladie même qui n'est alors autre chose qu'une altération et dans les fluides et dans les solides. Huxam dit, *Ess. sur les fièv.* pag. 57 et suiv. « les viandes salées

» dont on nourrit les matelots dans les voyages » de long-cours, occasionnent une si grande » âcreté et une si grande corruption dans les » humeurs qu'elles deviennent presque inu- » tiles, pour les usages ordinaires de la vie, » ce qui donne naissance à de grandes fai- » blesses. . . . Elles rendent l'haleine puante; » elles corrodent les gencives; elles causent » des taches bleues, noires et livides; des » ulcères noirs, livides et fougueux; des » gangrènes, etc. à quoi l'on peut ajouter que » ces sortes de scorbutiques tombent souvent » dans des fièvres pétéchiales, dans des dys- » senteries sanguinolentes, des hémorrhagies » et autres maux de même nature » Les négres que l'on transporte de la côte d'Afrique à l'Amérique, éprouvent aussi tous ces maux, quoiqu'ils ne mangent à bord des vaisseaux, pendant le temps de la traite et celui de la traversée, aucune substance animale mais seulement des féves séchées au four ou du riz, cuit à l'eau et assaisonné simplement, avec un peu de sel et quelquefois du piment.

Ce que nous venons de dire n'atteste-t-il donc pas assez que l'homme, pour être robuste et sain, a besoin de faire entrer dans son régime une certaine quantité de partie muqueuse ou, si l'on veut, d'alimens qui en contiennent encore, parce qu'ils n'auront point fermenté, tels que les fruits, les légumes etc. récens, qui soumis à la réaction des divers systèmes organiques digestifs, fournissent, en peu d'heures, une espèce de gélée végétale muqueuse-sucrée féculente qui se métamorphose promptement,

par la continuité de la même faculté altérante, en une gelée animale qui nourrit l'individu qui se l'est ainsi appropriée, prévient la dégénérescence de ses humeurs etc., ce qui donne lieu de faire observer, avec Vanwieten, *in aph. Boer.* 84; que celui qui se nourrit de substances animales seules, a alors en soi deux causes qui donnent naissance à cette dégénérescence putride; c'est-à-dire, et la nature de cet aliment et la force de la vie, ce qui se manifeste si évidemment dans les infirmités qu'éprouvent certaines congrégations religieuses; dans tous les excrémens et particulièrement dans le lait des femmes qui ont été privées volontairement ou non, pendant plus ou moins de temps, de cette quantité d'alimens nécessaires à rafraîchir les humeurs. etc, Quand ils sont aussi de nature à ne pouvoir être bien digerés, comme le pain fait avec la farine de graine de lin, etc. ils deviennent cause de bouffissure ou de telles autres maladies comme l'observe, *Dodonæus, stirp. hist.* pag. 534. La privation complette et de nourriture et de boisson quelconque a des effets bien plus marqués encore, et d'autant plus prompts que le climat est plus chaud. En 1769, un vaisseau de commerce mit à la hâte, dans un petit canot, cinq hommes, pour revenir de suite. Il était mouillé à l'embouchure de la rivière de Zaïre, côte d'Angol. Ce canot, par les courans, fut forcément porté environ à 50 lieues dans le Nord. Il fut cinq jours à faire ce trajet. Dès le troisième, un de ces infortunés périt. Deux autres furent abandonnés sur le rivage où ils expirèrent bientôt;

les deux autres enfin cherchèrent de l'eau douce et quelques naturels, pour les rafraîchir et les conduire à Louangue, lieu de traite et à une petite distance, où nous étions alors sur le navire la Pouponne de Saint-Malo, appartenant au même armateur que cet autre navire qui se nommait la Marie-Joseph. Ce qui tourmenta le plus ces malheureux furent la soif et la chaleur brûlante et infecte de leur haleine. Ils étaient sous la ligne !

Nous avons donc observé que certain état de la partie glutineuse et des fluides et des solides, quand il a dégénéré, est la cause immédiate du scorbut, s'il parait après un régime, plus ou moins long, formé de substances animales et de végétaux secs dans un lieu humide et froid qui supprime ou diminue l'excrétion de l'humeur perspirable, laquelle ainsi refoulée ou retenue dans le sang, réagit sur la partie fibrine etc. Ainsi le manque de végétaux récens dans le régime ou bien, si l'on veut, de sa partie muqueuse ou mucoso-sucrée, et l'air froid et humide sont donc les causes déterminantes et nécessaires du scorbut. Si l'on se persuade bien que la première de ces deux causes laisse la partie glutineuse se détruire sans la reparer et que la dernière semble en favoriser la destruction, en engendrant d'ailleurs une disposion morbifique, si, comme le dit *Sanctorius*, *apho. XLIII*, *Sect. I*; elle n'est évacuée, après une crise, par un autre émonctoire le plus analogue, l'on ne doit point, disons-nous, être étonné de la formation lente de cette maladie ni de sa marche ni de sa nature chro-

niques : mais aussi l'on ne doit point perdre de vue que les sucs des végétaux nourrissent peu et lentement et passent à l'acescence, tandis que ceux des animaux nourrissent beaucoup et promptement et acquièrent de même un haut degré de putrescence à laquelle celle de l'humeur perspirable devient encore un énergique auxiliaire. Les chyles que fournissent ces diverses substances sont donc alors privés de cette partie muqueuse, nutritive, anti-septique, rafraîchissante et régénératrice de nos humeurs.

Un chyle quelconque ainsi dépouillé de cette partie muqueuse sucrée, et le retour de l'humeur de la transpiration dans la masse du sang, donnent donc naissance à la cause immédiate du scorbut dont les symptômes décèlent, d'une manière si évidente, la nature putride et particulière : mais ces deux causes déterminantes, en concourant au même but, agissent toujours en raison de leur constance, de leur durée, et de leur intensité, et leurs effets peuvent encore être augmentés par d'autres causes accessoires et analogues.

Tous les médecins conviennent généralement, aujourd'hui, que la putridité fougueuse des gencives et certaines taches de la peau sont les symptômes pathognomoniques du scorbut, sans pour cela soupçonner et se persuader encore qu'ils ne sont que les effets de la simple altération putride de la partie glutineuse des fluides et par suite, des solides, la cause immédiate de cette maladie qui parcourt tous ses périodes sans signe de fièvre quelconque : mais ce dernier phénomène arriverait-il parce que le

le sang est d'autant plus tenu que sa partie fibreuse est moins concressible, d'où il résulterait une plus ou moins grande confusion dans ses molécules; parce que la partie glutineuse ayant perdu de ses propriétés solidifiables, la fibre musculaire est molle, lâche, trop peu sensible et irritable; arriverait-il enfin parce que ni les molécules sanguines ni la fibre motrice des vaisseaux ne pourraient point alors former d'obstructions, etc? *Rouppe de morb. navig.* pag. 172, étonné, demande pourquoi il n'y a en effet, point de fièvre dans cette maladie, comme dans tant d'autres, acrimonieuses? les vapeurs qui dans la formation et pendant l'existence du scorbut, s'élèvent des cavités thorachique et abdominale concourraient-elles à la formation des affections prématurées et particulières de la bouche, etc.?

Peu importe s'il se trouve encore quelque médecin qui ose avancer que l'air froid et humide n'est pas une des causes déterminantes du scorbut et que c'est au contraire l'air humide et chaud. M. *Gardane*, *mal. des Créol.* en Europ. pag. 47. le dit ainsi et promet de combattre, sous peu de temps, d'une manière victorieuse, tout ce que Lind a pu avancer pour établir l'opinion contraire à la sienne. Si cet auteur consulte *Rouppe*, *ibid.* p. 102; *Monro, mal. des arm.* tom. II, p. 442; tant d'autres médecins et enfin l'expérience, il sentira alors l'erreur où il est et qui ne parait être que la conséquence de l'existence de cette maladie sous la Zone torride, comme si ses habitans n'y éprouvaient jamais de froid. Pringle a d'ailleurs

lui-même observé que l'air chaud et humide donne naissance à la fièvre et à la dyssenterie, malignes, etc.

M. Colombier, célèbre médecin de Paris, avoue, *med. mil. chap. du scorb.* avec Lind, que l'air froid et humide contribue plus que tout autre chose à produire le scorbut, mais il se fait ensuite cette question : les causes du scorbut paraissant fort analogues à celles des fièvres putrides (ce qui n'est pas exact) comment donc expliquer la différence qui se rencontre dans les effets produits par un principe analogue ? ne viendrait-elle pas, dit-il, cette différence, de ce que ce levain putride étant plus faible, produit le scorbut, tandis que lorsqu'il est plus actif il fait naitre la fièvre putride ? si cet estimable auteur eut mieux connu les causes déterminantes et sur-tout la cause immédiate du scorbut, eut-il fait ces questions ? nous ne le pensons pas. La peste n'est-elle pas, tantôt inflammatoire et tantôt putride ? quelle est la cause de cette différence si ce n'est l'état varié de la partie glutineuse du sang et par suite de la fibre motrice ? et si l'on a vu régner, dans le même temps, en 1781, sur nos flottes dans la Manche, un scorbut inquiétant et des fièvres putrides d'une mauvaise espèce, peut-on raisonnablement en conclure que leurs causes étaient analogues, ce qui pourtant se dit dans le rapport qui en fut fait ? ne peut-on donc pas maintenant expliquer ce prétendu phénomène ? le temps viendra sans doute, où l'on s'entendra mieux. La constitution catarrhale justifie d'ailleurs combien l'air froid et humide est une

cause puissante du scorbut. *Grant, trai. des fièv.* tom. I, pag. 197, dit « la fluxion de poi-
» trine est aussi bien connue en France que la
» toux catarrheuse en Angleterre, pour deux
» raisons : 1°. à cause du passage subit du froid
» au chaud *et vice versâ* : 2°. à cause de l'hu-
» midité de notre printems. Le premier incon-
» vénient jette le trouble dans le genre nerveux;
» le second arrête la transpiration ; de sorte que
» dans cette saison nous sommes plus suscep-
» tibles d'amasser l'acrimonie appellée scorbut :
» joint à cela l'usage constant que nous faisons
» de nourriture animale et de liqueurs fer-
» mentées qui sont nos seules boissons. La
» viande et les liqueurs fermentées ont plus tué
» d'Anglais que l'épée, la peste et la famine ».
Cette observation ne mérite-t-elle donc pas attention, sous plus d'un rapport ?

Si l'on a bien saisi la connexion, la dépendance nécessaires qui existent entre les causes déterminantes du scorbut et sa cause immédiate ; entre celle-ci et ses symptômes pathognomoniques ; enfin entre ces derniers et la maladie, l'on s'appercevra facilement que les uns ne sont que la conséquence directe des autres et que l'indication curative est et doit être remplie, en détruisant les causes déterminantes : or, placer les scorbutiques dans un air pur et sec et faire entrer dans leur régime de simples végétaux récens, n'est-ce donc pas détruire ces causes et avec elles la maladie ? quel médecin osera dire que des fièvres putrides d'une mauvaise espèce pourront être ainsi guéries ? les vins antiscorbutiques ; les acides en

général ; le quinquina, le gaz même si célébré, par Mackbride, et tant d'autres moyens ne sont d'ailleurs que de légers auxiliaires du corps muqueux sucré, le seul antiscorbutique proprement dit. M. *Gardane*, *mal. des créo.* p. 48. paraît cependant prôner « ce fluide réparateur » connu sous le nom d'air principe dont l'utilité contre le scorbut est aujourd'hui mieux » connue ». Mais est-ce donc bien cet air principe qui guérit le scorbut ? n'est-ce point plutôt le corps muqueux sucré d'où il s'échappe dans la fermentation vineuse dont il est reconnu être le seul susceptible etc. ? que d'erreurs pour ne pas mieux voir ! si l'on est bien pénétré des vérités observées à cet égard et repandues dans nos précédens mémoires, l'on en sera étonné. Nous finissons cette première section, en rappélant que le scorbut dont nous y avons parlé est essentiellement et de sa nature, un scorbut *chronique*, parce qu'il n'y est l'effet que de ses causes ordinaires nécessaires déterminantes ou occasionnelles, si l'on veut, et de quelques autres prédisposantes.

SECONDE SECTION.

Toute autre cause que les déterminantes qui aggrave la cause immédiate du scorbut, est accidentelle, en observant que celui-là qui a déjà éprouvé cette maladie et qui n'en a été que pallié, est plus susceptible de la contracter de nouveau. Aussi a-t-on vu sans étonnement, des escadres anglaises sur-tout, débarquer, après seulement une croisière dans la Manche,

de quelques semaines, un très-grand nombre de scorbutiques. Cela s'explique facilement : les causes avaient moins à détruire ; aussi faut-il bien se persuader que plus les forces destructives, toutes choses égales d'ailleurs, auront individuellement ou ensemble d'intensité, ou seront multipliées, ce qui est la même chose, plus prompte aussi sera la destruction, plutôt la cause immédiate sera formée, plus enfin sa marche lente se rapprochera de celle des maladies aiguës, mais qui, comme on le voit, sera alors accidentelle.

Parmi tant de ses causes accidentelles l'on peut sur-tout compter 1°. les eaux et les alimens, peut-être déjà mauvais de leur nature, mais encore gâtés, infects etc. *Sinopée*, *Voy. Lind, tr. du sco.* tom. I, pag. 413 ; rapporte « qu'il y a des nations entières dans la » Tartarie qui ne se nourrissent que de lait et » de viande. La petite-vérole ne régne jamais » parmi ces peuples ; mais d'un autre côté, ils » sont sujets à de violens scorbuts. Cette ma- » ladie cause quelquefois parmi eux une aussi » grande mortalité que la petite-vérole chez les » autres nations ». 2°. Toutes les misères que les malades éprouvent, comme tout ce qui leur manque à la suite des armées, à bord des vaisseaux, à la mer, etc. ; *Nitzsch*, *Voy. Lind*, *ibid.* tom. II, p. 209 et suiv., dit que « de pareilles » causes et le grand nombre de fièvres et d'autres » maladies qui avaient régné auparavant, » dans le camp et qui faute de commodités et » d'un bon traitement, n'étaient point par- » venues à des crises parfaites, doivent nous

» empêcher d'être surpris de la violence, avec » laquelle le scorbut régna, pendant cette » campagne et de la grande mortalité qu'il » causa »; 3°. Toute évacuation quelconque, spontanée ou provoquée, sanguine, alvinaire, cutanée etc., mais trop multipliée; 4°. L'usage trop fréquent des savons, des alkalis, ainsi que des épiceries etc.: 5°. Les préparations mercurielles, en général: à cet égard, *Kramer*, *Voy. Lind*, *ibid.* tom. I, pag. 66. en note, nous apprend que « quatre cents scorbutiques » périrent misérablement, pour s'être servis de « ce remède » *Huxam*, *Ess. sur les fièv.*, pag. 56, confirme combien ce moyen est dangereux dans le scorbut, en disant que « l'usage » du mercure continué long-temps à forte dose, » convertit toute la masse du sang en une » liqueur purement aqueuse ». Nous passons à la troisième et dernière section.

TROISIÈME SECTION.

Si déjà le scorbut chronique perd de sa marche lente, pour se rapprocher de celle des maladies aiguës, dès que ses causes simples et déterminantes sont secondées d'accidentelles etc., combien ne sera-t-elle donc pas encore plus rapide s'il vient à être compliqué d'une fièvre quelconque? cependant toutes les fièvres ne sont pas également dangereuses pour les scorbutiques, quoiqu'il puisse leur imprimer à toutes les caractères de sa putridité particulière et dont le degré paraît seul en faire la différence. *Grant*, *tr. des fièv.* tom. II, pag. 12,

dit que *Galien* semble penser qu'il n'y aurait point de fièvre putride s'il ne précédait un pareil état du corps : mais cet état ne consiste-il donc pas particulièrement et dans la densité des fluides et dans l'élasticité, etc., de la fibre motrice, plus ou moins grandes ?

Les fièvres inflammatoires compliquent rarement le scorbut, parce que leurs causes déterminantes sont le plus communément sans effet si ce n'est cependant quelquefois, lorsque cette maladie est encore au premier degré. *Grant*, *dit ibid.* pag. 317. « Cette fièvre peut avoir lieu » dans les sujets vigoureux, pleins de santé, » jeunes ou vieux, en toute saison, sur-tout » dans les pays élevés et secs, où l'on mange « beaucoup de pain et de végétaux ». Nous lisons dans *Huxam*, *Ess. sur les fièv.* p. 49. « Les fièvres ardentes et inflammatoires sont » l'effet naturel de l'élasticité et de la tension » des fibres et de la viscosité du sang ». M. *de Bordeu*, *mal. chro.* pag. 571, en parlant du sang qui a perdu son liant, sa mucosité, comme dans le scorbut et certaines fièvres malignes, observe que « ces deux maladies sont quel- » quefois au point que le sang n'est plus propre » au travail inflammatoire par où commence » toute dépuration, toute coction ». La peste qui attaque un sujet robuste et dont le sang est riche, n'en est-elle pas une preuve des plus évidentes ? il se forme en ce cas un épaississement inflammatoire qui enveloppe l'humeur contagieuse et délétère : bientôt des depôts se manifestent çà ou là, etc. mais il ne peut en être ainsi chez les scorbutiques, comme l'observe

Huxam : aussi si une fièvre inflammatoire complique le scorbut, le sang alors ne prend qu'une très légère consistance; le caillot, s'il s'en forme, est tendre et lâche; il est d'une couleur foncée et couvert d'une pellicule, noire, bleuâtre ou verdâtre etc. Les observations que nous donne ce célèbre médecin, *Ess. sur les fièv.* pag. 229 et suiv., n'attestent-elles point assez que les nôtres sont fondées? si encore le scorbut imprime à cette fièvre inflammatoire ses caractères, celle-ci aussi ne lui imprime-t-elle donc pas les siens en changeant sa nature *chronique* en *aiguë*?

Il y a une autre espèce de fièvre de nature putride dont les causes et les effets sont, par cette raison, tout à fait différens de ceux de la fièvre inflammatoire et dont la complication avec le scorbut est aussi pernicieuse que la peste même putride, l'est individuellement. Si déjà en effet leurs causes respectives, quoique non les mêmes, peuvent séparément dissoudre le sang, affaiblir la fibre musculaire, etc, que ne feront-elles donc pas ensemble? ou bien, si celles d'une de ces deux maladies viennent à cesser d'être, après avoir existé, pendant quelque temps, pour être remplacées par celles de l'autre maladie, que restera-t-il donc à détruire, par ces dernières, *et vice versâ?* le scorbut alors peut être aussi aigu que la peste même la plus aiguë.

Parmi les causes des fièvres putrides *Grant, tr. des fièv.* tom. II, pag. 44, compte 1° le défaut de secrétions et d'excrétions naturelles, destinées à chârier, hors du corps, les parties

putrides et excrémenteuses des humeurs : 2°. manger des substances animales. M. *de Bordeu*, *mal. chro.* pag. 565, après avoir parlé des fièvres qui accompagnent la formation de la pourriture gangréneuse dit : « on retrouve dans » ces combats l'activité vitale et animale qui se » débat contre les excrémens urineux, stercoraux, l'attrabile, la mélancholie, comme elle » le fait contre les poisons externes. Au reste, » je dois remarquer que la privation pure et » simple de mucosité dans le sang, éclaire sur » ce que l'on appele la dissolution de cette » liqueur. . . . *ibid.* pag. 570 et suiv. C'est, » j'ose le répéter, en évacuant le superflu des » humeurs contenues, sur-tout dans les entrailles, que le sang se purifie. Il se dépouille » de cette cachexie stercorale, mélancholique, » urineuse, excrémentièle qui quelquefois » prend le dessus. C'est à cette surabondance » que paraît due la cachexie putride quelquefois si dominante que le sang en a perdu » son liant, sa mucosité ». *Huxam*, *Ess. sur les fièv.* pag. 139 et suiv. . . . *Monro*, *mal. des arm.* pag. 83 et suiv., et tant d'autres célèbres médecins ont fait les mêmes observations. etc. Nous demandons maintenant si les moyens indiqués, pour la cure de ces fièvres soit inflammatoires soit putrides, conviennent à celle du scorbut ? non. Cette dernière fièvre eut-elle pour cause la contagion, son traitement pourrait-il être conseillé dans le scorbut ? non encore. La contagion imprimera-t-elle au scorbut ses caractères ? oui. Seront-ce ceux du scorbut qui prédomineront dans cette com-

plication? il faut avouer ici qu'il est quelquefois bien difficile de le reconnaître sur-tout dans certaines circonstances où tout ce qui environne les malades est absolument sinon nuisible au moins très inutile, comme à bord des vaisseaux à la mer ; dans des places assiégées. etc. Il y a alors confusion, et le médecin ne peut que dire : *fiat lux*.

Nous finissons cet extrait, en observant que si nous nous sommes souvent écartés de la question, c'est que nous avons toujours désiré rendre attentifs les Officiers-de-santé de mer sur les maladies les plus graves et auxquelles les marins sont les plus exposés. Si d'ailleurs nous n'avons point encore repondu aux désirs de la société r. de médecine, nous attendons avec impatience, les nouvelles observations qui ont pu être faites, par tant de médecins plus instruits que nous : mais si nos réflexions sont jugées utiles, par la compagnie qui a elle-même proposé la question, nous la prions de ne les considérer que comme un supplément à nos deux précédens mémoires. *

---

* *N. B.* Ces trois mémoires sont écrits, il y a déjà plus de vingt ans et à des époques diverses, ce qui, forcés d'ailleurs de garder l'anonyme, nous a empêché de leur donner ces rapports, cet ensemble dont ils sont susceptibles.

FORMULES.

Cet article appartient naturellement à notre Essai, V. Parag. I. pag. 23 et suiv. Les formules qu'il contient correspondent aux divers Nos. qui y sont repandus. Nous avons désiré les rendre simples et faciles à exécuter en toutes circonstances. etc. Nous ne prétendons pas qu'elles doivent être préférées à celles que tout médecin peut faire. Nous savons d'ailleurs qu'elles doivent nécessairement varier puisqu'il y a, pour ainsi dire, presqu'autant de traitemens différens qu'il y a de maladies, pour ne pas dire de malades. Nous n'avons d'ailleurs pu nous empécher d'en donner, sans laisser ignorer les indications générales à remplir et la conduite particulière que nous tenons auprès de tels malades. Nous donnons ainsi une idée exacte des procédés que nous avons tant de fois employés dans notre pratique.

N°. 1. Prenez une once de casse en bâton, une demi-once de tamarin, six onces d'eau, un gros de cristal-minéral, une once de syrop de chicorée comp. *faite une potion, selon l'Art.*

N°. 2. Pr. deux onces de manne et s onces d'eau de mer; *f. p. s. a.*

N°. 3. Pr. une once de tamarin, une or et demie de miel commun, six onces d'eau mer; *f. p. s. a.*

N°. 4. Pr. trois onces de casse en bâton, un gros de cristal-minéral, une chopine de petit-lait; *f. p. s. a.* pour deux doses.

N°. 5. Pr. une once et demie de tamarin, un gros de cristal-minéral, une chopine de petit-lait; *f. p. s. a.* pour deux doses.

N°. 6. Pr. douze grains de rhubarbe concassée; douze grains de sucre anisé; six onces de petit-lait fait avec la crême de tartre; *f. p. s. a.*

N°. 7. Pr. une once et demie d'huile d'amandes douces ou à son défaut, d'huile d'olive autant d'oximel scillitique; *f. p. s. a.*

N°. 8. Pr. d'oximel scillitique, *la quantité ordonnée.*

N°. 9. Pr. de rhubarbe en poudre, *idem*, triturée avec une égale quantité de sucre et deux, trois ou quatre semences d'anis.

N°. 10. Pr. de l'eau de mer, *idem.*

N°. 11. Pr. de l'eau commune, *idem.*

N°. 12. Pr. du sel de nitre, *idem.*

N°. 13. Pr. du quinquina en poudre, *idem*, trituré avec une *s. q.* de sucre.

N°. 14. Pr. une cuillerée de riz, une pinte d'eau, une suffisante quantité de suc de limons ou citron, deux onces de sucre; *f. tisane, s. a.*

N°. 15. Pr. une once de tamarin, une pinte d'eau, deux onces de sucre; *f. ti. s. a.*

N°. 16. Pr. une pinte d'eau, de suc de

limons ou de citron, *q. s.* une once de sucre; *f. limonade s. a.*

No. 17. Pr. deux fortes cuillerées de gelée soit de groseille soit de pommes de reinette; une pinte d'eau, chaude; *f. ti. s. a.*

No. 18. Pr. un scrupule de crême de tartre, une grande pincée de graine de lin, une pinte d'eau, deux onces de sucre; *f. ti. s. a.*

No. 19. Pr. une forte pincée de roses rouges, une pinte d'eau, deux onces de sucre, esprit de vitriol dulcifié, jusqu'à une agréable acidité; *f. ti. s. a.*

No. 20. Pr. une cuillerée de riz, une pinte d'eau, deux onces de sucre, esprit de vitriol dulcifié, jusqu'à une agréable acidité; *f. ti. s. a.*

No. 21. Pr. une poignée d'orge, une grande cuillerée de miel, une pinte d'eau; *f. ti. s. a.*

No. 22. Pr. une once d'écorce de racine de parelle, quinze grains de tartre vitriolé, une pinte d'eau, deux onces de sucre; *f. ti. s. a.*

No. 23. Pr. deux pincées de fleurs de coquelicot, une pinte d'eau, une once de sucre, autant d'oximel scillitique; *f. ti. s. a.*

No. 24. Pr. une pincée de fleurs de coquelicot, autant d'hyssope, une pinte d'eau, une once d'oximel scillitique, autant de sucre; *f. ti. s. a.*

No. 25. Pr. une demi-cuillerée de graine de lin, une pinte d'eau, un demi gros de sel de nitre, deux onces de sucre; *f. p. s. a.*

N°. 26. Pr. une grande pincée de fleurs de sureau, une pinte d'eau, une once d'oximel scillitique, autant de sucre ; *f. ti. s. a.*

N°. 27. Pr. une demie cuillerée de riz, un gros de cachou brut, une pinte d'eau, deux onces de sucre ; *f. ti. s. a.*

N°. 28. Pr. un gros de cachou brut, un demi gros ou même un gros de gomme arabique, une pinte d'eau, une once de syrop de grande consoude, autant de sucre, esprit de vitriol dulcifié, jusques à une agréable acidité ; *f. ti. s. a.*

N°. 29. Pr. deux gros de quinquina concassé, une pinte d'eau, quatre onces de vin ou une once d'eau-de-vie ajoutées à froid, deux onces de sucre, élixir de vitriol, jusqu'à une agréable acidité ; *f. ti. s. a.*

N°. 30. Pr. deux fortes pincées de capillaire, deux onces de miel, une pinte d'eau ; *f. ti. s. a.*

N°. 31. Pr. deux pincées de capillaire, une de sauge, une pinte d'eau, une demi-once d'oximel scillitique, une once et demie de sucre, *f. ti. s. a.*

N°. 32. Pr. une demi-once d'écorce de racine de parelle, une pincée d'hyssope, un scrupule de sel de nitre, une pinte d'eau, quatre onces de vin ou à son défaut, une cuillerée d'eau-de-vie, ajoutées à froid, une once et demie de sucre, une once d'oximel scillitique, *f. ti. s. a.*

N°. 33. Pr. une pinte de la tisane N°. 31,

ajoutez-y de l'élixir de vitriol, jusqu'à une agréable acidité.

N°. 34. Pr. deux fortes pincées de sauge, deux onces de sucre, une pinte d'eau ; *f. ti. s. a.*

N°. 35. Pr. une pinte de la tisane ci-dessus N°. 34, et y ajoutez quatre onces de vin ou à son défaut une once d'eau-de-vie, à froid.

N°. 36. Pr. une cuillerée de riz, une pinte d'eau, deux onces de miel ; *f. ti. s. a.*

N°. 37. Pr. deux gros de quinquina concassé, deux onces de miel, une pinte d'eau, deux onces de vin, élixir de vitriol, jusqu'à une agréable acidité ; *f. ti. s. a.*

N°. 38. Pr. une pinte d'eau, deux gros de salse-pareille, une pincée de fumeterre, autant de fleurs de sureau, deux onces de sucre, *f. ti. s. a.*

N°. 39. Pr. une pinte d'eau de riz, deux gros de cachou brut, la moitié d'un gros citron ou d'un limon coupé à rouelles, deux onces de sucre ; *f. ti. s. a.*

N°. 40. Pr. une pinte d'une forte limonade, un gros de gomme arabique ; *f. ti. s. a.*

N°. 41. Pr. une pinte d'eau, une once de racine récente d'althœa, une once de syrop de capillaire et une once de sucre ; *f. ti. s. a.*

N°. 42. Pr. une pinte d'eau, une once de racine récente de pissenlit, autant de l'écorce de racine de parelle, douze grains de sel de glauber, deux onces de sucre ; *f. ti. s. a.*

N°. 43. Pr. une pinte d'eau, des feuilles de pissenlit et de bourrache de chaque une poignée, douze grains de sel de nitre, deux onces de miel blanc, *f. ti. s. a.*

N°. 44. Pr. une pinte d'eau, deux gros de salse-pareille, une poignée de fumeterre récente, deux onces de sucre ; *f. ti. s. a.*

N°. 45. Pr. une pinte d'eau de riz, un gros de gomme arabique, une pincée de roses rouges, huit grains canelle concassée, de syrop de coing et sucre de chaque une once, d'élixir de vitriol, jusqu'à une agréable acidité, *f. ti. s. a.*

N°. 46. Pr. une forte pincée de fleurs pectorales, une pinte d'eau, un demi gros de sel de nitre, deux onces de miel ; *f. ti. s. a.*

N°. 47. Pr. cinq onces d'eau, deux gros de quinquina concassé, quatre onces de vin, une once de sucre, deux gros d'oximel scillitique, un demi gros de thériaque ; *f. ti. s. a.*

N°. 48. Pr. sept onces d'eau, une forte pincée de capillaire, une once et demie de sucre ; *f. p. s. a.*... Obs. au lieu de capillaire l'on pourra prendre, suivant l'indication à remplir, de la sauge, de la menthe, de la véronique, etc.

N°. 49. Pr. six onces d'eau, un gros de quinquina concassé, une pincée des feuilles indiquées ci-dessus, etc. N°. 48, deux cuillerées de vin ou une once, si l'on veut, et à défaut

défaut du vin, une demie cuillerée d'eau-de-vie ; *f. p. s. a.*

N°. 50. Pr. sept onces d'eau, deux gros de quinquina concassé, une pincée de sauge, quatre cuillerées de vin, ou à son défaut une cuillerée d'eau-de-vie, une once et demie de sucre, élixir de vitriol jusqu'à une agréable acidité ; *f. p. s. a.*

N°. 51. Pr. six onces d'eau, une pincée de sauge, deux onces de vin ou une demi-once d'eau-de-vie, une once et demie de sucre, un demi gros de quinquina en poudre, de l'élixir de vitriol jusqu'à une agréable acidité ; *f. p. s. a.*

N°. 52 Pr. six onces d'eau, huit grains de rhubarbe contuse, une pincée d'hyssope, une once et demie de vin, autant de sucre, quatre grains de poudre de scille ; *f. p. s. a.*

N°. 53. Pr. six onces des sucs dépurés ou non dépurés de bourrache et de cresson, à parties égales, deux onces d'eau de graine de lin, une once de syrop d'althœa ; *f. p. s. a.*

N°. 54. Pr. eau de coquelicot et suc de cresson de chaque quatre onces, une once de syrop de capillaire ; *f. p. s. a.*

N°. 55. Pr. six onces d'eau de graine de lin, un scrupule de sel de nitre, une once de sucre, une demi-once de syrop de coquelicot ; *f. p. s. a.*

N°. 56. Pr. huit onces d'eau, une forte pincée de coquelicot, une once et demie de vin

ou à son défaut trois gros d'eau-de-vie, quatre grains de poudre de scille, une once et demie de sucre; *f. p. s. a.*

N°. 57. Pr. huit onces d'eau, une forte pincée de roses rouges, deux onces de sucre, élixir de vitriol, jusqu'à une agréable acidité; *f. p. s. a.*

N°. 58. Pr. huit onces d'eau, deux gros de quinquina concassé, une forte pincée de roses rouges, deux onces de vin ou à son défaut une demi-once d'eau-de-vie, un gros d'eau de canelle orgée, une once et demie de sucre, élixir de vitriol jusqu'à une agréable acidité; *f. p. s. a.*

N°. 59. Pr. six onces d'eau, un demi gros de rhubarbe contuse, une pincée de sauge, une once de sucre, trois gouttes d'esprit de vitriol dulcifié; *f. p. s. a.*

N°. 60. Pr. six onces d'eau, dix grains de rhubarbe contuse, une pincée de fleurs de coquelicot, un scrupule de diascordium, une once et demie de sucre, trois gouttes d'élixir de vitriol dulcifié; *f. p. s. a.*

N°. 61. Pr. six onces d'eau, un gros de quinquina concassé, six grains de canelle contuse, trois grains d'ipécacuanha, une demi-once de syrop de coing, une once de sucre, quatre gouttes d'élixir de vitriol; *f. p. s. a.*

N°. 62. Pr. six onces d'eau, une once et demie de syrop de chicorée, comp., deux grains d'ipécacuanha; *f. p. s. a.*

N°. 63. Pr. six onces d'eau, un scrupule de cachou brut, une pincée de graine de lin, une once et demie de sucre, élixir de vitriol jusqu'à une agréable acidité; *f. p. s. a.*

N°. 64. Pr. cinq onces d'eau, un gros de quinquina et un scrupule de cachou brut, concassés, huit grains d'alun, quatre onces de vin, une once de syrop de consoude, trois gros d'eau de canelle orgée, élixir de vitriol, jusqu'à une agréable acidité; *f. p. s. a.*

N°. 65. Pr. huit onces d'eau, un demi gros de racine d'énula campana, six grains de tartre vitriolé, dix-huit gouttes anod min. d'Hoffman, une once et demie de sucre; *f. p. s. a.*

N°. 66. Pr. cinq onces d'eau, deux gros de quinquina concassé, six grains de canelle contuse, trois onces de vin ou à son défaut une demi-once d'eau-de-vie, deux onces de sucre; *f. p. s. a.*

N°. 67. Pr. cinq onces de la tisane N°. 30, une once et demie de sucre, une once de vin, un scrupule de quinquina en poudre, une demi-once de syrop d'althœa, *f. p. s. a.*

N°. 68. Pr. six onces d'eau, quatre grains de canelle contuse, une forte pincée de capillaire, une once et demie de sucre, une once de vin, deux scrupules de quinquina en poudre, trois gouttes d'élixir de vitriol; *f. p. s. a.*

N°. 69. Pr. quatre onces de la tisane

Nº. 30, une once de sucre, un gros de syrop diacode, deux gouttes élixir de vitriol; *f. p. s. a.*

Nº. 70. Pr. huit onces d'eau, un gros quinquina concassé, une pincée d'hyssope, six grains de sel de nitre, une once et demie de sucre, deux gros d'oximel scillitique; *f. p. s. a.*

Nº. 71. Pr. six onces d'eau, deux gros de quinquina concassé, une pincée de sauge, quinze grains de sel de glauber, une once et demie de vin, une once et demie de sucre; *f. p. s. a.*

Nº. 72. Pr. la potion Nº. 71. et ajoutez y deux gros d'oximel scillitique.

Nº. 73. Pr. quatre onces d'eau, une pincée d'absinthe, quatre onces de vin, deux gros d'eau de canelle orgée, une once et demie de sucre, deux scrupules de quinquina en poudre, élixir de vitriol jusqu'à une très-légère acidité; *f. p. s. a.*

Nº. 74. Pr. sept onces d'eau, un gros de quinquina concassé, une pincée de graine de lin, une once et demie de miel, élixir de vitriol jusqu'à une agréable acidité; *f. p. s. a.*

Nº. 75. Pr. trois onces de vin et deux onces de la tisane en usage, ou bien à défaut de vin, une demi-once d'eau-de-vie et cinq onces de la même tisane, trois gros d'eau de canelle orgée, une once de sucre, une demi-once de syrop d'althœa, un demi gros de quinquina en poudre, élixir de vitriol, jusqu'à une agréable acidité; *f. p. s. a.*

Nº. 76. Pr. six onces d'eau, un gros de

quinquina concassé, une pincée de fleurs de coquelicot, une once de vin, une once et demie de sucre ; *f. p. s. a.*

N°. 77. Pr. cinq onces d'eau, deux gros d'écorce de racine de parelle, une pincée d'hyssope, dix grains de sel de glauber, une once et demie de sucre, deux gros d'oximel scillitique ; *f. p. s. a.*

N°. 78. Pr. cinq onces d'eau, deux gros de quinquina concassé, six grains de sel duobus, deux onces de vin, une once et demie de sucre, deux gros d'eau de canelle orgée, autant d'oximel scillitique ; *f. p. s. a.*

N°. 79. Pr. sept onces d'eau, deux gros de salse-pareille, une demie poignée de fumeterre, une once et demie de sucre ; *f. p. s. a.*

N°. 80. Pr. quatre onces de la tisane en usage, une demi poignée de fumeterre, trois onces de vin, une once et demie de sucre, deux gros d'eau de canelle orgée, deux scrupules de poudre de quinquina, élixir de vitriol jusqu'à une agréable acidité ; *f. p. s. a.*

N°. 81. Pr. six onces d'eau, un gros de quinquina et un demi gros de rhubarbe, concassés, un scrupuble de crême de tartre, deux onces de vin, une once et demie de sucre ; *f. p. s. a.*

N°. 82. Pr. six onces d'ean, deux gros de quinquina, quatre grains de canelle, autant de rhubarbe, concassés, deux onces de vin, une once et demie de sucre, élixir de vitriol, jusqu'à une agréable acidité ; *f. p. s. a.*

No. 83. Pr. six onces d'eau, un gros de quinquina concassé, quatre onces de vin, une once et demie de sucre, trois gros d'eau de canelle orgée, un scrupule de diascordium, élixir de vitriol jusqu'à une agréable acidité; *f p. s. a.*

No. 84. Pr. quatre onces de vin, une once de sucre, une demi-once de suc de limons ou de cresson; *f. p. s. a.*

No. 85. Pr. cinq onces de vin, une once et demie de suc de cresson, une demi-once de sucre, eau de canelle orgée et oximel scillitique de chaque deux gros, un demi gros de thériaque; *f. p. s. a.*

No. 86. Pr. trois onces d'eau de graine de lin, autant de sucs de bourrache et de cresson, à parties égales, une demi-once de syrop d'althœa; *f. p. s. a.*

No. 87. Pr. six onces d'eau de coquelicot, trois onces des sucs de bourrache et de cresson, à parties égales; une once et demie de vin, une demi-once de sucre et autant d'oximel scillitique; *f. p. s. a.*

No. 88. Pr. quatre onces d'eau de roses rouges, par infusion, une once et demie de suc d'ortie, une once de syrop de consoude, élixir de vitriol jusqu'à une agréable acidité; *f. p. s. a.*

No. 89. Pr. sept onces d'eau, un gros de quinquina concassé, une forte pincée de roses rouges, deux onces de suc d'ortie, une demi-once de sucre, huit grains d'alun, élixir de vitriol, jusqu'à une agréable acidité; *f. p. s. a.*

N°. 90. Pr. quatre onces d'eau, deux scrupules de cachou et deux ou quatre grains d'ipécacuanha, concassés, deux onces de vin, une demi-once de syrop de consoude, autant de sucre, deux gros d'eau de canelle orgée ; *f. p. s. a.*

N°. 91. Pr. quatre onces d'eau, un scrupule de cachou et six grains de canelle concassés, deux onces de lait, une demi-once de sucre ; *f. p. s. a.*

N°. 92. Pr. quatre onces d'eau, un scrupule de cachou brut, trois onces de vin, une demi-once de sucre, autant de syrop de limons ; *f. p. s. a.*

N°. 93. Pr. quatre onces de vin, une demi-once de sucre, une demi-once de syrop d'althœa, deux gros d'eau de canelle orgée, un scrupule de poudre de quinquina, trois grains de poudre de rhubarbe, élixir de vitriol, jusqu'à une agréable acidité ; *f. p. s. a.*

N°. 94. Pr. cinq onces de vin, une once de suc de cresson, une demi-once de sucre ; deux gros d'eau de canelle orgée, un gros de poudre de quinquina, élixir de vitriol jusqu'à une agréable acidité ; *f. p. s. a.*

N°. 95. Pr. cinq onces d'eau de tilleul, par infusion, une once de vin, une demi-once d'eau de fleurs d'orange, une demi-once de sucre, vingt-quatre gouttes anod. min. d'Hoffman ; *f. p. s. a.*

N°. 96. Pr. six onces d'eau, deux gros de quinquina concassé, quatre onces de sucs de

cresson, une once de syrop de capillaire, deux gros d'eau de canelle orgée, trois gouttes d'élixir de vitriol ; *f. p. s. a.*

N°. 97. Pr. six onces de petit-lait, un gros de quinquina concassé; faire une légère décoction et ajouter ensuite quatre onces de lait récent et une demi-once de syrop de capillaire ; *f. p. s. a.*

N°. 98. Pr. cinq onces d'eau de fleurs de coquelicot par infusion, une once et demie de suc de cresson, autant de vin, une once de miel blanc, deux gros d'oximel scillitique ; *f. p. s. a.*

N°. 99. Pr. quatre onces des sucs de bourrache et de fumeterre, à parties égales, une once de vin, une demi-once de sucre, autant d'oximel scillitique, six grains de sel de glauber; *f. p. s. a.*

N°. 100. Pr. trois onces des sucs de fumeterre, de pissenlit et de cerfeuil, à parties égales, deux onces de vin, une demi-once d'oximel scillitique et autant de sucre, un gros de quinquina en poudre ; *f. p. s. a.*

N°. 101. Pr. cinq onces de vin, deux onces de suc de cresson, une demi-once de syrop de limons, deux gros d'eau de canelle orgée ; *f. p. s. a.*

N°. 102. Pr. cinq onces de vin, une demi-once de suc de limons, autant de sucre, trois gros d'eau de canelle orgée, deux scrupules de quinquina et trois grains de rhubarbe, en poudre ; *f. p. s. a.*

N°. 103. Pr. cinq onces de vin, une once de suc de cresson, une demi-once de sucre, autant d'eau de canelle orgée, un gros de poudre de quinquina, quatre gouttes d'élixir de vitriol ; *f. p. s. a.*

N°. 104. Pr. cinq onces d'eau, deux gros de quinquina concassé, quatre onces de vin, une once de syrop de limons, une demi-once d'eau de canelle orgée, deux gouttes d'esprit de vitriol dulcifié ; *f. p. s. a.*

N°. 105. Pr. quatre onces d'eau, un gros de salse-pareille, trois onces des sucs de fumeterre, de bourrache et de cerfeuil, à parties égales, une demi-once de syrop de coquelicot ; *f. p. s. a.*

N°. 106. Pr. cinq onces d'eau, un demi gros de cachou brut, trois onces de vin, une once de sucre, trois gros d'eau de canelle orgée, un scrupule de poudre de quinquina, élixir de vitriol jusqu'à une agréable acidité ; *f. p. s. a.*

N°. 107. Pr. cinq onces de vin, d'eau de canelle orgée, de syrop de roses rouges, de sucre, de chaque une demi-once, de poudre de cachou et de quinquina, de chaque un scrupule, quatre grains d'alun, élixir de vitriol jusqu'à une agréable acidité ; *f. p. s. a.*

N°. 108. Pr. quatre onces de vin, une demi-once de suc de limons, autant de sucre, trois gros d'eau de canelle orgée, vingt grains de poudre de quinquina ; *f. p. s. a.*

N°. 109. Pr. une cuillerée d'orge com-

mune, autant de miel commun, une chopine d'eau, trois cuillerées de vinaigre; *f. gargarisme, s. a.*

N°. 110. Pr. une chopine d'eau, trois cuillerées de vinaigre, autant d'eau-de-vie; *f. gar. s. a.*

N°. 111. Pr. une chopine d'eau, un gros de quinquina concassé, une cuillerée de miel commun, esprit de vitriol dulcifié, jusqu'à une assez forte acidité; *f. gar. s. a.*

N°. 112. Pr. vingt onces d'eau, deux gros de quinquina concassé, un gros de balaustes, une pincée de roses rouges, trois cuillerées d'eau-de-vie, esprit de vitriol jusqu'à une assez forte acidité; *f. gar. s. a.*

N°. 113. Pr. une chopine d'eau, deux gros de balaustes, deux onces d'eau-de-vie, une once d'oximel scillitique; *f. gar. s. a.*

N°. 114. Pr. une chopine d'eau, une demie poignée d'aigremoine, une pincée de roses rouges, une demie cuillerée de miel, esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité; *f. gar. s. a.*

N°. 115. Pr. une pinte d'eau, une demie cuillerée de graine de lin, deux onces d'eau-de-vie camphrée, deux gros de savon; *f. une fomentation, s. a.*

N°. 116. Pr. vingt onces d'eau, deux gros de quinquina concassé, deux pincées de roses rouges, une cuillerée de miel, trois onces d'eau-de-vie camphrée; *f. une décoction, s. a.* pour le besoin.

N°. 117. Pr. une chopine d'eau, une demi-once de quinquina concassé, deux pincées de roses rouges, une demie cuillerée de miel, quatre onces d'eau-de-vie camphrée ; *f. déc. s. a.* pour l'usage indiqué.

N°. 118. Pr. une cuillerée de graine de lin, un pot d'eau ; *f. une infusion, s. a.* pour l'usage indiqué.

N°. 119. Pr. vingt onces d'eau, deux cuillerées d'orge entière, deux pincées de roses rouges, deux onces de miel ; *f. s. a.* une déc. pour le besoin, à laquelle on pourra ajouter plus ou moins d'eau-de-vie camphrée, suivant l'indication à remplir.

N. B. Dans ces formules nous avons souvent préféré l'ordre du mélange des médicamens à celui des poids, etc. sous ces rapports, les jeunes gens qui désireraient s'en servir, trouveront plus de facilité à les mettre à exécution.

P. S. Obs. . Le citoyen Ministre de la Marine et des Colonies peut prévenir bien des maux en faisant composer un code de médicamens à l'usage des Officiers de Santé de l'armée navale, trop peu instruits en matière médicale pour être chargés de tous les services de santé à la mer. Ce code ne parlerait que de remèdes faciles à trouver, à composer, à remplacer, à réunir en potions, les moins altérables, et communément en usage dans les divers climats. L'on y trouverait les divers états des coffres de médicamens et des ustenciles, pour tel voyage, pour tel vaisseau, etc. Il ferait article de ces coffres qui n'appartiendraient jamais aux Officiers de Santé, et qui seraient plus scrupuleusement visités qu'ils ne le sont. Il serait ordonné aux apothicaires qui les font et les vendent de s'y conformer en tout, etc.

ERRATA.

Pag. XIX, lig. 26, *fougueuses*, lisez fongueuses.
Pag. XXIX, lig. 2, *alcoholique*; lisez alcoolique.
Pag. LIX, lig. 26, *alcohol*; lisez alcool.
Pag. XXXV, lig. 28, *Gibert*; lisez Gilbert.
Pag. LVIII, lig. 28, *Guendevilles*; lisez Gueudevilles.
Pag. 8, dernière lig. *eidem ipsissimi hominis;* lisez *iidem ipsissimi homines.*
Pag. 73, lig. 26, après le mot, *degenerant;* lisez *et ibid.*, pag. 47; *nosocomia œgrotis nimis plena similis contagii horrenda exempla præbent.*
Pag. 75, lig. 31, *en* 1734; lisez en 1754.
Pag. 84, lig 22, *Mouro;* lisez Monro.
Pag. 93, lig. 10, *fougueux*; lisez fongueux.
Pag. 96, lig. 25, *fougueuse*; lisez fongueuse.

TABLE

Des principaux articles.

PARAGRAPHE Ier.

PARAGRAPHE II.

PARAGRAPHE III.

Addition à cet article, décrétée le 29 septembre 1791.

Les déclarations prescrites, à la seconde section de la première classe, aux époux survivans, des biens dont ils recueillent l'usufruit, comprendront les biens-meubles comme les immeubles.

Sect. III. *Actes sujets au droit de quinze sous par cent livres.*

1°. Les *donations mutuelles* et conventions réciproques de libéralités d'objets mobiliers déterminés, à l'exception de celles entre maris et femmes, à raison de toutes les sommes, et de la valeur des biens qui y seront compris; et lors de l'avénement, il ne sera dû aucuns droits.

A l'égard des *donations mutuelles* et des *dons éventuels* qui ne comprendront que des biens immeubles déterminés, les droits en seront payés sur le pied de la quatrième section des actes simples, sans préjudice des déclarations qui seront à fournir pour le payement des droits proportionnels, lorsque ces donations auront leur effet.

2°. Les traités de mariage passés sous signatures privées, qui seront présentés à l'enregis-

---

Du 22 novembre 1790.

Successions abandonnées ou en déshérence.

Art. I. Tous les biens et effets, meubles ou immeubles, demeurés vacans et sans maîtres, et ceux des personnes qui décèdent sans héritiers légitimes, ou dont les successions sont abandonnées, appartiennnent à la Nation.

II. Le conjoint survivant pourra succéder à défaut de parens, même dans les lieux où la loi territoriale a une disposition contraire.

(Extrait du décret sur la législation domaniale, §. I, articles III et IV)

Du 30 avril 1791.

Successions des personnes mortes en mer.

La caisse de la marine conservera, pour revenus casuels. . . . le produit des successions des marins et autres personnes mortes en mer, lorsqu'elles ne seront pas réclamées.

(Extrait du décret sur l'organisation de la Marine, article IV. du titre premier).

